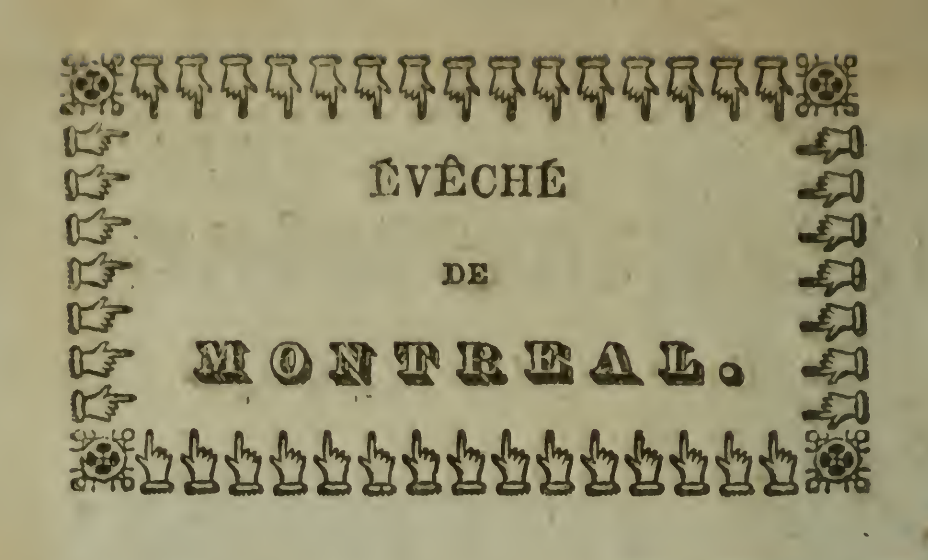
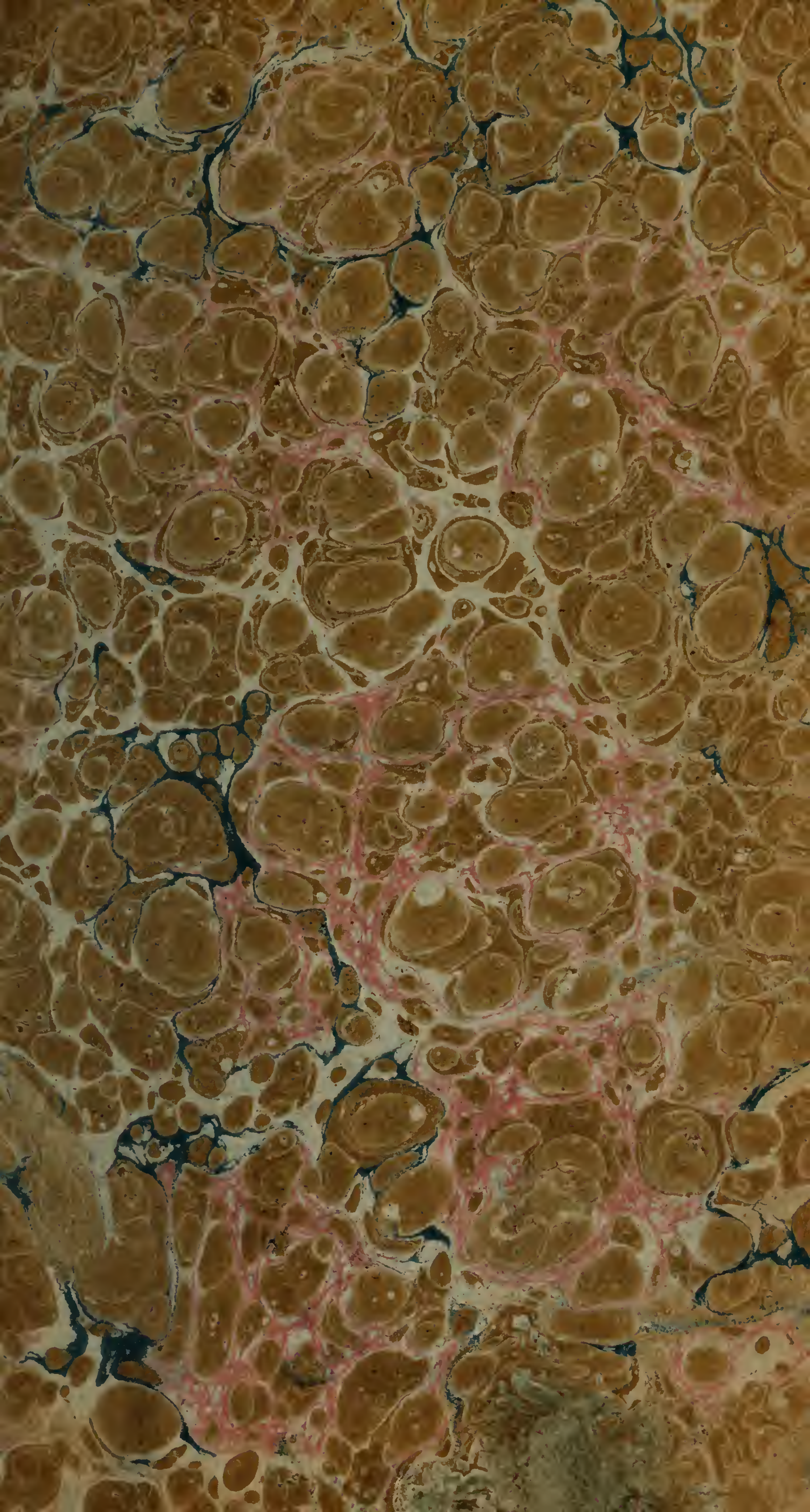
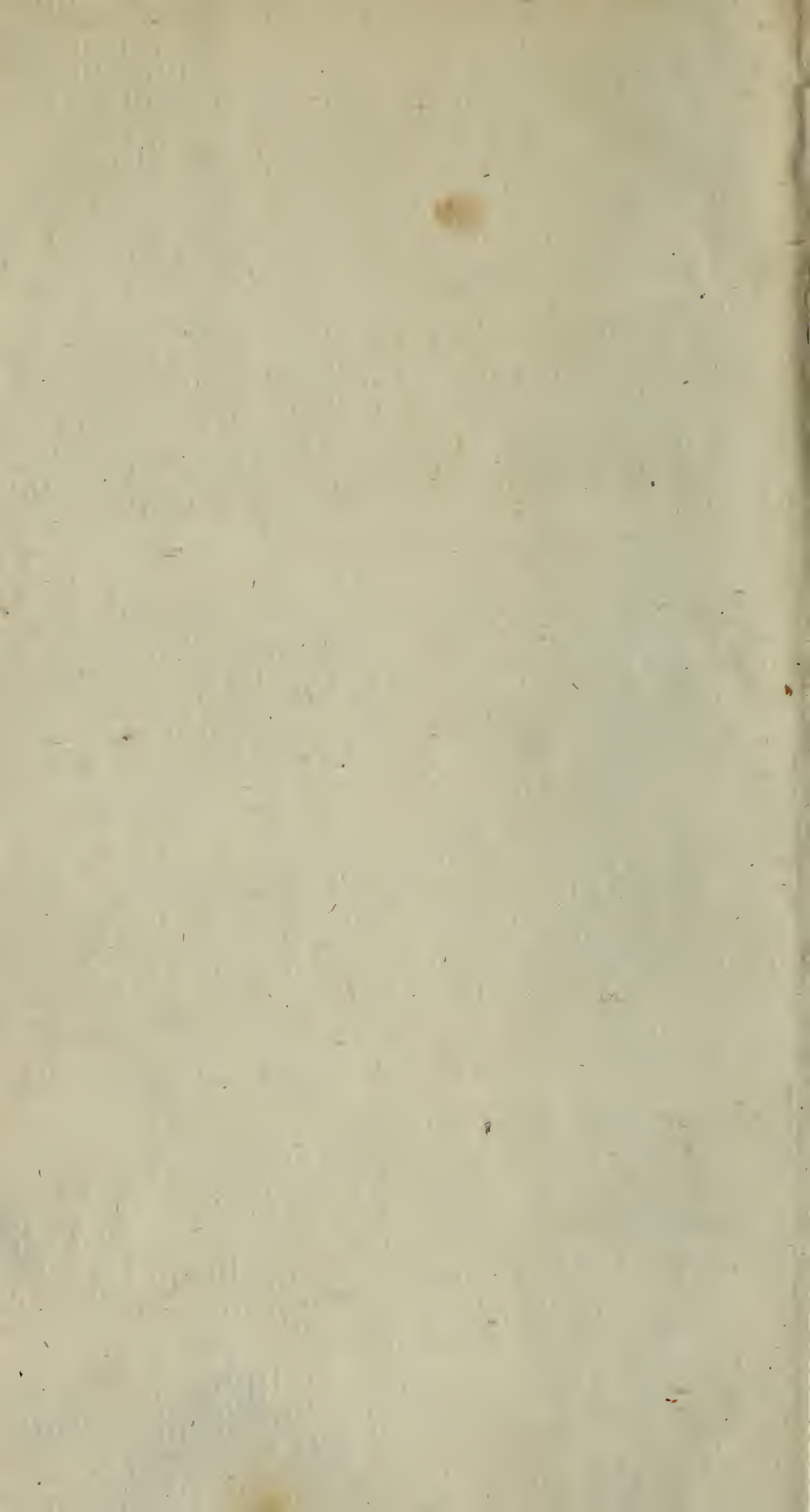


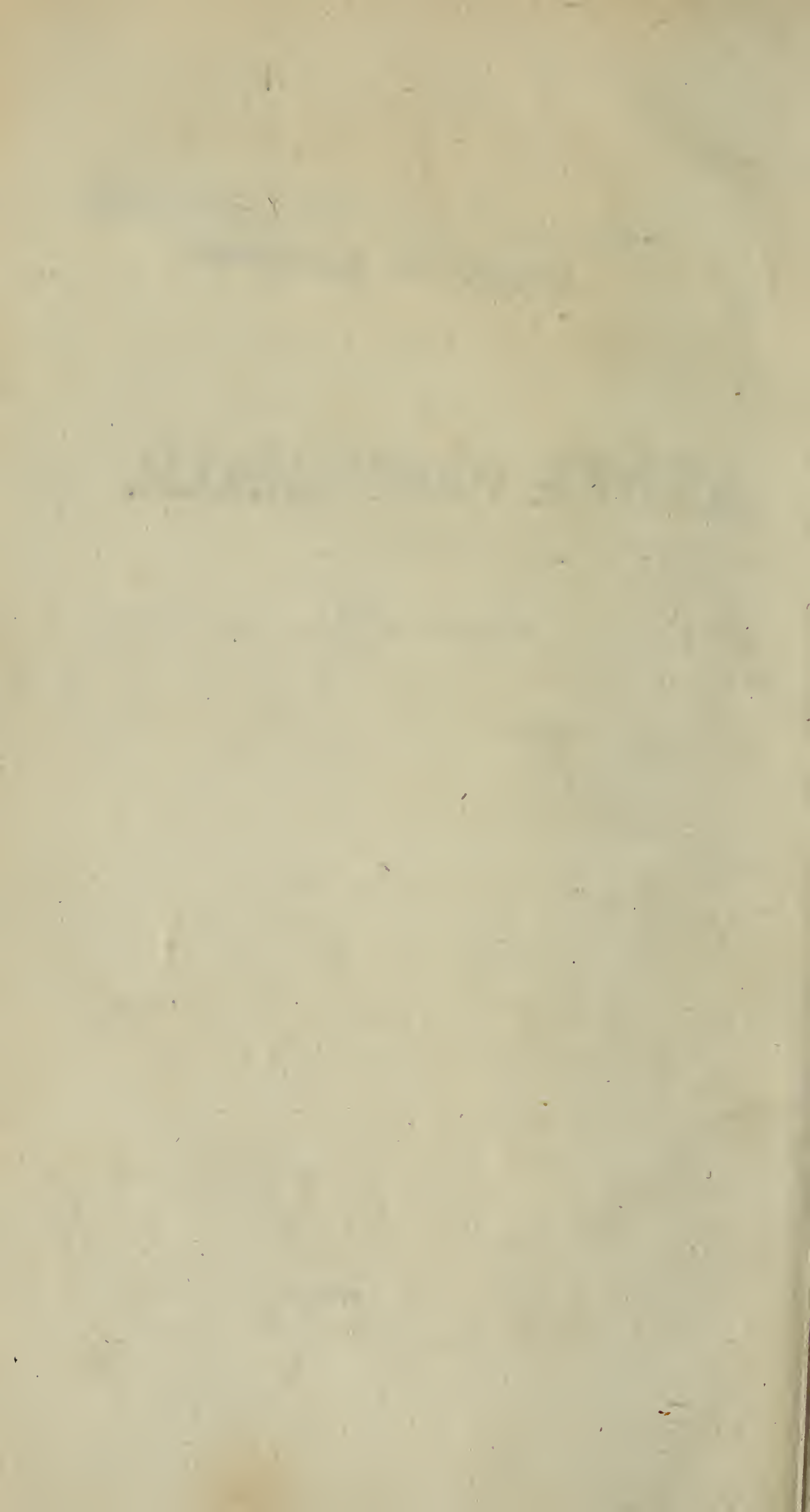

ÉVÊCHÉ
DE
MONTREAL.





ANNÉE PASTORALE.

TOME III.



ANNÉE PASTORALE,

OU

PRONES NOUVEAUX EN FORME D'HOMÉLIES,

CONTENANT

Une Explication courte et familière :

1.° De l'Evangile de tous les Dimanches de l'Année.

2.° De celui de tous les jours de Carême.

3.° Des Instructions courtes et familières sur les principales Fêtes de l'Année.

Par M. l'abbé Reyre, ancien Prédicateur.

PRONES. Tome I.

A LYON,

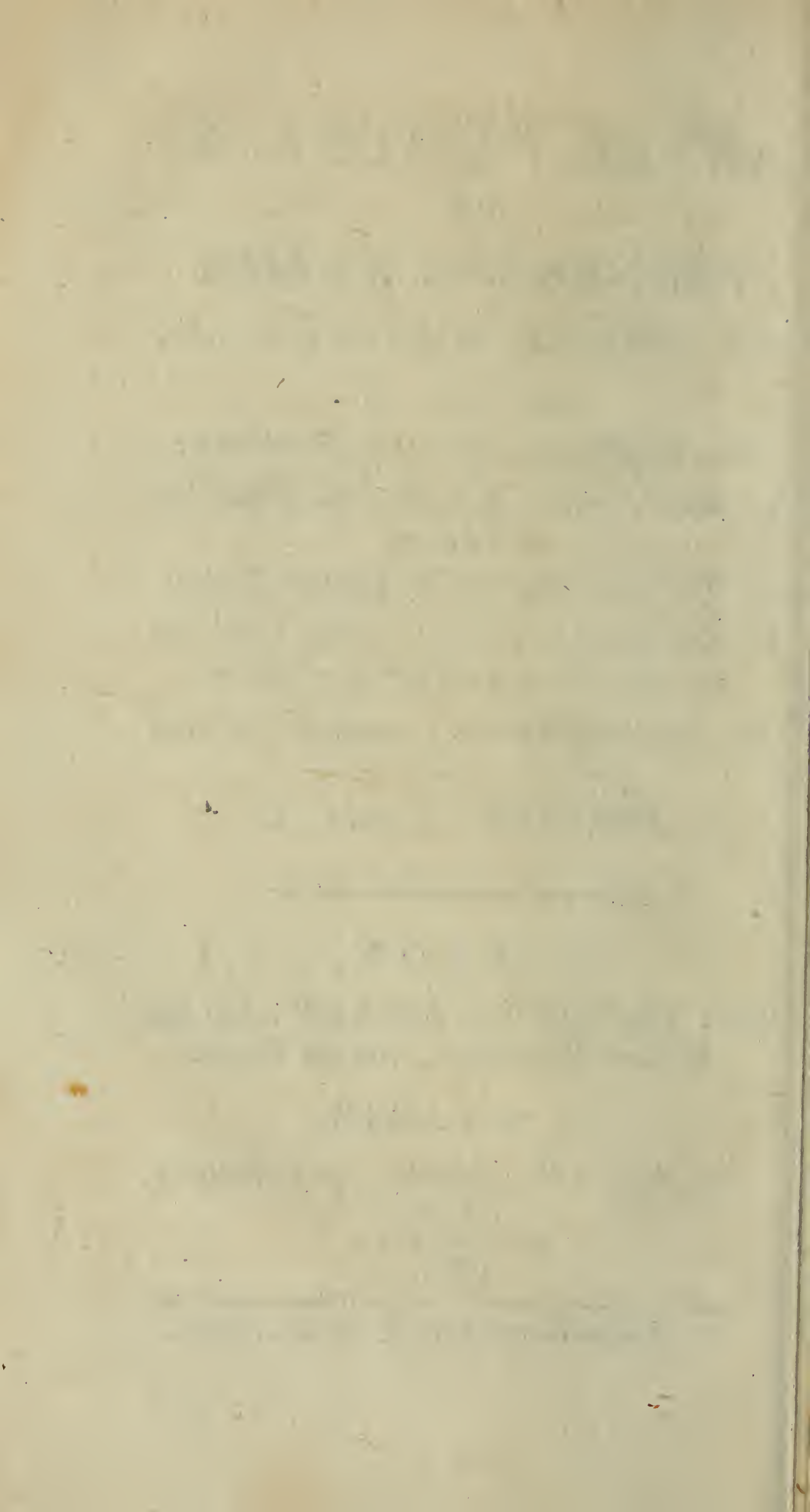
Chez THÉODORE PITRAT, Libraire et Commissionnaire, rue du Peyrat.

ET A PARIS,

Chez AUDOT, Libraire, rue St-Jacques, n.° 51.

1813.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-L. MAILLET.



AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

La bonté et l'utilité de ces *Prônes Nouveaux*, ont été si généralement reconnues, que les deux premières éditions qu'on en a faites, ont été épuisées en moins de deux ans. Je n'entreprendrai donc pas d'en faire l'éloge; mais pour que le public puisse s'en former une juste idée, je crois devoir lui mettre ici sous les yeux le jugement qu'en ont porté plusieurs Evêques aussi distingués par leurs lumières que par leurs vertus, et le compte qu'en a rendu le Rédacteur du *Journal des Curés*, qui s'attache principalement à faire connoître le mérite des ouvrages qui peuvent être utiles à la Religion.

Lettre de M. l'Archevêque de Bordeaux à l'Auteur des Prônes Nouveaux.

Bordeaux, 25 mars 1809.

Je ne veux pas attendre, Monsieur, d'avoir achevé la lecture de vos Prônes nouveaux, en forme d'Homélies, pour vous témoigner ma reconnoissance d'un envoi si intéressant. Plus je m'en occupe, plus j'y reconnois cette simplicité élégante, propre à les faire goûter par les différentes classes des fidèles, et une excellente morale soigneusement appropriée aux circonstances. Vos premiers Ouvrages vous avoient mérité, Monsieur, les suffrages et des littérateurs et des vrais Chrétiens; celui-ci devra être d'une utilité encore plus générale, et je souhaite que nous puissions le voir bientôt complété. Je contribuerai avec confiance à le répandre dans mon Diocèse, au commun avan-

tage et de ceux qui sont chargés de donner l'enseignement, et de ceux qui le reçoivent.

Agréez tous les sentimens, etc.

✝ Ch.-Fr. Archevêque de Bordeaux.

Lettre de M. l'Archevêque d'Aix au même Auteur.

Aix, le 26 avril 1809.

J'ai reçu, Monsieur, l'exemplaire de votre nouvel ouvrage avec bien de la reconnoissance. On vous en doit beaucoup pour le zèle et les travaux constans qui remplissent et complettent si dignement votre carrière. J'ai voulu lire vos Prônes avant de répondre. Je ne peux que confirmer l'opinion qu'en a conçue mon successeur à Bordeaux. Leur rédaction est excellente, et ils ne peuvent qu'être très-utiles par leur exactitude, leur concision et la bonté de leur morale. Je les ai fortement recommandés à nos Pasteurs. Vous connoissez, Monsieur, les sentimens particuliers que je vous ai voués depuis long-temps.

✝ J. M. Archevêque d'Aix.

Lettre de M. l'Evêque de Plaisance au même Auteur.

J'ai reçu, Monsieur, avec reconnoissance l'envoi que vous avez bien voulu me faire des Prônes que vous venez de donner au public. Je les ai lus avec grand intérêt, et je vois que vous ne cessez d'être utile. Vous avez instruit la jeunesse; et vous fournissez aux prêtres qui n'ont pas fait d'aussi grandes provisions que vous, les moyens d'instruire leurs paroissiens. Je trouve vos Prônes si propres à produire le bien que vous vous êtes proposé, que je vais m'occuper à les faire traduire en italien, pour

que mon Diocèse puisse en profiter. Vous permettrez ce vol : je sais que vous ne cherchez que la gloire de Dieu. J'ai l'honneur d'être avec reconnoissance et la plus parfaite considération, etc.

✝ E. Evêque de Plaisance.

Plaisance, 4 juin 1809.

Lettre de M. l'Evêque de Troyes au même Auteur.

Je n'ai reçu, Monsieur, que depuis quelques jours, les Prônes que vous m'aviez annoncés, il y a un mois. Je me suis hâté de les parcourir, pour m'en donner une idée, et je m'empresse de vous témoigner combien la lecture que j'en ai faite jusqu'à présent, m'a fait de plaisir. J'y ai trouvé clarté, précision, pureté de style, simplicité d'expression; et enfin le vrai ton de l'Homélie qu'il n'est pas aussi facile de trouver qu'on pourroit le penser. Vous ne pouviez pas mieux terminer vos travaux apostoliques que par cette dernière production qui fait autant d'honneur à votre talent qu'à votre zèle. Je m'estimerois heureux, si je pouvois contribuer à la répandre dans mon diocèse, convaincu qu'elle pourra être aussi utile à l'instruction des habitans de la campagne, que vos autres ouvrages le sont à l'instruction de la jeunesse. Recevez les assurances de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

✝ Et. Ant. Evêque de Troyes.

Troyes, 8 juin 1809.

Extrait du Journal des Curés, *ou* Mémorial de l'Eglise Gallicane, *du* 6 *et* 7 *juillet* 1809.

Les Prônes nouveaux en forme d'Homélies que nous annonçons aujourd'hui, nous

ont paru réunir tout ce qui peut assurer le succès d'un pareil ouvrage ; de la méthode, de l'onction, de la simplicité, une saine doctrine, une morale pure, un style correct et facile, nourri de sages et pieuses réflexions, soigneusement appropriées aux sujets, telles sont les qualités qui doivent faire rechercher ces instructions familières.

Nous nous permettrons néanmoins de faire un reproche à M. l'abbé Reyre ; mais un reproche qui ne blessera que sa modestie ; c'est d'avoir en quelque sorte posé lui-même des bornes à l'utilité de ses Prônes, en paroissant la limiter exclusivement à l'instruction *du peuples des villes et des campagnes.* Cette destination est suivant nous, beaucoup trop circonscrite, et nous n'hésitons pas à croire que peu de livres de ce genre sont plus propres à instruire et à édifier toutes les classes des fidèles, à offrir à la piété des Pasteurs, comme à celle de leurs ouailles, un aliment plus attrayant et plus utile. Ce livre aura encore aux yeux de bien du monde, l'avantage d'être réduit en deux petits volumes, qui en rendent l'acquisition plus facile et le transport plus commode. Spécialement dédié à MM. les Curés et Vicaires des villes et des campagnes, il sera pour eux un recueil de matériaux très-propre à leur rendre plus courte et plus aisée la préparation de leurs prônes et de leurs instructions ; et ils recevront sans doute avec reconnoissance, un ouvrage destiné à alléger leurs travaux, dans un moment où ces travaux sont si multipliés, la moisson si abondante, et les ouvriers si rares.

PRONES

PRÔNES NOUVEAUX EN FORME D'HOMÉLIES.

PRONE

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

ÉVANGILE.

JESUS dit à ses disciples : Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles : les peuples de la terre seront dans la consternation par le trouble que causera le bruit de la mer et des flots : les hommes sècheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver à tout l'univers ; car les vertus célestes seront ébranlées. Alors ils verront le Fils de l'Homme sur une nuée, revêtu d'une grande puissance et d'une grande majesté. Lorsque ces choses commenceront à s'accomplir, levez la

tête, et regardez en haut, parce que votre rédemption approche. Il leur proposa ensuite cette comparaison : Voyez le figuier et les autres arbres. Lorsqu'ils commmencent à pousser, vous reconnoissez que l'été est proche ; de même lorsque vous verrez arriver ces choses, sachez que le royaume de Dieu est proche. Je vous dis en vérité, que cette génération ne passera pas, que tout cela n'arrive. Le ciel et la terre passeront ; mais mes paroles ne passeront point. S. Luc, chap. 21, vers. 25, etc.

HOMÉLIE.

Comme c'est aujourd'hui que commence le cours de l'année ecclésiastique, et que pour me conformer à l'exemple que nous ont donné les saints pères, je me propose de vous expliquer en détail l'évangile de tous les dimanches ; avant que d'en venir à l'explication de celui de ce jour, je crois,

M. F., devoir vous donner une idée de l'évangile en général, afin qu'en apprenant à connoître ce livre divin, vous appreniez toujours mieux à croire, à respecter et à pratiquer tout ce qu'il enseigne.

Qu'est-ce donc que l'évangile ? L'évangile est le livre qui contient le récit de ce qu'a fait, de ce qu'a dit, de ce qu'a enseigné le Fils de Dieu, pendant qu'il étoit sur la terre. Ce récit nous a été laissé par les Apôtres qui avoient été les témoins oculaires de ce qu'ils racontent ; et qui ont scellé de leur propre sang le témoignage qu'ils rendent à Jesus-Christ. Ce témoignage n'a donc rien de suspect ; et ou il n'y a rien de croyable dans le monde, ou l'on doit croire ce que rapportent des hommes qui ont confirmé la vérité des faits qu'ils attestent, par le sacrifice volontaire de leur vie même.

Mais s'il n'y a rien dans l'évangile qui ne soit vrai, il n'y a rien aussi qui ne soit admirable. Les miracles qu'on y voit opérer à Jesus-Christ, la doctrine qu'il y

enseigne, les maximes qu'il y propose, les réponses qu'il y fait, les exemples qu'il y donne, la sainteté qu'il y montre, tout étonne, tout charme, tout ravit, tout décèle en lui une puissance, une sagesse, une perfection qu'on ne peut trouver dans un pur homme, et qui ne peuvent convenir qu'à un Homme-Dieu. C'est ce que vous verrez, M. F., dans les différens traits de l'évangile que j'aurai occasion de vous expliquer, et c'est ce qui doit vous engager à les écouter avec toute l'attention dont vous êtes capables.

Mais ce qui doit vous rendre encore plus attentifs à l'explication que je vous en ferai, c'est que l'évangile est le code des lois que nous sommes obligés d'observer, en qualité de chrétiens; c'est que c'est dans l'évangile, que J. C. nous apprend les maximes que nous devons suivre, les devoirs que nous devons remplir, le terme où nous devons aspirer et la route que nous devons prendre pour y arriver. Oui, M. F., c'est l'évangile qui doit nous servir de guide;

c'est l'évangile qui doit être la règle de notre conduite. En nous en écartant, nous ne pourrions manquer de nous égarer ; mais en nous y conformant, nous sommes assurés de suivre la voie qui conduit au ciel. Il est donc extrêmement important pour tout chrétien d'être instruit de tout ce que contient ce livre divin ; et c'est pour cela que l'église a soin de nous le faire lire et expliquer par ses ministres. Semblable à une tendre mère à qui la mort a enlevé son époux, et qui rassemble ses enfans pour leur faire connoître les intentions de leur père, en leur mettant son testament sous les yeux ; elle nous réunit dans nos temples, pour nous manifester les volontés de J. C., son céleste époux, en nous rappelant ses maximes, et ses préceptes : car c'est là, M. F., ce que nous faisons, en vous lisant l'évangile qui est comme son testament. Ce ne sont point nos idées que nous vous proposons ; ce sont celles de J. C. Nous ne vous enseignons que ce qu'il a enseigné, nous ne vous disons que ce qu'il a dit, ou si

nous ajoutons nos réflexions à ses divines paroles, ce n'est que pour vous en mieux faire comprendre le sens, ensorte que c'est lui qui vous parle par notre organe. N'avons-nous donc pas droit à toute votre attention, quelqu'indignes, que nous puissions en être d'ailleurs? Si ce divin Sauveur revenoit sur la terre, et qu'il daignât vous instruire de sa propre bouche, vous vous feriez sans doute un devoir de prêter une oreille attentive aux leçons qu'il vous donneroit. Eh! bien, vous devez faire pour ses ministres, ce que vous feriez pour lui-même, puisqu'il nous déclare expressément dans son évangile que celui qui écoute ses ministres, l'écoute, et que celui qui les méprise, le méprise lui-même.

Ecoutez-moi donc, M. F., avec tout le respect et toute la docilité que méritent les paroles de ce divin Maître; car c'est d'après ce qu'il nous en a dit, que je vais vous faire la description du jugement général qui, à la fin des siècles, doit régler et fixer le sort de tous les

hommes. Les bornes que je me suis prescrites, ne me permettrons pas de vous en développer toutes les circonstances, et je ne pourrai vous en tracer qu'une légère esquisse ; mais je vous en dirai assez pour vous le faire craindre, et pour vous engager à en prévenir les terribles suites.

Il y aura, nous dit J. C., en nous annonçant les préludes de ce jugement redoutable, *il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles. Les peuples de la terre seront dans la consternation par le trouble que causera le bruit de la mer et des flots. Les hommes sècheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver à tout l'univers : car les vertus célestes seront ébranlées.* Voilà, M. F., ce qui annoncera le jour terrible où J. C. viendra juger les nations. Jusqu'à ce jour, il n'avoit donné aux hommes que des marques de sa bonté ; mais alors il ne leur donnera que des signes de sa colère. Jusqu'alors il n'avoit cessé de les combler de bienfaits ; mais comme la plu-

part ne les avoient reçus que pour en abuser, il viendra enfin se venger de l'abus criminel qu'ils en auront fait; et comme ils ne s'étoient servi des créatures que pour l'offenser, il se servira, dit saint Gregoire, de toutes les créatures pour les punir. Les cieux, la terre, les mers, tout se réunira, tout s'élevera contr'eux. Tous les élémens deviendront les instrumens de la vengeance divine; et il y aura un si grand bouleversement dans toute la nature, que non-seulement les habitans de la terre ne pourront le voir sans sécher de frayeur, mais que les vertus même du ciel en seront ébranlées.

Que sera-ce donc, lorsque l'Auteur même de la nature, le souverain maître de l'univers se montrera enfin pour venger sa gloire et pour manifester sa justice? Il est maintenant oublié, il est méconnu par la plupart des hommes; et quoique les cieux et la terre nous offrent de toute part des traits sensibles de sa puissance et de sa sagesse, on porte quelquefois l'impiété, jusqu'à nier

son existence même ; mais les impies pourront-ils alors ne pas le reconnoître ? Il ne se contentera pas d'avoir soulevé les flots de la mer, détaché les étoiles du ciel, entr'ouvert les abymes de la terre et changé le monde entier en un tas de ruines et de débris ; il ordonnera aux Anges, qui sont ses ministres, de faire entendre le son de la trompette fatale. A ce son redoutable qui pénétrera jusqu'au fond des tombeaux, toutes les cendres se ranimeront, tous les corps se reproduiront, tous les hommes ressusciteront ; et c'est lorsqu'ils seront tous rassemblés au pied de son tribunal, pour entendre la décision de leur sort éternel, *qu'ils verront le Fils de l'Homme sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté.*

Mais tandis qu'il se montrera avec cet appareil imposant, où seront les monarques, les rois, les potentats, les héros, les puissans et les grands du monde ? Ah ! alors il n'y aura plus d'autre puissance et d'autre grandeur que

celles du souverain Juge. Il n'y aura plus d'autre roi que le Roi immortel des siècles. Alors les souverains seront confondus avec les sujets, les grands avec les petits, lés riches avec les pauvres, les savans avec les ignorans, les héros avec le peuple. Alors tous les hommes seront véritablement égaux; tous seront humiliés, tremblans, consternés aux pieds de J. C. Ce Souverain arbitre de nos destinées n'aura égard ni à la naissance, ni à la fortune, ni aux titres, ni aux dignités, ni aux talens de ceux qu'il viendra juger : il ne considèrera point s'ils ont été grands, riches, habiles, savans; il examinera seulement s'ils ont été justes ou pécheurs, et ce seront uniquement leurs vertus ou leurs vices qui les feront placer parmi les élus, ou réléguer parmi les réprouvés.

Consolez-vous donc, vous qui ensevelis dans les ténèbres d'un état pauvre et obscur, n'avez aucune part à la gloire dont vous voyez briller les riches et les grands du monde; et puisque ce ne se-

ront point les richesses et les honneurs dont nous aurons joui, mais les vertus que nous aurons pratiquées, qui nous feront trouver grace aux yeux du souverain Juge, ne songez désormais qu'à être vertueux. Rassurez-vous aussi, vous qui voyez souvent ici bas le vice triomphant et la vertu opprimée. Ce désordre qui prouve évidemment la nécessité d'un avenir, sera réparé par le jugement général, et Dieu, comme nous l'annonce l'Apôtre, rendra enfin à chacun ce qu'il aura mérité par ses œuvres. Les méchans y seront confondus, et les bons y seront exaltés. Les pécheurs seront relégués à la gauche de J. C., et les justes y seront placés à sa droite. Les crimes des premiers seront dévoilés, le mérite des seconds sera manifesté, et pour montrer à tout l'univers que s'il avait laissé ici bas le vice sans punition, et la vertu sans récompense, ce n'était que pour punir l'un dans la suite avec plus de rigueur, et pour couronner l'autre avec plus d'éclat, il nous décernera enfin à tous le châtiment ou

la récompense que nous aurons méritée. C'est dans ce dessein, que s'avançant au milieu de tous les hommes rassemblés au pied de son trône, et se tournant d'abord vers les réprouvés, retirez-vous loin de moi, leur dira-t-il avec un visage enflammé de colère, retirez-vous loin de moi, maudits, et puisque vous n'avez pas voulu profiter des dons de ma miséricorde, allez essuyer les rigueurs de ma juste vengeance dans les horreurs d'un feu éternel. Mais vous, ajoutera-t-il ensuite, en adressant avec bonté la parole aux élus, vous qui n'avez vécu que pour m'aimer, que pour me servir, venez recevoir le prix qui est dû à votre fidélité, en prenant possession du royaume céleste qui vous est préparé dès l'origine du monde. Après cette sentence qui fixera le sort de tous les hommes, les pécheurs iront endurer dans l'enfer le supplice auquel ils auront été condamnés; les justes iront occuper dans le ciel le trône de gloire qui leur aura été décerné; et comme, selon les expressions de l'écriture, l'ar-

bre restera du côté où il sera tombé, les premiers seront éternellement malheureux, et le bonheur des seconds n'aura point de fin.

Voilà, M. F., le partage qui nous est réservé à tous, tant que nous sommes : une éternité de peines, ou une éternité de bonheur. Jesus-Christ nous en a prévenus dans son évangile, afin que nous puissions choisir entre ces deux extrémités. Mais que dis-je ? Y a-t-il donc à choisir ; et se pourroit-il que nous fussions assez ennemis de nous-mêmes, pour préférer un malheur éternel à une félicité qui n'aura point de bornes dans sa durée ? Ah ! non sans doute, M. F., et il n'est certainement personne parmi vous, qui ne désire de participer à la glorieuse récompense qui est réservée aux élus. Mais pour pouvoir l'obtenir, il faut la mériter, et, comme dit l'apôtre saint Paul, il n'y aura de couronnés, que ceux qui auront légitimement combattu. Imitons donc, ajoute l'Apôtre, imitons les athlètes qui se privent de tout, pour rem-

porter le prix qu'ils attendent ; faisons pour nous assurer une couronne immortelle, ce qu'ils font pour s'en procurer une qui n'a qu'un éclat passager ; et si nous voulons être éternellement heureux, soyons constamment vertueux.

Pour nous animer toujours plus à l'être, J. C. nous dit : *Lorsque ces choses commenceront à s'accomplir, levez la tête, et regardez en haut, parce que le temps de votre rédemption approche. Voyez le figuier et les autres arbres. Lorsqu'ils commencent à pousser, vous reconnoissez que l'été approche : de même lorsque vous verrez arriver ces choses, sachez que le royaume de Dieu est proche. Je vous dis en vérité que cette génération ne passera pas, que tout cela n'arrive.*

Il semble d'abord que nous ne pouvons pas nous appliquer ces paroles, parce que le jour où J. C. doit venir juger les nations, étant encore éloigné, nous ne pourrons pas être témoins des signes qui les précéderont. Mais outre ce jugement général, il y aura pour

chacun de nous, dit l'apôtre saint Paul, un jugement particulier, au moment où nous cesserons de vivre; et ce jugement nous sera annoncé aussi bien que l'autre, par des signes qui, quoique moins frappans, ne seront pas moins capables de nous consterner. Nous ne verrons pas, il est vrai, aux approches de notre mort, le soleil, la lune et les étoiles s'obscurcir, les flots de la mer se soulever, les élémens se confondre et l'univers entier prêt à s'anéantir; mais la lumière des astres qui nous éclairent, commencera alors à s'éclipser pour nous, et nous n'aurons d'autre perspective devant les yeux, que la sombre obscurité du tombeau; mais enfoncés dans un lit de douleur et privés de tous les agrémens dont nous jouissons, nous sentirons alors que tout va finir pour nous, et que bientôt la nature entière nous échappera; mais éloignés du commerce de nos amis, et abandonnés même par nos proches que la douleur fera fuir loin de nous, nous verrons alors que bientôt

nous ne serons plus rien pour le monde, et que le monde ne sera plus rien pour nous. Mais notre conscience qui jusqu'à ces derniers momens ne nous avoit fait aucun reproche, parce que nous ne l'avions jamais interrogée, se soulèvera alors comme les flots de la mer, aux approches du souverain Juge; et si elle nous accuse de ne l'avoir connu que pour l'oublier et pour l'offenser, nous éprouverons les mêmes angoisses, la même frayeur, la même consternation que ceux qui seront les témoins des signes du jugement général. Si au contraire nous pouvons nous rendre le consolant témoignage de l'avoir servi et d'avoir mieux aimé tout sacrifier et tout souffrir, que de manquer à la fidélité que nous lui devions, nous pourrons alors, ainsi que Jesus-Christ nous le dit, lever la tête et regarder en haut, parce que notre rédemption et la fin de notre esclavage approcheront. Il s'opèrera alors en nous le même changement qui se fait dans le figuier et dans les autres arbres, lorsque l'été

approche. Alors ils reverdissent, ils poussent, ils se couvrent de fleurs, parce que leur sève n'est plus arrêtée par les rigueurs de l'hiver. Nous avons, comme ces arbres, bien des contrariétés à essuyer, et le temps de la vie est pour nous comme un hiver rigoureux; mais en voyant les signes qui nous annonceront la fin de cette vie souffrante et misérable, le doux espoir d'une meilleure vie naîtra dans nos cœurs; nous comprendrons que le royaume de Dieu est proche, et les transports de la joie succèderont en nous aux amertumes de la tristesse.

Employons donc tous nos soins à nous préparer à ce jugement particulier qui doit décider de notre sort éternel. Nous n'avons pas pour nous rassurer contre la crainte qu'il doit inspirer, le même prétexte que nous offre le jugement universel : nous ne pouvons pas dire qu'il est encore éloigné. Nous savons au contraire qu'il arrivera avant la fin de cette génération; et qu'avons-nous encore à vivre, pour qu'elle finisse pour

nous ? Peut-être quelques mois ; peut-être tout au plus quelques années : eh ! qu'est-ce que ce court espace de temps en comparaison de l'éternité ? Sera-ce trop que de l'employer tout entier à nous procurer une sentence favorable ; et quand même nous serions assurés de vivre encore long-temps, ne devrions-nous pas être uniquement attentifs à mener une vie qui pût nous faire trouver grâce aux yeux du souverain Juge ? Mais bien loin de pouvoir nous promettre d'avoir encore plusieurs années à passer sur la terre, nous savons que nous ne pouvons pas même compter sur un seul jour, sur un seul moment. Pourrions-nous donc trop nous hâter de mettre ordre à notre conscience, et de préparer le compte terrible que nous avons à rendre au Seigneur ?

Si on donnoit à un criminel les moyens et le temps d'échapper à la mort dont ses crimes l'auroient rendu digne, il ne perdroit sans doute aucun moment, il n'épargneroit aucune peine et aucun effort pour obtenir la grâce qu'on lui

auroit fait espérer. Nous sommes tous criminels aux yeux de Dieu : nous avons tous mérité d'être livrés aux rigueurs de sa juste vengeance, et il veut bien cependant nous accorder le temps et les secours qui nous sont nécessaires pour nous en préserver. Ne faudroit-il pas que nous fussions entièrement insensibles à nos intérêts, pour négliger d'en profiter ? Veillons donc, prions, réconcilions-nous au plutôt avec le Seigneur, parce que nous ne savons ni le jour, ni l'heure de son arrivée. C'est là le conseil que nous donne notre divin Maître ; et ce sont ses paroles qui doivent être la règle invariable de notre conduite : car comme il nous le dit à la fin de notre évangile : *les cieux et la terre passeront ; mais ses paroles ne passeront pas ;* et ce n'est qu'en nous y conformant, que nous pourrons parvenir à la gloire éternelle qu'il nous a promise, et que je vous souhaite.

PRONE

POUR LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

ÉVANGILE.

JEAN ayant entendu parler dans sa prison des œuvres de Jesus-Christ, appela deux de ses disciples, et les envoya à Jesus pour lui dire : Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? Jesus prenant la parole, leur : Allez, rapportez à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et l'évangile est annoncé aux pauvres. Heureux celui qui ne se scandalisera pas de moi ! Les députés de Jean étant partis, Jesus s'adressa au peuple, et lui parla de Jean de cette sorte : Qu'êtes-vous allé voir dans le désert ? Un roseau agité du

vent ? Mais encore, qu'êtes-vous allé voir ? Un homme vêtu avec luxe et avec mollesse ? Vous savez que c'est dans les palais des rois que se trouvent ceux qui sont magnifiquement vêtus, et qui vivent dans les délices. Qu'êtes-vous donc allé voir ? Un prophète ? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète ; car c'est de lui qu'il est écrit : Voilà que j'envoie devant vous mon ange qui vous préparera la voie. Saint Math. chap. 11.

HOMÉLIE.

Jean ayant entendu parler dans sa prison des œuvres de Jesus-Christ, appela deux de ses disciples, et les envoya à Jesus. Jean-Baptiste, dont parle ici l'évangile, étoit fils du prêtre Zacharie, et précurseur de Jesus-Christ : il avoit long-temps mené dans le désert la vie la plus pauvre et la plus austère ; on avoit accouru de toute part pour le voir et l'entendre, et l'on n'avoit pu l'enten-

dre et le voir, sans applaudir à la sagesse de ses discours et sans admirer la sainteté de sa vie. Cependant vous avez vu dans les paroles que je viens de citer, que cet homme si saint et si vertueux, était dans les fers, et que c'est de sa prison qu'il envoya deux de ses disciples à J. C. Est-ce donc là le prix qui est dû à la vertu ? Non, sans doute, M. F.; et si nous étions tous aussi sages et aussi équitables que nous devrions l'être, cette vertu qui seule fait notre vrai mérite, ne recevroit ici bas que des hommages et des éloges ; mais comme la plupart des hommes sont injustes et vicieux, ils ne regardent les gens de bien que comme des censeurs importuns, qui les condamnent par leur conduite encore plus que par leur discours, et n'ayant pas le courage de suivre leurs conseils et de les imiter, ils prennent le parti de les persécuter. C'est ce que fit Hérode à l'égard de Jean-Baptiste : au-lieu de récompenser le zèle intrépide qui avoit porté ce saint précurseur à lui reprocher un scandale qui le dés-

honoroit, et à lui dire une vérité que nul autre n'auroit osé lui annoncer, il fut assez injuste pour l'en punir et pour le faire jeter dans les fers.

Ne soyez donc pas surpris, M. F., si vous voyez quelquefois la vertu persécutée, et ne vous découragez pas, si vous venez à l'être vous-mêmes, pour l'avoir pratiquée. Tous ceux, dit l'Apôtre, qui veulent vivre pieusement en Jesus-Christ, souffriront persécution. C'est là l'appanage ordinaire de la piété; c'est celui que Jesus-Christ annonçoit à ses disciples, lorsqu'il leur disoit. Vous pleurerez et vous gémirez, tandis que le monde se réjouira. Mais en leur prédisant qu'ils n'auroient ici bas pour partage que les pleurs et les souffrances, il les assuroit qu'ils en seroient dédommagés par la récompense qu'il leur réservoit dans le ciel, et c'est en leur promettant cette récompense, qu'il les exhortoit à se réjouir plutôt qu'à s'affliger des contradictions et des maux qu'ils auroient à endurer sur la terre. Réjouissons-nous donc aussi nous-mêmes, M. F., si nous

avons à souffrir comme eux ; et imitons la conduite de Jean-Baptiste qui, bien-loin de s'en plaindre, se félicitoit dans sa prison, d'être le martyr de son zèle et de son amour pour la vérité.

C'est cet amour et ce zèle qui l'engagèrent à envoyer deux de ses disciples à Jesus-Christ. Il s'étoit aperçu que par un attachement outré pour sa personne, ces disciples sembloient le préférer lui-même à ce divin Sauveur, quoiqu'il leur eût expressément déclaré qu'il n'étoit pas même digne de délier la courroie de ses souliers ; il avoit vu avec douleur qu'ils paroissoient être jaloux de sa gloire et blâmer l'empressement avec lequel on alloit l'entendre ; il craignoit en un mot, qu'ils ne méconnussent en lui le Messie adorable que les prophètes avaient annoncé ; et comme il avoit entendu parler dans sa prison des merveilles qu'il opéroit, il crut devoit saisir cette occasion pour lui envoyer deux de ses disciples, afin qu'en voyant ses œuvres, ils pussent se convaincre de sa divinité. Il les envoya en effet, et

dès

dès que ces deux députés furent arrivés auprès de Jesus-Christ, ils lui dirent en l'abordant : *Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ?*

Le Sauveur ne répondit pas d'abord à leur question ; mais comme il étoit environné d'une multitude d'infirmes, de malades et de pauvres qui étoient venus chercher dans sa puissance un remède à leurs maux et un adoucissement à leurs peines, il fit approcher tous ces infortunés, il déploya en leur faveur le pouvoir divin qui résidoit en lui, il leur accorda les bienfaits qu'ils lui demandoient, et ensuite se tournant vers les disciples de Jean, qui étoient venus l'interroger, il leur dit : *Allez, rapportez à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et l'évangile est annoncé aux pauvres. Heureux celui qui ne se scandalisera pas de moi !* Quelle modestie ; mais en même

temps quelle sagesse dans cette réponse ! Si lorsque les disciples de Jean lui demandèrent s'il étoit le Messie, Jesus-Christ leur eût répondu : Oui, c'est moi qui le suis, et vous ne devez pas en attendre un autre ; cette réponse, dit saint Jean Chrysostôme, leur auroit peut-être paru suspecte, et ils eussent pu lui dire, comme les Juifs le lui disoient dans une autre occasion : *Vous vous rendez témoignage à vous-même.* Mais pour éloigner tout soupçon de leur esprit, il ne leur dit rien de lui ; il les laisse juger eux-mêmes de ce qu'il est, par ce qu'il vient de faire en leur présence, et il les instruit ainsi de la manière la plus persuasive. Qu'auroit-il pu leur dire en effet qui fût plus propre à les convaincre de sa divinité, que les merveilles éclatantes qu'il venoit d'opérer ? Pouvoient-ils ignorer qu'il n'y a que Dieu qui puisse commander aux maladies et à la mort, et dès qu'ils l'avoient vu éclairer les aveugles, redresser les boiteux, guérir les lépreux, rendre l'ouïe aux sourds

et la vie à ceux qui l'avoient perdue, ne devoient-ils pas en conclure qu'il étoit donc véritablement le Fils de Dieu? Oui, M. F., c'est là la vérité qui résulte nécessairement des miracles de J. C.; et c'est sans doute parce qu'ils en étoient persuadés, que les disciples de Jean se retirèrent sans lui rien répondre.

Mais ce qui ne me paroît pas moins digne du Fils de Dieu, c'est l'attention qu'il avoit d'annoncer son évangile aux pauvres. En effet, comme Dieu est le père de tous les hommes, et que les pauvres et les malheureux forment la plus grande partie du genre humain, il falloit que la doctrine qu'il est venu nous enseigner pour nous rendre heureux dans le temps et dans l'éternité, fût faite pour eux comme pour les riches et les grands du monde; il falloit qu'il apprit également aux uns et aux autres les vérités de la religion et la science du salut. Or, voilà justement, M. F., ce qu'a fait notre divin maître. Bien différent de ces orgueilleux philosophes qui ne cherchant que leur propre gloire, ont paru n'ambitionner que le

suffrage des grands et des savans, J. C. qui ne cherchoit que notre bonheur, n'a pas craint de s'abaisser jusqu'à se mettre à la portée des petits et des ignorans. Il semble même que dans son évangile, il s'est plus appliqué à instruire les pauvres et les malheureux, que les riches et les heureux du siècle. S'il parle à ceux-ci, ce n'est souvent que pour faire éclater contr'eux son indignation ; ce n'est que pour leur dire : *Malheur à vous, riches, malheur à vous qui riez* et qui passez vos jours dans le sein des plaisirs ! Mais quand il s'adresse à ceux-là, il le fait avec une effusion de cœur qui ne peut laisser aucun doute sur le vif intérêt qu'il prend à leur sort. Venez à moi, leur dit-il, vous tous qui souffrez et qui êtes dans la peine, et je vous soulagerai. Heureux ceux qui pleurent, ajoute-t-il dans un autre endroit, parce qu'ils seront consolés ! Heureux les pauvres parce que c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux ! Le ton qu'il prend répond aux maximes qu'il enseigne. Comme il s'est proposé d'instruire et non de briller, au

lieu de recourir aux vains ornemens de l'éloquence humaine, il n'emploie jamais qu'un langage simple et sans faste ; il se sert même souvent des comparaisons les plus familières, pour rendre la vérité plus sensible ; tellement, dit saint Jean Chrysostome, qu'il n'y a point de laboureur, point d'esclave, point de femme, point d'enfant même qui ne comprenne sa doctrine sans aucune peine. Or, dès que Dieu devoit parler aux hommes, c'est ainsi qu'il devoit leur parler, parce qu'étant tous obligés de suivre ses enseignemens, ils devoient tous pouvoir les comprendre.

Jesus-Christ avoit donc raison de faire observer aux disciples de Jean que son évangile étoit annoncé aux pauvres, et ce trait de bonté ne devoit pas moins caractériser le Messie, que les prodiges de puissance qu'il opéroit. Mais il n'étoit pas moins fondé à dire, comme il le dit : *Heureux celui qui ne se scandalisera pas de moi !* Est-il rien en effet de plus funeste que de se scandaliser de ce Dieu sauveur, tandis que ses œuvres et sa doc-

trine nous montrent évidemment qu'il ne mérite que d'être adoré ? C'est là cependant ce que font nos incrédules. Ils rejettent sa doctrine parce qu'ils ne peuvent pas la comprendre ; comme s'il n'y avoit pas dans les ouvrages de la nature mille mystères aussi incompréhensibles que les dogmes de la religion : ils ferment les yeux sur les miracles qui prouvent sa divinité, pour ne voir que les humiliations auxquelles il a bien voulu se soumettre en se revêtant de notre humanité, et ils ne refusent de croire en lui, que parce que son infinie bonté l'a porté à se sacrifier entièrement pour nous. Mais quel avantage retirent-ils donc de leur incrédulité ? Hélas ! elle ne sert souvent qu'à les entraîner dans les erreurs les plus monstrueuses, dans les désordres les plus honteux, et en se glorifiant d'être sages, ils montrent par leur conduite, qu'ils ne sont que des insensés. Oh ! que bien plus heureux et l'humble fidèle qui loin de se scandaliser de J. C., se fait un devoir de croire tout ce qu'il a enseigné et de pratiquer tout ce qu'il a ordonné ! Rassuré

par ses motifs de crédibilité qui démontrent la vérité du christianisme, il trouve dans sa foi le repos de son esprit, le calme de son ame, la tranquillité de sa conscience, un préservatif contre le vice, un encouragement à la vertu, un remède à tous les maux, l'espérance d'un avenir où l'on n'aura plus aucun mal à souffrir, et il éprouve d'après l'oracle de J. C., que bienheureux est celui pour qui il n'est point un sujet de scandale.

Les députés de Jean étant partis, Jesus s'adressa au peuple, et lui parla ainsi de Jean : Qu'êtes-vous allé voir dans le désert? Un roseau agité du vent? Mais encore qu'êtes-vous allé voir? Un homme vêtu avec mollesse? Vous savez que c'est dans les palais des rois que se trouvent ceux qui sont magnifiquement vêtus, et qui vivent dans les délices.

Quand J. C. demanda au peuple s'il étoit allé voir dans le désert un roseau qui pliât à tous les vents, il savoit bien que loin d'imiter l'inconstance et la légèreté du roseau, son saint précurseur ne

s'étoit jamais écarté du genre de vie qu'il s'étoit prescrit ; que rien n'avoit pu lui faire adoucir la rigueur de ses austérités, et que s'il étoit dans les fers, c'est qu'il avoit mieux aimé tout souffrir pour la vérité, que de la trahir ; mais il vouloit nous apprendre que lorsque nous étions entrés dans la carrière de la vertu, nous devions à l'exemple de Jean-Baptiste, nous y soutenir ; qu'évitant de passer sans cesse, comme tant d'autres, du péché à la pénitence, et de la pénitence au péché, nous devions nous attacher à Dieu pour toujours ; et qu'au lieu de ressembler aux roseaux que le moindre vent fait plier, nous devions être semblables à un rocher inébranlable contre lequel toute la fureur des vagues vient se briser.

Quand J. C., demandoit encore au peuple s'il étoit allé voir un homme vêtu avec luxe et avec mollesse, il n'ignoroit pas que Jean-Baptiste n'avoit jamais eu qu'une peau de chameau pour vêtement, que la terre pour lit, que l'eau pour boisson, que des sauterelles et du miel sauvage pour alimens ; mais il vouloit nous donner

à entendre qu'il condamnoit la magnificence et le luxe des habits ; et quand est-ce qu'il fut plus condamnable qu'il ne l'est à présent ? Le luxe ne se trouvoit autrefois que dans les palais des rois, parce qu'il étoit convenable que l'éclat de leur extérieur répondit à celui de leur rang. Mais ne le trouve-t-on pas maintenant jusques dans les conditions les moins relevées, jusque parmi le plus bas peuple ? La vanité n'a-t-elle pas infecté tous les rangs et tous les états ? N'est-elle pas surtout devenue générale parmi les personnes du sexe ? Ne leur fait-elle pas tout sacrifier au desir de se distinguer par un extérieur brillant ? N'en voit-on pas même tous les jours qui en cherchant à briller, ne font que se déshonorer aux yeux du public, parce qu'en comparant la pompe de leurs ornemens avec la modicité de leur fortune et le produit de leur travail, ce public malin croit avoir droit d'en conclure que l'éclat de leur parure ne peut-être que le fruit du crime ? Evitez-donc un abus qui peut vous être si funeste, vous surtout jeunes personnes qui attachez

tant de prix et tant d'importance à la manière dont vous vous parez ; et si vous voulez vous distinguer, ne vous faites remarquer que par la pudeur et par la modestie qui sont les plus beaux ornemens de votre âge et de votre sexe.

Après avoir proposé au peuple l'exemple de Jean-Baptiste, J. C. crut devoir lui faire son éloge ; c'est pourquoi il lui dit encore : *Qu'êtes-vous donc allé voir ? Un prophète ? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophête : car c'est de lui qu'il est écrit : Voici que j'envoie devant moi mon ange qui vous préparera la voie.* Jean-Baptiste étoit en effet un prophète, puisqu'il annoncoit le Messie ; il étoit plus que prophète, puisque non-seulement il prédisoit que ce Messie adorable viendroit, mais encore il le montroit présent. Il étoit enfin l'ange qui d'après l'oracle d'Isaïe, devoit être envoyé pour préparer la voie du Seigneur, puisqu'il vint en effet pour disposer les Juifs à recevoir et à reconnoître J. C. comme le Messie dont il n'étoit que le précurseur. Nous ne pouvons pas, M. F., partager

avec Jean-Baptiste le titre glorieux de prophète ; mais vous pouvez et vous devez même, pères et mères, remplir comme lui, à l'égard de vos enfans, les fonctions de précurseur et d'ange destiné à préparer en eux la voie du Seigneur, surtout s'ils n'ont pas encore eu le bonheur de le recevoir par la communion. Comme c'est là la plus sainte action, qu'ils ayent à faire, et que cette action, si elle est faite avec les dispositions nécessaires, peut influer sur toute leur vie, vous ne devez rien négliger pour les y disposer. Mettez donc tous vos soins à les rendre dignes du grand bienfait que J. C. doit leur accorder. Inculquez-leur bien que leur cœur devant servir de temple à ce divin Sauveur, ils ne sauroient être trop attentifs à le préserver de tous les vices qui pourroient le souiller et à l'orner de toutes les vertus qui peuvent le rendre agréable à ses yeux. Faites-leur bien comprendre que puisque un Dieu même doit se donner à eux, ils ne sauroient trop-tôt se donner à lui, et que ce n'est qu'en l'aimant de tout leur cœur, qu'ils peuvent dignement

répondre à l'amour excessif qu'il doit leur témoigner. Joignez la vigilance à l'instruction, et ayez soin de les éloigner de tout ce qui pourroit être pour eux une pierre de scandale et une occasion de péché. Montrez-leur surtout par vos exemples les dispositions qu'ils doivent apporter à la Table sainte, et faites en sorte qu'en voyant la ferveur et la piété avec lesquelles vous recevrez vous-mêmes J. C. dans son sacrement, ils apprennent comment ils doivent le recevoir eux-mêmes. Alors vous servirez comme de précurseur à ce divin Sauveur, vous lui préparerez la voie, vous le ferez régner dans le cœur de vos enfans, et vous mériterez ainsi qu'il vous fasse un jour régner avec lui dans le ciel.

PRONE

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

ÉVANGILE.

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites vers Jean, pour lui demander : Qui êtes-vous ? Car il confessa, et il ne nia point, et il déclara qu'il n'étoit point le Christ; et ils lui demandèrent : Qui donc êtes-vous ? Elie ? Il dit : Je ne le suis point. Etes-vous un prophète ? et il répondit : Non. Ils lui dirent donc : Qui êtes-vous, afin que nous rendions compte à ceux qui nous ont envoyés ? Que dites-vous de vous-même ? Je suis, dit-il, la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur, ainsi que l'a dit le prophète Isaïe. Or, ceux qui avoient été envoyés étoient des pharisiens, et ils lui firent encore cette demande : Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni un prophète ? Jean leur répon-

dit : Pour moi, je baptise dans l'eau ; mais au milieu de vous se tient un homme que vous ne connoissez pas. C'est celui qui doit venir après moi, qui est avant moi, et je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers. Cela se passa à Béthanie, au-delà du Jourdain, où Jean baptisoit. S. Jean, chapitre 1, vers. 19.

HOMÉLIE.

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites vers Jean, pour lui demander : Qui êtes-vous ? Car il confessa et il ne nia point, et il déclara qu'il n'étoit point le Christ. Et ils lui demandèrent : Qui êtes-vous donc ? Elie ? Et il dit : Je ne le suis point. Etes-vous un prophète ? et il répondit : Non.

La gloire que Jean-Baptiste s'étoit acquise en renonçant généreusement à tous les agrémens et à tous les honneurs dont il auroit pu jouir dans le monde, pour aller mener dans le désert la vie la plus

pénitente et la plus austère, l'avoit rendu si respectable aux yeux des Juifs, que plusieurs d'entr'eux étoient tentés de le prendre pour le Messie annoncé par les prophètes, et attendu par toutes les nations. C'est pourquoi ils lui envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites pour lui faire les différentes questions qui sont contenues dans l'Evangile que vous venez d'entendre. Si, comme la plupart des hommes, ce saint précurseur n'eût cherché qu'à se faire valoir et à donner une haute idée de son mérite, il eût sans doute saisi avec empressement l'occasion favorable qu'on lui offroit, pour satisfaire sa vanité. Il eût été charmé qu'on le regardât comme le Messie, quoiqu'il ne le fût pas; il eût du moins avoué avec complaisance qu'il étoit Elie, qu'il étoit prophète, et même plus que prophète. Mais que sa conduite fut bien différente! Comme il n'ignoroit pas que quelques Juifs, prévenus en sa faveur, étoient portés à le prendre pour le Messie, lorsqu'on l'interrogea sur ce qu'il étoit, il ne fit point une réponse obscure et équivoque; mais

pour détromper ceux qui auroient pu lui attribuer un titre qui n'appartenoit qu'à son divin Maître, il déclara expressément qu'il n'étoit point le Christ. Lorsqu'on lui demanda s'il étoit Elie, ou un prophète, quoiqu'il pût s'attribuer ces deux glorieux titres que J. C. lui donna dans la suite, il répondit cependant qu'il n'étoit ni Elie, ni un prophète. Tout ce qui pouvoit tourner à sa louange, il le rejetta, ou l'atténua, et il ne connut la gloire, que pour la fuir.

Or, si ce saint précurseur fut si humble, quoiqu'il eût tant de raison de se glorifier, combien plus ne devrions-nous pas l'être, nous qui avons tant de sujets de nous humilier ? Cependant où sont ceux qui n'écoutent pas avec complaisance les louanges qu'on leur donne, et qui ne cherchent pas à faire connoître ce qui peut leur attirer celles qu'on leur refuse ? Hélas ! vous le savez, M. F., on ne se contente pas dans le monde de paroître ce que l'on est ; on veut encore passer pour ce que l'on n'est pas, et l'on peut dire que la vanité est la passion dominante de

presque tous les hommes. Mais que nous penserions et que nous agirions bien autrement, si nous nous connoissions bien, et si nous avions soin de nous dire à nous-mêmes, comme on le disoit à Jean-Baptiste? *Qui est-tu donc?* Hélas? nous répondrions-nous chacun en particulier, en nous rendant la justice qui nous est due : je ne suis qu'un être faible, misérable, ignorant, sujet à mille erreurs et à mille défauts. Je ne vois dans mon esprit que des ténèbres; je ne trouve dans mon cœur que des passions; je ne sens dans mon ame que des craintes, que des désirs qui la troublent et qui la tourmentent. Mon imagination m'égare, mes sens me séduisent; la chair, comme le dit l'apôtre, combat sans cesse en moi contre l'esprit, et l'esprit contre la chair. Si j'ai quelques talens, quelques vertus, quelques bonnes qualités; ce n'est point de moi qu'ils me viennent, c'est de Dieu que je les tiens; il ne naît dans mon propre fonds, que corruption, que péché, et je ne puis m'attribuer que le mal que je fais.

De quoi pourrois-je donc me glorifier? Seroit-ce des richesses que je possède, des honneurs dont je jouis, des titres honorables dont je suis revêtu ? Mais ce ne sont là que des ornemens extérieurs qui n'ajoutent rien au mérite de ceux en qui on les voit briller, et dont l'éclat ne sert souvent qu'à mettre leurs défauts et leur incapacité dans un plus grand jour. Ah ! il n'y a qu'un seul titre qui pût m'inspirer un juste et noble orgueil : c'est celui de chrétien, puisqu'en cette qualité, je puis me glorifier d'être enfant de Dieu et de l'église, membre de J. C. et héritier du royaume céleste. Mais pour que ces titres fissent ma gloire, il faudroit que je m'en rendisse digne par mes actions ; et Dieu ne voit en moi qu'un fils ingrat et dénaturé ; l'église qu'un enfant désobéissant et rebelle ; J. C. qu'un membre gâté qui déshonore son corps mystique ; et bien loin de travailler sans cesse à mériter l'héritage qui m'attend dans le ciel, je ne me suis occupé jusqu'ici qu'à amasser des trésors sur la terre ; et content de porter le nom de chrétien, je ne

songe seulement pas à en remplir les devoirs. Puis-je donc me glorifier de ce beau nom, et ne dois-je pas plutôt rougir de ne le porter que pour le déshonorer ?

Voilà, M. F., ce que nous serions forcés de nous répondre, si nous nous demandions à nous-mêmes ce que nous sommes. Mais Jean-Baptiste n'avoit rien de tel à se reprocher : il avoit toujours soutenu ses titres par ses actions, et il avoit prouvé par sa conduite qu'il étoit digne de tous les éloges que J. C. lui-même crut devoir lui donner. Cependant comme il savoit que la véritable grandeur de l'homme consiste à s'humilier, il ne chercha jamais qu'à être humble et à le paroître. Voilà pourquoi lorsque l'interrogeant de nouveau, les députés des Juifs lui dirent : *Qui êtes-vous, afin que nous rendions compte à ceux qui nous ont envoyés ? Que dites-vous de vous-même ?* Il ne leur répondit pas : Je suis le précurseur du Messie ; je suis l'ange que le Seigneur doit envoyer pour lui préparer la voie ; mais il se contenta de dire avec une modeste simplicité : *Je suis*

la voix qui crie dans le désert : rendez droite la voie du Seigneur, ainsi que l'a dit le prophète.

En répondant ainsi aux députés des Juifs, Jean-Baptiste ne cherchoit point sa gloire, mais celle de Dieu. Il vouloit leur faire comprendre qu'étant destiné à les disposer à l'avènement du Messie, ils ne devoient l'écouter que pour apprendre à se rendre dignes des bienfaits qu'il leur apportoit : et c'est là aussi, M. F., ce que vous devez faire vous-mêmes, lorsque vous venez assister à nos instructions. Nous sommes, aussi-bien que Jean-Baptiste, la voix de celui qui crie : *Préparez la voie du Seigneur :* Nous ne montons dans ces chaires chrétiennes, que pour vous apprendre à célébrer dignement la naissance du divin Rédempteur qui n'est venu sur la terre, que pour nous sauver. Vous ne devez donc venir nous écouter, que pour vous instruire des dispositions avec lesquelles vous devez le recevoir.

Si les Juifs eussent eu cette intention, en venant interroger le saint précurseur

de J. C., ses réponses auroient pu leur être aussi avantageuses qu'elles leur furent inutiles; mais ils cherchoient bien moins à savoir ce qu'il étoit, qu'à censurer ce qu'il faisoit. Aussi comme ils n'ignoroient pas qu'il prêchoit et conféroit le baptême de la pénitence à ceux qui venoient l'entendre, ils lui dirent avec un ton qui décéloit leur jalousie : *Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni un prophète ?* La raison qui autorisoit Jean à baptiser étoit assez claire, et il étoit aisé de comprendre qu'en qualité de précurseur du Messie, il pouvoit et devoit même prendre tous les moyens qui lui paroissoient les plus propres à disposer les hommes à la pénitence. Mais quand on est jaloux de la gloire et du mérite d'autrui, on empoisonne toutes les intentions, on condamne toutes les actions de ceux qu'on jalouse, et on leur fait même un crime de ce qui ne mérite que des éloges.

Jean-baptiste ne se laissa pourtant pas déconcerter par l'injuste censure des Pharisiens qui l'interrogeoient (car l'évangé-

liste nous fait observer que c'étoient des Pharisiens, et par conséquent des hommes jaloux); mais pour satisfaire à leur question, il leur répondit avec la candeur qui caractérise les ames droites et vertueuses : *Pour moi, je baptise dans l'eau; mais au milieu de vous se tient un homme que vous ne connoissez pas. C'est celui qui doit venir après moi, qui est avant moi, et je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers.* Le baptême de Jean-Baptiste n'effaçoit point le péché : il servoit seulement à faire comprendre aux pécheurs que de même que l'eau lavoit leur corps, ainsi la pénitence devoit purifier leur ame. Voilà pourquoi l'écriture l'appelle le baptême de pénitence, et le saint précurseur dit seulement aux Pharisiens qu'il baptisoit dans l'eau. Mais pour donner à entendre aux députés des Juifs qu'il y auroit dans la suite un baptême bien plus salutaire, il leur dit qu'il y avoit au milieu d'eux un homme qu'ils ne connoissoient pas, que cet homme devoit venir après lui, qu'il étoit avant lui, et qu'il n'étoit pas digne

de délier la courroie de ses souliers. Cet homme étoit Jesus-Christ, et dans ce qu'en dit ici Jean-Baptiste, il n'y a aucun trait qui ne lui convienne. Il devoit venir après lui, puisqu'il étoit son précurseur, et qu'il avoit été envoyé pour lui préparer la voie. Il étoit avant lui, puisque son père céleste l'avoit engendré de toute éternité, et qu'il existoit avant la naissance des temps. Son précurseur n'étoit pas digne de délier la courroie de ses souliers, et quoiqu'il fût le plus grand des enfans des hommes, il n'étoit rien en comparaison de l'Homme-Dieu. Enfin quoique cet Homme-Dieu fût au milieu d'eux, les Juifs ne le connoissoient pas, et c'est ce que Jean-Baptiste leur reprochoit. Mais ce reproche ne nous conviendroit-il pas autant qu'à ces Juifs aveugles, et ne le méritons-nous pas peut-être encore plus qu'eux.

Nous ne pouvons pas ignorer que J. C. est au milieu de nous : nous savons qu'il a fixé sa demeure dans nos tabernacles; nous croyons qu'il y est réellement présent sous les voiles eucharistiques, et que

s'il y est, ce n'est que pour se donner à nous et pour nous attirer à lui. Mais avons-nous soin d'aller le visiter, l'adorer et le recevoir ? Hélas ! vous le voyez, M. F. : la plupart des chrétiens sont assez ingrats pour l'oublier, pour l'abandonner, pour le fuir. S'ils viennent de temps en temps dans ses temples, c'est par habitude et par respect humain, plutôt que par un véritable esprit de piété ; c'est pour l'outrager par leurs irrévérences, plutôt que pour l'honorer par le juste tribut de leur adoration, en sorte que quoiqu'il soit au milieu de nous, à en juger par notre conduite, on diroit que comme les Juifs, nous ne le connoissons pas.

Nous ne pouvons pas non plus ignorer que ce divin Sauveur réside au milieu de nous, dans la personne des pauvres, puisqu'il nous déclare expressément dans son évangile, que nous devons les regarder comme ses images, comme ses membres, comme les représentans de sa personne adorable. Nous devrions donc faire pour eux ce que nous ferions pour lui-même.

même. Or, si ce divin Sauveur revenoit sur la terre, et que nous le vissions exposé à toutes les rigueurs de la faim, de la soif, des souffrances et de la pauvreté; que ferions-nous pour lui? Nous nous empresserions sans doute de le nourrir, de le vêtir, de le soulager; et quelque sacrifice qu'il nous fallût faire, nous croirions devoir tout sacrifier pour lui donner ces marques de notre reconnoissance et de notre amour. Mais est-ce ainsi que nous nous comportons à l'égard des pauvres qui sont comme d'autres lui-même? Ah! si cela étoit, il n'y en auroit aucun qui fût souffrant et abandonné; et il n'y en a presqu'aucun que l'on n'abandonne et que l'on ne laisse souffrir sans lui accorder le moindre secours. Le luxe, la vanité, l'intérêt, l'amour-propre ont étouffé la charité dans presque tous les cœurs; ou si l'on connoît encore cette vertu dans le monde, ce n'est que pour dire qu'elle doit commencer par nous-mêmes; c'est-à-dire qu'on doit oublier autrui pour ne penser qu'à soi.

C'est cependant cette charité qui est

pour ainsi dire, la vertu favorite de J. C.; et qui, selon les oracles de ce divin Maître, semble seule pouvoir assurer notre salut. Car, lorsque ce divin Sauveur viendra juger tous les hommes rassemblés au pied de son tribunal, il ne récompensera les uns que pour l'avoir pratiqué, et il ne condamnera les autres que parce qu'ils l'auront négligée. J'avois faim, dira-t-il aux premiers, et vous m'avez donné à manger; j'avois soif, et vous m'avez donné à boire; j'étois nu, et vous m'avez vêtu; j'étois malade, et vous m'avez soulagé; j'étois dans les fers, et vous êtes venus m'y visiter. Venez donc recevoir la récompense qui est due à votre charité. Mais, vous, ajoutera-t-il, en adressant la parole aux seconds, vous qui m'avez vu pauvre, nu, souffrant et abandonné, sans m'accorder les secours dont j'avois besoin, retirez-vous loin de moi, et allez subir la juste peine que vous avez méritée par votre cruelle insensibilité. Mais quand est-ce, diront les élus, quand est-ce, Seigneur, que nous vous avons nourri, vêtu, visité, soulagé? C'est répondra

J. C., lorsque vous avez exercé tous ces actes de charité envers les pauvres : car ce que vous avez fait pour eux, c'est pour moi que vous l'avez fait. Quand est-ce, s'écrieront à leur tour les reprouvés, quand est-ce que nous vous avons refusé les secours que vous réclamiez dans votre indigence? C'est, leur répondra J. C., lorsque vous avez refusé de secourir les indigens : car les refus qu'ils ont essuyés de votre part, c'est à moi que vous les avez faits.

Voilà, M. F., les seuls motifs que le souverain juge alléguera pour justifier la sentence qu'il prononcera en faveur des bons, et l'arrêt de condamnation qu'il lancera contre les méchans. Pourrions-nous, après cela, le méconnoître dans la personne des pauvres; et lorsque nous l'y méconnoissons en rejettant leurs prières, et en nous montrant insensibles à leur misère, ne sommes-nous pas encore plus cruels envers nous-mêmes qu'envers eux; ne nuisons-nous pas à nos intérêts encore plus qu'aux leurs? Faisons donc en sorte qu'on ne puisse pas nous dire comme

Jean-Baptiste le disoit aux Juifs, que nous ne connoissons pas J. C., quoiqu'il soit au milieu de nous, mais ne nous appliquons désormais qu'à lui donner des marques de notre respect et de notre amour, soit en allant le visiter, l'adorer et le recevoir sous les voiles eucharistiques, soit en nous faisant un devoir de le consoler, de le soulager, de le nourrir dans la personne des pauvres ou des malades ; et en pratiquant constamment la charité qui est la première des vertus chrétiennes, nous mériterons la récompense que Dieu a promise aux ames véritablement charitables.

PRONE

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

ÉVANGILE.

LA quinzième année de l'empire de César Tibère, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode étant Tétrarque de la Galilée, Philippe son frère, étant Tétrarque de l'Iturée et de la Trachonitide, et Lysanias étant Tétrarque d'Abylène, sous les grands prêtres Anne et Caïphe, la parole de Dieu fut adressée dans le désert à Jean, fils de Zacharie, et il vint dans tout le pays du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence, pour la rémission des péchés, selon ce qui est écrit dans le livre du prophète Isaïe : Une voix crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur ; rendez droits ses sentiers ; toute vallée sera comblée ; toute montagne et toute colline seront abaissées ; les chemins tortus seront redressés, et les

raboteux seront applanis, et toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu. Saint Luc, ch. 3. vers. 1. 6.

HOMÉLIE.

La quinzième année de l'empire de César Tibère, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode étant Tétrarque de la Galilée, Philippe son frère étant Tétrarque de l'Itrurée et de la Trachonitide, et Lysanias étant Tétrarque d'Abilène, sous les grands prêtres Anne et Caïphe; la parole fut adressée dans le désert à Jean, fils de Zacharie.

Je ne m'arrêterai point, M. F., à vous faire remarquer l'exactitude avec laquelle l'écrivain sacré nous désigne la date précise des évènemens qu'il raconte, quoique cette exactitude soit une preuve de la vérité de l'histoire évangélique, et montre que la Religion chrétienne n'est point, comme l'observe un savant auteur, une de ces traditions populaires qui n'ont point d'origine, ou qui vont se perdre

dans une antiquité inconnue et fabuleuse ; mais pour rendre cette instruction plus utile, je m'attacherai uniquement à vous expliquer le fond de l'évangile qu'on vous a lu, et à en tirer des leçons qui puissent contribuer à la réformation de vos mœurs.

Comme le Messie promis par les prophètes, étoit enfin descendu sur la terre, et devoit bientôt paroître au milieu de la Judée, le Seigneur crut dans sa miséricorde, devoir procurer aux Juifs les moyens qui leur étoient nécessaires pour se disposer à le recevoir, et à profiter des grands bienfaits qu'il venoit répandre sur eux. C'est pour cela qu'il fit entendre sa voix à Jean-Baptiste dans le désert, et qu'il lui ordonna de préparer la voie à son divin fils, dont il devoit être le précurseur. Mais que fit ce saint précurseur pour la préparer ? Comme il ne voyoit dans presque tous les Juifs que des pécheurs endurcis ; comme il savoit que s'ils continuoient à vivre dans le péché, ils rendroient inutile tout ce que le Sauveur du monde devoit faire pour les racheter, *il vint*, nous dit l'Évangile, *dans tout le*

pays du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence, pour la rémission des péchés. Jean-Baptiste ne pouvoit rien faire de plus salutaire pour les Juifs, parce que le péché mettant un obstacle insurmontable à l'exécution des desseins de miséricorde que Dieu avoit sur eux, il n'y avoit rien qui leur fût plus utile, que d'en obtenir la rémission par la pénitence.

Or, ce que le saint précurseur de Jesus-Christ fit alors pour eux, c'est, M. F., ce que je viens faire aujourd'hui pour vous en qualité de ministre du Seigneur : je viens en son nom vous exhorter à la pénitence ; et n'ai-je pas autant de raison de vous y exhorter, que Jean-Baptiste en avoit de la prêcher aux habitans de la Judée ? Etes-vous moins pécheurs qu'ils ne l'étoient, et le péché a-t-il moins d'empire sur vous, qu'il n'en avoit sur eux ? Hélas! jamais son règne ne fut plus étendu qu'il ne l'est à présent, et nous pouvons bien dire, en nous servant des expressions de nos livres saints, que toute chair a corrompu sa voie. On ne voit partout que désordre, que licence, que scandales,

que libertinage. La corruption n'infecte pas seulement les grandes cités qui en sont comme le centre ; elle a pénétré jusques dans les campagnes qui étoient autrefois l'asile de la pudeur, de la vertu, et l'on y trouve presque les mêmes désordres que dans les villes. La vanité y a remplacé la simplicité, et les personnes du sexe y cherchent plus, comme ailleurs, à se faire estimer par le luxe, que par la modestie qui seul peut le rendre véritablement estimables. L'ambition et le désir des richesses y ont étouffé dans le cœur de la plupart des hommes, l'amour de la justice et de la probité. Les enfans eux-mêmes ont participé à la dépravation générale, et au lieu des charmes touchans de la candeur et de l'innocence, on ne remarque souvent en eux que les signes alarmans d'une malice prématurée. Nous pouvons donc bien dire tous avec le prophète : Nous avons péché, nous avons agi injustement, nous avons commis l'iniquité, et il n'y a aucun de nous qui ne se soit rendu coupable envers Dieu. Mais par quel moyen pourrons-nous réparer

les outrages que nous lui avons faits, et en obtenir le pardon ? Il n'en est point d'autres, M. F., que la pénitence, et je puis bien vous annoncer ici, comme Jean-Baptiste le disoit aux Juifs, que si vous ne vous déterminez pas à la faire, vous devez tous vous attendre à périr. Car, vous ne l'ignorez pas, M. F.; on ne peut se sauver que par l'innocence ou par la pénitence. Si donc vous êtes devenus pécheurs, vous ne pouvez parvenir au salut, qu'en devenant pénitens. C'est là, M. F., ce que Dieu exige indispensablement de tout homme qui a perdu son amitié en l'offensant, et pourriez-vous en être surpris ?

Quand un de vos enfans vous a désobéi ; quand il a manqué au respect et à la soumission qu'un fils doit à son père ; n'exigez-vous pas qu'il vous témoigne le juste regret que sa faute doit lui inspirer, et n'est-ce pas seulement lorsqu'il vous a offert la satisfaction qui vous est due, que vous lui accordez le pardon qu'il vous demande ? Or, il en est ainsi de Dieu qui est notre père, lorsque nous nous sommes

comportés envers lui comme des enfans ingrats et rebelles. Il n'accorde le pardon qu'au repentir, et il n'y a que la pénitence qui puisse appaiser son juste courroux; mais aussi comme il est infiniment bon, elle ne manque jamais de l'appaiser, et fût-on coupable des plus grands crimes, on est assuré d'en obtenir la rémission, lorsqu'on est véritablement pénitent.

Les Ninivites s'étoient souillés par les crimes les plus odieux : la voix de ces crimes étoit montée jusqu'au Ciel : elle avoit allumé contr'eux tout le feu de la colère céleste, et le prophète Jonas leur avoit annoncé que dans quarante jours, leur ville seroit détruite de fond en comble. Mais en entendant cette terrible menace, ils arrosèrent la terre des larmes que leur arrachoit la vue de leurs iniquités ; ils les détestèrent du fond du cœur ; ils se couvrirent de cilice et de cendres pour les expier ; ils conjurèrent instamment le Ciel de les leur pardonner ; et le Ciel se laissa fléchir ; et la pénitence les délivra de tous les châtimens que leurs

péchés devoient attirer sur leurs têtes coupable. Faites donc pénitence, vous dirois-je ici, comme le saint précurseur le disoit aux Juifs : faites-la au plutôt, et ne la renvoyez pas à un temps qui n'arrivera peut-être jamais pour vous. Les Ninivites avoient quarante jours pour la faire ; cependant dès qu'ils eurent entendu les menaces effrayantes que leur fit le prophète, ils ne différèrent pas un seul moment de s'y dévouer. Mais vous, M. F., vous ne pouvez pas vous promettre un si long espace de temps ; vous n'êtes pas même assurés d'avoir un seul jour ; et peut-être, pour me servir des expressions du saint précurseur, la coignée est-elle déjà au pied de l'arbre. Prévenez donc le coup, avant qu'il vous frappe, et profitez dès aujourd'hui même du moyen que vous avez pour désarmer la colère de Dieu, et obtenir la rémission de vos péchés.

Mais quel est ce moyen, direz-vous sans doute ici, et en quoi consiste la pénitence que nous sommes obligés de faire ? Elle consiste d'abord à vous réconcilier

avec le Seigneur, par le Sacrement que Jesus-Christ a établi pour effacer les péchés commis après le baptême. La première démarche que vous devez donc faire pour devenir un vrai pénitent, c'est de recourir au tribunal de la pénitence ; c'est de vous jeter aux pieds du ministre qui y tient la place de Jesus-Christ ; c'est de lui faire humblement l'aveu de toutes les fautes que vous avez à vous reprocher ; c'est surtout d'offrir à Dieu l'hommage d'un cœur contrit et brisé de douleur ; c'est de lui témoigner le vif regret que vous avez de l'avoir offensé, et la ferme résolution où vous êtes de ne plus l'outrager par aucune offense. Car, ne pensez pas, M. F., comme un grand nombre de chrétiens ignorans, que pour obtenir le pardon de ses péchés, il suffise de les déclarer. A la vérité, cette déclaration est nécessaire, parce que le confesseur ne pourroit pas juger de l'état de votre ame, si vous ne lui faisiez pas connoître en détail les différens maux dont elle est atteinte ; mais la confession que vous feriez de vos péchés seroit inutile,

si elle n'étoit accompagnée de la douleur de les avoir commis, ainsi que du ferme propos de ne les plus commettre, et Dieu ne pardonne qu'à ceux qui portent au tribunal de la pénitence cette douleur et ce bon propos.

Ce n'est là cependant qu'une partie de la pénitence ; et comme en nous pardonnant nos fautes, Dieu ne nous dispense pas de subir la peine qu'elles méritent, il ne suffit pas de les effacer par les larmes du repentir, il faut encore les expier par les salutaires rigueurs d'une vie pénitente et mortifiée ; il faut remplacer les plaisirs par les austérités, l'abus des richesses par les aumônes, l'amour du monde par celui de la retraite, les excès d'intempérance par la pratique du jeûne. C'est ce que fit un homme du peuple dont je ne puis m'empêcher de vous citer l'exemple. Il avoit contracté depuis long-temps la malheureuse habitude de tomber tous les jours dans l'ivresse, jusqu'à perdre entièrement la raison ; mais ayant reconnu pendant une mission, le désordre de sa conduite, il en gémit, il alla en faire

l'aveu aux pieds d'un des missionnaires, et il lui protesta qu'il étoit résolu de renoncer entièrement à l'usage de la liqueur qui lui avoit fait commettre tant de péchés. Le Missionnaire qui étoit fort prudent, lui représenta vainement que la privation totale de cette liqueur pourroit être funeste à sa santé. N'importe, lui répondit le fervent pénitent ; le vin a donné la mort à mon ame ; je lui ai juré une haine éternelle, et je suis déterminé à m'en abstenir entièrement pendant toute ma vie, trop heureux, si en m'en privant, je puis expier les péchés innombrables que j'ai commis en en abusant. Cette résolution étoit aussi sincère qu'édifiante, et l'on a su depuis, que malgré les vives sollicitations de ses proches et de ses amis, il l'a exécutée jusqu'à la fin de ses jours.

Je ne prétends pas, M. F., que vous soyez obligés de suivre rigoureusement ce rare exemple de pénitence. Je ne prétends pas non plus que vous deviez vous condamner à des jeûnes, à des aumônes et à des austérités que la modicité de votre fortune et le genre de vie que vous me-

nez, vous rendent impossibles. J'ai à vous suggérer un moyen plus facile pour expier vos péchés. Et quel est ce moyen ? Le voici, M. F., retenez-le bien, et accoutumez-vous à en faire usage. Vous menez pour la plupart une vie sobre, pénible et laborieuse ; vous supportez habituellement le poids de la chaleur et de la journée ; vous essuyez souvent toutes les injures de l'air et toute la rigueur des saisons. Eh bien, M. F., endurez toutes ces peines avec résignation et avec patience ; offrez-les tous les jours à Dieu pour l'expiation de vos péchés ; unissez-les aux souffrances de Jesus-Christ qui seul peut les rendre méritoires ; et dès lors elles vous tiendront lieu de pénitence aux yeux du Seigneur ; et dès lors, quoique vous ne meniez qu'une vie ordinaire et commune, vous menerez une vie véritablement pénitente ; et dès lors, sans faire plns que vous ne faites, sans souffrir plus que vous ne souffrez, vous satisferez à la justice de Dieu, et vous expierez vos péchés, puisque le saint concile de Trente a décidé que toutes les peines, toutes les afflictions

que nous endurons pour Dieu et en vue de Dieu, peuvent nous tenir lieu de pénitence, lorsque nous ne pouvons pas en faire d'autre. Y a-t-il rien de plus consolant, de plus propre à vous adoucir les rigueurs de votre état, et ne seriez-vous pas inexcusables de ne pas faire usage d'un moyen si facile et en même temps si efficace pour expier vos péchés par la pénitence ?

Cette pénitence est nécessaire dans tous les temps ; mais nous avons une raison particulière pour la pratiquer ; surtout dans le temps où nous sommes. Nous devons bientôt célébrer la naissance de notre divin Rédempteur ; et quoiqu'il ne doive pas naître réellement parmi nous, nous devons, en célébrant ce mystère, avoir les mêmes sentimens que nous aurions eus, lorsqu'il s'opéra. Nous devons, comme les Juifs, préparer la voie à Jesus-Christ, et nous disposer à le recevoir par la communion, comme nous l'aurions reçu, si nous eussions été dans la Judée, lorsqu'il y naquit. Or, comment nous y serions-nous disposés ? Le prophète nous

l'apprend par cette comparaison : lorsqu'on prépare le chemin par où doit passer un roi de la terre, on a soin d'en enlever tout ce qui pourroit arrêter ou retarder sa marche ; on n'y laisse rien de ce qui pourroit lui déplaire et blesser ses regards ; on en remplit les fossés, on en élève les fonds, on abaisse les montagnes et les collines, on redresse les endroits tortueux, et on applanit ceux qui sont raboteux. Or voilà, M. F., l'image des préparatifs que nous devons faire pour nous disposer à recevoir Jesus-Christ d'une manière qui soit digne du Roi des Rois. Nous devons combler les vides de notre vie, en la remplissant de bonnes œuvres et d'exercices de piété. Nous devons abaisser les hauteurs de notre orgueil, en ne nous faisant remarquer que par notre modestie et notre humilité. Nous devons éviter tous les détours que nous fait prendre notre amour-propre, en n'ayant que des intentions droites, en ne cherchant que Dieu, et en faisant tout pour Dieu. Nous devons enfin réformer les inégalités de notre humeur et les défauts de notre

caractère, en nous montrant toujours doux, toujours patiens, toujours prévenans, toujours charitables.

Par les dernières paroles que cite le saint précurseur, le prophète annonce que *toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu.* Cette prédiction regardait sans doute spécialement les Juifs qui devoient avoir le précieux avantage de jouir de la présence de Jesus-Christ; mais elle nous regarde aussi nous-mêmes, M. F., et si nous n'avons pas pu voir comme eux, ce divin Sauveur pendant les jours de sa vie mortelle, nous le verrons à la fin des siècles, lorsqu'il viendra juger les vivans et les morts. Mais comment se montrera-t-il alors à nous? Il se montrera comme Sauveur envoyé de Dieu, ainsi que s'exprime le prophète, si en profitant des moyens de salut qu'il nous a procurés, nous méritons d'être sauvés; mais si nous abusons au contraire de ses bienfaits; et si nous ne répondons à son amour que par des offenses, nous ne trouverons en lui qu'un juge irrité, et ce qu'il a fait pour opérer notre rédemption, deviendra le juste mo-

tif de notre réprobation. Examinons donc sérieusement ce que nous avons à attendre de lui ; et si jusqu'ici notre conduite ne nous a rendus dignes que de ses anathêmes, vivons désormais de telle manière, que nous méritions ses bénédictions et ses récompenses.

PRONE

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL.

ÉVANGILE.

LE pére et la mère de Jesus étoient dans l'admiration de ce qu'on disoit de lui. Siméon les bénit et dit à Marie, sa mère: Cet enfant est établi pour la ruine et la résurrection de plusieurs dans Israël, et pour être l'objet de la contradiction; et votre ame même sera traversée d'un glaive, afin que les pensées des cœurs de plusieurs soient manifestées. Il y avoit aussi une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel de la tribu d'Aser. Elle étoit fort avancée en âge, et après avoir vécu sept ans avec son mari qu'elle avoit épousé étant vierge, elle étoit restée veuve jusqu'à quatre vingt-quatre ans. Elle ne sortoit point du temple, servant Dieu nuit et jour, dans les jeûnes et dans les prières. Cette femme étant survenue à la même heure, se mit à glorifier le Seigneur, et parloit de cet enfant à tous ceux

qui attendoient la rédemption d'Israël. Et après qu'ils eurent terminé toutes choses, conformément à loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée, dans leur ville de Nazareth. Cependant l'enfant croissoit et se fortifioit, étant plein de sagesse, et la grace de Dieu étoit avec lui. *Saint Luc*, *chap.* II, *vers.* 33--46.

HOMÉLIE.

L'ÉVANGILE de ce jour, ainsi que celui des dimanches suivans, roule principalement sur l'enfance de Jesus-Christ, et ce n'est pas sans raison, que l'église a choisi un sujet si intéressant. En exposant à nos regards le portrait de ce Dieu Enfant, elle a voulu le rendre toujours plus aimable à nos yeux, et nous engager à en faire l'objet particulier de notre dévotion. En nous rappelant l'état pauvre, souffrant et humiliant où il s'est réduit pour nous témoigner son amour, elle a voulu nous faire sentir que nous ne saurions jamais l'aimer assez. En nous retraçant les grands exemples de vertu qu'il nous a donnés,

elle a voulu nous animer à marcher sur ses traces et à rendre notre conduite conforme à la sienne. Entrons donc, M. F., entrons pendant ce saint temps, dans les vues salutaires que l'église s'est proposées. Honorons l'enfance de Jesus par une dévotion particulière. Offrons-lui tous les jours le juste tribut de notre reconnoissance et de notre amour. Prenons-le surtout pour notre modèle, attachons-nous à imiter les différens exemples qu'il nous offre dans les évangiles que l'église nous fait lire durant le saint temps où nous sommes.

Celui d'aujourd'hui commence par ces paroles : *Le père et la mère de Jesus étoient dans l'admiration de ce qu'on disoit de lui.* Mais quoique l'évangeliste ne nous en dise rien, la satisfaction de Marie et de Joseph égaloient sans doute leur admiration, puisqu'il n'y a rien de plus doux pour les parens, que d'entendre faire l'éloge de leurs enfans. Jesus-Christ ne pouvoit manquer de procurer cette consolation à sa sainte Mère et au sage tuteur que le ciel avoit choisi pour

lui servir de Père. Il étoit la sagesse et la sainteté même ; il ne pouvoit donc rien dire et rien faire qui ne fût digne d'éloges. Mais il n'en est pas ainsi des autres enfans. Comme ils ont tous participé à la corruption originelle ; comme ils apportent tous en naissant, des inclinations vicieuses et un secret penchant au mal, ils sont sans cesse exposés à s'égarer ; et s'ils ne sont pas retenus par le frein de la religion et de la piété, au lieu de faire par la sagesse de leur conduite, le bonheur de ceux à qui ils doivent la vie, ils font souvent leur supplice par les honteux écarts où les passions ont coutume de les entraîner. C'est ce que l'on a surtout remarqué dans ce temps malheureux où nous étions privés des secours salutaires de la religion. Alors la jeunesse se livroit à des excès inconnus jusqu'à nos jours ; et nous avons vu dans nos papiers publics, que dans l'espace de quelques mois, un des tribunaux de la capitale condamna plus de cinquante enfans au-dessous de seize ans, à des peines infamantes, pour s'être rendus coupables de vols, et d'attentats contre

les

les mœurs, que j'aurois honte de rapporter. Le chef de ce tribunal en dénonçant ces monstrueux attentats, les attribuoit à l'ignorance ou à l'oubli des principes religieux, et il avoit raison. Quand la religion n'éclaire point l'esprit, et ne gouverne point le cœur des jeunes gens, ils n'ont plus d'autre règle de conduite que les passions ; et vous savez que les passions, lorsqu'elles ne sont pas comprimées, mènent droit au désordre et au libertinage d'esprit et de cœur. Si vous voulez donc, pères et mères, entendre louer et voir admirer les vertus de vos enfans, comme on louoit et l'on admiroit celles de Jesus-Christ, imprimez profondément, et entretenez soigneusement dans leur ame l'amour et la crainte de Dieu, qui seuls, peuvent les rendre solidement vertueux.

Après avoir béni les parens et l'enfant, *Siméon dit à Marie, sa mère : Cet enfant est établi pour la ruine et la résurrection de plusieurs dans Israël, et pour être l'objet de la contradiction ; et votre ame même sera traversée d'un glaive, afin que les pensées des cœurs*

de plusieurs soient manifestées. Quel oracle effrayant que celui que Siméon annonce ici ! Jesus-Christ n'est descendu sur la terre, que pour sauver tous les hommes ; le ciel ne lui a donné le nom de Sauveur, que pour nous faire sentir qu'il ne désire, qu'il ne cherche que notre salut : et cependant le grand-prêtre dit expressément à Marie qu'il a été établi pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël ! Dieu a-t-il donc changé de dessein ? Sa miséricorde a-t-elle fait place à sa justice, et ne veut-il plus ce salut des hommes qu'il sembloit vouloir avec tant d'ardeur ? Ah ! loin de nous, une idée si injurieuse à la bonté divine. Non, M. F., Dieu n'a point révoqué les desseins de miséricorde qu'il avoit sur les enfans des hommes. Jesus-Christ n'a point cessé d'être notre Sauveur et de vouloir nous sauver : Il est toujours également bon, également zélé pour notre bonheur, également disposé à nous combler de ses bienfaits ; et si nous répondions tous à son amour, si nous entrions dans ses vues, si nous profitions de ses dons, tous les hom-

mes trouveroient en lui leur résurrection. Mais comme éclairé par une lumière divine, le saint vieillard Siméon prévoyoit que la plupart des homme abuseroient de ses bienfaits, et se montreroient aussi ingrats envers lui, qu'il auroit été bon envers eux, il crut devoir annoncer à Marie que ce que feroit ce divin Sauveur pour leur salut, ne serviroit souvent qu'à leur perte, et qu'au lieu d'être la résurrection de plusieurs, il seroit leur ruine.

C'est ce qui s'est vérifié parmi les Juifs qui en le méconnoissant, en le rejetant et en refusant de se soumettre au joug salutaire qu'il venoit leur imposer, attirèrent sur eux les calamités inouies qui causèrent la ruine totale de leur ville, de leur temple, de leur nation; et c'est ce que nous éprouverons nous-même, si nous imitons l'ingratitude et l'endurcissement de ces Juifs aveugles. Tremblez donc, Chrétiens, vous qui semblez ne connoître ce divin Sauveur, que pour l'oublier, que pour l'abandonner, que pour l'offenser. S'il doit être la résurrection de ceux qui se comportent envers lui comme des ser-

viteurs fidèles, il sera la ruine de ceux en qui il ne trouve que des esclaves rebelles; et quoiqu'il soit votre Sauveur, il ne vous sauvera pas, si au lieu de correspondre aux graces qu'il vous accorde pour vous aider à vous sauver, vous vous obstinez à les rejeter ou à en abuser.

Après avoir dit que Jesus-Christ a été établi pour la ruine et la résurrection de plusieurs dans Israël, Siméon ajouta qu'il seroit l'objet de la contradiction; et fut-il jamais un oracle mieux accompli? Que de contradictions, en effet, ce divin Sauveur n'a-t-il pas essuyées depuis qu'il a paru dans le monde? Il en a essuyé de la part des Juifs, de la part des gentils, de la part des prêtres des idoles, de la part des rois de la terre, qui pendant trois siècles consécutifs, ont tout mis en œuvre pour anéantir sa religion, et pour immoler à leur haine et à leur politique tous ceux qui en faisoient profession. Il en a essuyé de la part des hérétiques et des schismatiques, qui, depuis la naissance du christianisme, n'ont cessé d'attaquer la vérité de ses oracles et de déchirer le sein

de son église. Il en a essuyé de la part des impies et des incrédules, qui peu contens de rejeter sa doctrine, ont porté leur audace sacrilège jusqu'à vomir des blasphèmes contre sa personne. Il en a essuyé et il en essuye encore tous les jours de la part des mauvais chrétiens qui ne connoissent ses lois, que pour les enfreindre; ses bienfaits, que pour en abuser; sa religion, que pour la déshonorer par une conduite scandaleuse; et ne sommes-nous pas peut-être de ce nombre nous-mêmes? Ne nous voit-on pas violer ouvertement les lois du christianisme; et content de porter le nom de Chrétien, ne négligeons-nous pas entièrement de mener une vie chrétienne? Ce n'est cependant qu'autant que nous vivrons chrétiennement que J. C. pourra être notre résurrection; et si nous contrarions par notre conduite les desseins de miséricorde qu'il a sur nous, il deviendra infailliblement notre ruine, ainsi que l'a prédit le saint vieillard Siméon.

Mais une prédiction qui ne s'est pas moins accomplie, c'est celle qu'il adressa à Marie, lorsqu'il lui dit: *Votre ame*

sera traversée d'un glaive. Elle le fut, en effet, et comment auroit-elle pu ne pas l'être ? Marie étoit la plus tendre de toutes les mères, et elle voyoit sans cesse son divin Fils en butte à la haine, aux calomnies, aux persécutions de ses ennemis ; et elle eut enfin la douleur de le voir traîner sur le calvaire pour y être immolé sur la croix comme un criminel. Placée au pied même de cette croix où elle avoit eu la générosité de l'accompagner, elle l'y vit attacher comme un tendre agneau, elle lui vit percer les pieds et les mains, elle le vit abreuver de vinaigre et de fiel ; elle entendit les paroles qu'il lui adressa, et qui étoient hélas ! les dernières qu'il devoit lui adresser, lorsque lui désignant l'apôtre saint Jean comme celui qui devoit le remplacer, il lui dit d'une voix mourante : *Voilà votre fils ;* auroit-elle pu en entendant ces tristes et désolantes paroles, ne pas sentir son ame percée d'un glaive de douleur ? Auroit-elle pu ne pas succomber sous le poids de son extrême affliction, si elle n'eût été soutenue par l'héroïsme de sa soumission à la

volonté de Dieu, et par l'ardeur de son zèle pour le salut des homme, qui devoit être le fruit de la mort de son divin Fils ? Mais si Marie fut si justement et si profondément affligée, ne devrions-nous pas l'être comme elle, en voyant Jesus sur la croix; et si nous pensions bien que c'est nous qui l'y avons en quelque sorte attaché par nos péchés, puisqu'il n'y est mort que pour les expier, ne devroit-il pas nous suffire de jeter un coup-d'œil sur l'image de Jesus crucifié, pour sentir notre cœur percé du même glaive qui, selon la prophétie de Siméon, devoit traverser l'ame de sa sainte Mère ? Mettons-nous donc comme elle au pied de la croix, surtout lorsque nous sommes affligés ou persécutés, et en partageant sa douleur, imitons aussi sa constance; car c'est dans le temps de l'affliction ou de la persécution, que, comme le dit le saint vieillard Siméon, *les pensées des cœurs se manifestent.* C'est alors qu'en consentant à tout sacrifier et à tout souffrir, plutôt que de cesser un seul moment de l'aimer, nous lui prouvons véritablement que nous l'aimons pas dessus tout.

C'est sans doute ainsi que l'aimoit une prophétesse nommée Anne, *fille de Phanuel, de la tribu d'Aser*, dont l'Évangéliste nous a fait ce portrait : *Elle étoit fort avancée en âge, et après avoir vécu sept ans avec son mari qu'elle avoit épousé étant vierge, elle étoit restée veuve jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. Elle ne sortoit point du temple, servant Dieu jour et nuit dans les jeûnes et dans les prières. Cette femme étant survenue à la même heure, se mit à glorifier le Seigneur, et parloit de cet enfant à tous ceux qui attendoient la Rédemption d'Israël.* Notre évangile pouvoit-il proposer un plus beau modèle aux femmes chrétiennes qui, comme cette prophétesse, ont pris la généreuse résolution de passer leur vie entière dans l'état de viduité, parce qu'il est plus parfait que celui du mariage, et qu'en les délivrant de toutes les sollicitudes du siècle, il ne leur laisse plus d'autre soin que celui de servir le Seigneur ? Pouvoit-il mieux leur faire connoître les moyens qu'elles doivent prendre pour persévérer dans ce

saint état; et en leur disant que la pieuse veuve dont il leur offre l'exemple, ne sortoit point du temple, qu'elle servoit Dieu jour et nuit dans les jeûnes et dans les prières, et qu'elle se mit à glorifier Dieu en faisant connoître Jesns-Christ à tous ceux qui attendoient la rédemption d'Israël, ne leur apprend-il pas de la manière la plus sensible, qu'il n'y a que la fuite du monde, la fréquentation des temples, la pratique de la mortification, l'assiduité à la prière, l'exercice du zèle et les œuvres de charité qui puissent les aider à se soutenir et à se rendre parfaites dans l'état qu'elles ont embrassé? Personne, dit Jesus-Christ, ne peut servir deux maîtres, et il n'est pas possible de plaire en même temps à Dieu et aux hommes. Si donc vous voulez être véritablement veuves, ainsi que s'exprime l'Apôtre, vous devez renoncer au monde pour vous consacrer entièrement à la piété; vous ne devez plus avoir d'autre désir que de vous rendre agréables aux yeux du Seigneur; vous ne devez plus chercher qu'à le faire connoître, aimer et glo-

rifier par tous ceux qui, attendant la rédemption d'Israël, sont animés du même esprit de foi que vous : car ce n'est qu'avec des personnes de ce caractère, que vous devez vous lier ; et comme on devient ordinairement semblable à ceux qu'on fréquente, en formant des liaisons avec ceux qui aiment le monde, vous finiriez par l'aimer comme eux.

Après que Marie et Joseph eurent terminé toutes choses conformément à la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée, dans leur ville de Nazareth. Heureux ceux qui, à l'exemple de ces saints époux, mènent une vie retirée, et ne sortent de leur paisible demeure, que pour accomplir la loi du Seigneur ! Eloignés du tourbillon du monde, ils coulent doucement leurs jours dans le sein de la vertu, et leur solitude est pour eux comme un port tranquille où ils sont à l'abri des orages que les passions excitent partout ailleurs.

Tel étoit le bonheur dont jouissoient Marie et Joseph ; et ce qui mettoit le comble à leur félicité, c'est que *l'Enfant*

croissoit et se fortifioit sous leurs yeux; c'est qu'*il étoit plein de sagesse, et que la grâce de Dieu étoit en lui :* car tel est l'éloge que Jesus mérita dès sa plus tendre enfance. Mais y a-t-il maintenant beaucoup d'enfans qui procurent à leurs parens la même consolation ? Y en a-t-il beaucoup de qui l'on pût dire, comme de Jesus-Christ, qu'ils sont pleins de sagesse, et que la grâce de Dieu est avec eux ? C'étoit là autrefois leur partage, et l'innocence étoit regardée comme le caractère qui les distinguoit. Mais, je l'ai déjà dit, et l'expérience ne nous le montre que trop tous les jours, ce beau caractère est presqu'entièrement effacé ; l'on n'en découvre presque plus en eux le moindre vestige, et les enfans sont souvent aussi corrompus, que l'étoient autrefois les hommes qui passoient pour l'être le plus. Eh ! comment ne le seroient-ils pas, tandis que jusque dans le sein de leur famille, la plupart d'entr'eux n'entendent que des maximes et ne voient que des exemples qui bien loin de les porter à la vertu, ne sont propres qu'à leur inspirer le goût et

l'amour du vice ? Je vous l'ai déjà dit, pères et mères, et je ne saurois trop vous le répéter : ce n'est qu'autant que vous aurez soin d'instruire et d'édifier vos enfans, que vous pourrez les préserver de la contagion du vice qui semble avoir infecté la génération présente. Si vous voulez donc que comme le divin enfant qui doit leur servir de modèle, ils soient pleins de sagesse, et que la grâce de Dieu soit avec eux, apprenez-leur par vos leçons à être véritablement sages, et animez-les par vos exemples à conserver la grâce de Dieu qu'ils ont reçue par le baptême. C'est de là que dépend leur bonheur et le vôtre. Tant que la sagesse et l'innocence régneront dans leur cœur, ils seront heureux, et ils vous le rendront vous-mêmes. Mais s'ils viennent à donner dans les travers du libertinage, en faisant leur propre malheur, ils feront le vôtre, et vous deviendrez vous-mêmes les premières victimes de leurs désordres. N'oubliez donc rien pour entretenir en eux l'amour de la vertu, le goût de la piété ; et puisque vous dites que vous les aimez, té-

moignez-leur surtout votre amour, en vous appliquant à les rendre vertueux et pieux, puisque ce n'est que par ce moyen qu'ils pourront devenir heureux dans le temps, et mériter de l'être pendant toute l'éternité.

PRONE

POUR LE DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

ÉVANGILE.

LES parens de Jesus alloient tous les ans à Jérusalem à la fête de Pâque. Lorsqu'il fut âgé de douze ans, ils allèrent, selon la coutume qu'ils observoient à cette fête. Comme ils s'en retournoient, les jours de solennité étant passés, l'Enfant Jesus resta à Jérusalem, sans que ses parens s'en aperçussent; mais pensant qu'il étoit avec quelqu'un de leur compagnie, ils marchèrent une journée entière. L'ayant cherché parmi leurs parens et ceux de leur connoissance, et ne l'ayant pas trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour le chercher. Enfin, après trois jours, ils le trouvèrent dans le temple assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Tous ceux qui l'entendirent étoient étonnés de sa prudence et de ses

réponses. Ils furent, en le voyant, remplis d'admiration, et sa mère lui dit : Mon Fils, pourquoi en avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà que votre père et moi, nous vous cherchions fort affligés. Il leur répondit : Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui concerne mon Père ? Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disoit. Il s'en retourna ensuite avec eux, et vint à Nazareth, et il leur étoit soumis. Or, sa Mère conservoit toutes ces choses en son cœur, et Jesus croissoit en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. *S. Luc, chap.* 11, *vers.* 40-52.

HOMÉLIE.

Les parens de Jesus alloient tous les ans à Jérusalem à la fête de Pâque. Lorsqu'il fut âgé de douze ans, ils y allèrent, selon la coutume qu'ils observoient, à cette fête. Nous ne devons pas être surpris, M. F., de ce que l'évangile nous dit ici de Marie et de Joseph. Comme ils ne vivoient que pour Dieu, et que

sa volonté étoit l'unique règle de leur conduite, ils étoient surtout exacts à accomplir tous les points de sa loi; et c'est pour cela qu'ils alloient tous les ans à Jérusalem, à la fête de Pâque, pour y adorer le Seigneur, et pour lui offrir les sacrifices qui leur étoient prescrits par cette loi. Il falloit pour cela, qu'ils abandonnassent leur patrie, qu'ils endurassent les fatigues d'un pénible voyage; mais rien n'étoit capable de les arrèter; et dès qu'il s'agissoit de donner à Dieu des marques de leur obéissance et de leur amour, les peines se changeoient pour eux en délices. Mais est-ce ainsi, M. F., que nous avons coutume de nous comporter, lorsqu'il est question de rendre à Dieu le culte que nous lui devons? Sommes-nous aussi exacts à nous rendre dans son saint Temple, que Marie et Joseph l'étoient à aller à Jérusalem? Ne voit-on pas au contraire un grand nombre de fidèles qui ne craignent pas de s'en éloigner, les jours même où la religion les oblige de le fréquenter? Il n'est pourtant pas nécessaire que comme les parens de Jesus, ils quittent le séjour

qu'ils habitent et se transportent dans un pays éloigné : ils n'ont, pour ainsi dire, que quelques pas à faire pour se rendre dans la maison du Seigneur ; ils peuvent sans fatigue et sans peine venir y remplir les devoirs que la religion leur impose ; et ils s'obstinent à ne pas y venir ! Y a-t-il rien de plus indigne d'un vrai chrétien ? Oui, M. F., il y a un désordre encore plus révoltant. Et quel est ce désordre ? C'est celui qu'on remarque dans un grand nombre d'hommes et de femmes qui au lieu de venir dans nos temples pour offrir à Dieu le tribut de leur adoration, n'y viennent que pour y promener leurs regards sur tout ce qui peut flatter leur curiosité : car il vaut mieux s'éloigner de nos temples, que de ne les fréquenter que pour les profaner, et Dieu est moins offensé par ceux qui fuient sa sainte maison, que par ceux qui n'y paroissent que pour l'outrager.

L'évangile nous dit expressément c'est à la fête de Pâque, que Marie et Joseph allèrent à Jérusalem ; et c'est alors aussi que nous devons surtout venir dans nos

églises pour y remplir l'obligation où nous sommes tous de recevoir pendant le temps paschal, le corps adorable de Jesus-Christ caché dans le sacrement de l'Eucharistie, sous les espèces du pain. Mais cette obligation est-elle remplie aussi exactement qu'elle l'étoit autrefois par tous les fidèles ? Ah ! alors il n'y en avoit aucun qui ne se fît un devoir de se présenter à la Table sainte, et qui n'eût cru se déshonorer aux yeux des hommes, comme à ceux de Dieu, s'il eût été assez irréligieux pour s'en éloigner. Mais dans ce siècle de libertinage et d'irréligion, n'avons-nous pas la douleur de voir un grand nombre d'hommes et surtout de jeunes-gens, qui bien loin de recevoir leur Créateur au moins pendant le temps paschal, semblent se faire une espèce de gloire de s'en éloigner, et qui auroient autant de honte de communier, qu'on en auroit eu autrefois de ne communier pas ? Oui, M. F., c'est là le triste spectacle que nous avons souvent sous les yeux. C'est là le grand scandale que les parens même ne craignent pas de donner à leurs enfans. N'est-ce pas

là le désordre le plus funeste ; et ces parens scandaleux peuvent-ils espérer de faire de ces tendres enfans des hommes religieux, tandis qu'ils leur apprennent, par leur exemple, à violer le plus saint et le plus auguste de tous les devoirs que la religion nous impose ?

Oh ! que la conduite de Marie et de Joseph fut bien différente ! Ils ne se contentèrent pas d'aller à Jérusalem à la fête de Pâque, ils eurent encore soin d'y mener Jesus avec eux. Or, si ces sages parens crurent devoir faire participer ce divin Enfant aux pratiques religieuses, quoiqu'ils ne puissent pas ignorer qu'étant Saint par lui-même, il n'avoit pas besoin des secours de la religion pour se sanctifier ; à combien plus forte raison, pères et mères, ne devriez-vous pas être attentifs à amener avec vous vos jeunes enfans dans nos temples, pour leur apprendre à connoître pour et les accoutumer à pratiquer ce qui seul peut les rendre vertueux et heureux ? Vous vous piquez ordinairement de leur faire fréquenter les écoles où ils peuvent acquérir les connoissances les plus propres

à contribuer à leur bonheur temporel ; mais n'est-il pas encore plus important pour eux de connoître ce qu'il est absolument nécessaire de savoir pour parvenir au salut éternel ; et pouvez-vous ignorer que ce n'est qu'en fréquentant nos temples, que ce n'est qu'en écoutant les leçons que la religion nous y donne, qu'ils pourront s'en instruire ? Ayez donc soin de les conduire à cette école, qui sera pour eux l'école de la sagesse, de la vertu, de la piété ; et que votre principale attention soit de leur faire apprendre de bonne heure les vérités salutaires que l'on y enseigne. On peut se passer de toutes les autres sciences, et il y a un grand nombre de Saints qui sont parvenus au ciel sans les posséder. Mais la science du salut est absolument nécessaire, puisque ce n'est qu'en la possédant, qu'on peut se sauver, et qu'en l'ignorant, on ne peut manquer de se perdre.

C'étoit là sans doute l'idée qu'en avoient Marie et Joseph, et c'est sans doute pour cela qu'ils étoient si exacts à aller tous les ans à Jérusalem à la fête de

Pâque. *Mais comme ils s'en retournoient, les jours solennels étant passés, l'Enfant Jesus resta à Jérusalem sans que ses parens s'en aperçusent : mais pensant qu'il étoit avec quelqu'un de leur compagnie, ils marchèrent une journée entière. L'ayant cherché parmi leurs parens et ceux de leur connoissance, et ne l'ayant point trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour le chercher : Enfin après trois jours, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Tous ceux qui l'entendoient, étoient charmés de sa prudence et de ses réponses.* Quelle douleur ne durent pas éprouver ces tendres parens, en se voyant séparés d'un Fils qui étoit l'objet de toute leur tendresse, et qui faisoit toute leur joie ? Ah ! son absence fut pour eux le plus grand de tous les malheurs, et ils ne s'en furent pas plutôt aperçu, qu'ils s'empressèrent de le chercher, et qu'ils n'épargnèrent ni peines, ni fatigues pour le trouver ; mais comme leurs recherches furent d'abord inutiles ; ils se hâtèrent de

retourner à Jérusalem ; ils visitèrent tous les lieux où ils espéroient de le rencontrer, et leurs courses ne cessèrent, que lorsqu'ils le trouvèrent enfin dans le temple assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Alors la joie la plus vive succéda dans leur cœur à la tristesse qui les accabloit, et ils partagèrent avec transport l'admiration de tous ceux qui l'entendoient et qui étoient étonnés de sa prudence et de ses réponses.

Il semble d'abord, M. F., qu'il n'y a rien dans ce trait de l'évangile, que nous puissions imiter. Mais si nous y réfléchissons bien, nous verrons que la conduite de Marie et de Joseph peut encore ici nous servir de modèle. Nous avons eu peut-être comme eux, le malheur de perdre Jesus. Nous avons même été et nous sommes peut-être encore bien plus malheureux qu'eux : car ce n'est pas par une simple inadvertance que nous l'avons perdu ; c'est avec une pleine connoissance et une entière liberté. En nous séparant de lui, nous n'avons pas seulement cessé

de jouir de sa présence ; mais nous nous sommes privés de son amitié. Ce n'est point lui qui s'est éloigné de nous ; mais c'est nous qui l'avons, pour ainsi dire, chassé de notre cœur pour y faire régner le péché. N'avons-nous donc pas sujet d'être affligés encore plus que ne le furent Marie et Joseph ; et puisque nous voyons à présent la grande perte que nous avons faite en perdant Jesus, qui seul peut faire notre bonheur, ne devons-nous pas nous empresser de le chercher et de nous réunir à lui ? Cherchons le donc, M. F., et si nous voulons le trouver, à l'exemple de ses sages parens, allons dans le temple. C'est là qu'il est assis sur le trône de sa miséricorde, non parmi les docteurs, mais au milieu des esprits célestes qui l'environnent. C'est là qu'il est toujours prêt à nous recevoir, à se réconcilier avec nous, à se donner même à nous. Allons donc nous prosterner devant lui avec un cœur contrit et humilié. Allons nous jeter aux pieds des ministres à qui il a donné le pouvoir de nous remettre les péchés qui nous l'ont fait perdre, et en le trou-

vant comme Marie et Joseph, nous recouvrerons comme eux, la paix et le bonheur dont on ne peut jouir que lorsqu'on le possède.

Cependant au milieu des transports de sa vive alégresse, sa sainte Mère crut pouvoir se plaindre amoureusement de la tristesse qu'il lui avoit causée en l'abandonnant. *Mon Fils*, lui dit-elle, *pourquoi en avez-vous agi ainsi avec nous? Voilà que votre Père et moi, nous vous cherchions fort affligés.* Mais écoutez, M. F., la sage réponse que lui fit J. C., et apprenez en l'entendant, que, quelque vive que soit l'affection que nous avons pour nos proches et pour nos parens, nous devons toujours préférer les intérêts du ciel à leur satisfaction, et nous conformer à la volonté de Dieu, plutôt qu'à leurs désirs, parce que Dieu étant au-dessus de tout, sa volonté doit l'emporter surtout. *Pourquoi me cherchiez-vous*, répondit Jesus à sa tendre Mère? *Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui concerne mon Père?* Si donc il arrivoit jamais que par des vues trop

trop naturelles, vos parens voulussent s'opposer à l'exécution des desseins que Dieu peut avoir sur vous, répondez-leur comme Jesus-Christ : Pourquoi cherchez-vous à me faire adopter vos idées et vos projets ? Ne devez-vous pas savoir que mon premier devoir est de remplir les vues de Dieu que je dois regarder comme mon premier Père ? Par ce moyen, vous accomplirez toute justice, et sans manquer à ceux qui vous ont donné la vie, vous obéirez à celui pour qui seul vous devez vivre.

Les parens de Jesus savoient bien que la volonté de Dieu doit être l'unique règle de notre conduite; mais ils ne connoissoient pas les desseins particuliers qu'il avoit sur son divin Fils, et c'est pour cela que l'historien sacré nous dit qu'*ils ne comprirent pas ce qu'il leur disoit*. Cependant ils ne crurent pas devoir l'interroger pour lui en demander l'intelligence; ils se contentèrent d'adorer ce qu'ils ne pouvoient pas comprendre; et c'est ce que nous devons faire nous-mêmes, lorsque la religion propose à notre foi des

mystères qui sont au-dessus de notre raison naturellement bornée, et par conséquent incapable de concevoir les œuvres et les pensées d'un être infini. Nous savons par des preuves incontestables que c'est lui qui nous a révélé ces mystères ; c'en doit être assez pour affermir notre foi ; et comme il n'a pu ni se tromper, ni avoir voulu nous tromper en nous les révélant, nous devons les croire aussi fermement que si nous les comprenions.

Jesus s'en retourna ensuite avec eux, et vint à Nazareth, et leur étoit soumis. Lorsque l'Enfant-Dieu eut accompli la volonté de son Père céleste, il se réunit à Marie et à Joseph qui lui servoit de père, parce qu'après Dieu, rien ne doit être plus cher à notre cœur et plus respectable à nos yeux, que les parens que nous avons sur la terre. En qualité de Père et de Mère ils sont à notre égard les représentans de Dieu, ils sont les dépositaires de son autorité, et nous devons leur obéir comme nous obéirions à cet Etre suprême, lorsque dans ce qu'ils nous ordonnent, il n'y a rien qui soit contraire

à sa loi. Aussi quoique par sa nature divine, Jesus-Christ fut infiniment au-dessus de Marie et de Joseph ; quoique comme Dieu, il eût le droit de leur commander, il se fit un devoir de leur être soumis ; et par là ne condamnoit-il pas visiblement la désobéissance et l'insubordination de ces enfans rebelles qui, oubliant le précepte formel que Dieu leur a fait d'honorer ceux qui leur ont donné la vie, n'ont pas plus de respect et de soumission pour eux, que s'ils étoient leurs égaux, et cherchent plutôt à les faire céder à leur volonté, qu'à s'assujétir à la leur ? Ah ! qu'ils considèrent l'obéissance que Jesus rendoit à Joseph et à Marie ; et pour peu qu'il leur reste de foi, ils rougiront de ne vouloir pas faire envers leurs parens, ce que ce divin Sauveur a fait à l'égard des siens.

Marie, qui n'ignoroit pas ce qu'il étoit, *conservoit*, dit l'évangile, *toutes ces choses dans son cœur*, et frappée du contraste étonnant qu'elle remarquoit entre la grandeur infinie de son divin Fils, et l'état d'humiliation où il se réduisoit en lui obéissant, elle apprenoit toujours

mieux à l'admirer et à s'humilier elle-même. Qui pourroit en effet être tenté de s'enorgueillir en voyant qu'un Dieu même n'a pas fait difficulté de s'abaisser jusqu'à obéir à de pures créatures ? Ah ! il faut avoir entièrement oublié les abaissemens de ce Dieu-Homme, pour oser se livrer à l'orgueil ; et si nous ne sommes pas aussi humbles que nous devrions l'être, c'est que nous perdons totalement de vue les grands exemples qu'il nous a donnés.

Si nous suivions ces divins exemples, nous ne nous distinguerions pas seulement comme lui, par notre obéissance et par notre humilité ; nous croîtrions encore *en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes*. Mais qu'il s'en faut bien que nous imitions en cela le Dieu-Enfant qui devroit nous servir de modèle ! Hélas ! loin de croître sans cesse comme lui, en sagesse, et en grâce devant Dieu et devant les hommes, la plupart des Chrétiens se montrent moins sages et moins pieux dans un âge avancé, qu'ils ne l'étoient pendant les premières années de leur vie ; loin de se rendre tou-

jours plus estimables aux yeux des hommes et plus agréables à ceux de Dieu par la régularité de leur conduite, ils se privent souvent de la grâce de Dieu, ils perdent même quelquefois l'estime des hommes par le dérèglmeent de leurs mœurs; et au lieu de s'avancer toujours plus dans la carrière de la vertu, ils s'égarent toujours davantage dans les routes du vice.

Telle est la conduite de la plupart des hommes; telle est peut-être la vôtre; mais pour vous en faire sentir toute l'imprudence et tout le danger, permettez-moi de vous le demander, M. F. : Que penseriez-vous d'un voyageur qui sachant qu'il n'a qu'un temps court et incertain pour se rendre dans sa patrie, et que par conséquent il ne sauroit trop s'empresser d'y arriver, abandonneroit cependant le chemin qui y conduit, pour s'égarer dans des sentiers détournés, et emploieroit tout son temps à jouir des amusemens qu'il rencontreroit sur sa route? Ne le regarderiez-vous pas comme un insensé? Eh bien, M. F., sa conduite est la fidèle image de la vôtre. Nous sommes ici bas

comme des voyageurs ; la terre n'est pour nous qu'un lieu de passage, et le ciel est notre véritable patrie. Nous devrions donc diriger tous nos pas vers cette céleste patrie, où nous sommes assurés de trouver tout ce qui peut nous rendre heureux. Nous devrions entrer avec ardeur et faire tous les jours de nouveaux progrès dans la route qui doit nous y mener, de peur d'être surpris par la mort, après laquelle on ne peut plus rien faire pour y arriver. Et vous, semblables au voyageur insensé dont je viens de parler, vous abandonnez cette route, pour en suivre une toute opposée ; vous oubliez le bonheur qui vous attend dans votre patrie, pour vous occuper des vaines bagatelles que vous rencontrez sur votre passage ; vous vous éloignez de Dieu, pour vous attacher au monde ; vous négligez entièrement de vous sanctifier, pour ne songer qu'à vous amuser, qu'à vous satisfaire, qu'à vous enrichir ! Mais que vous restera-t-il de toutes les richesses que vous aurez acquises, de tous les plaisirs que vous aurez goûtés, de toutes les sa-

tisfactions que vous vous serez procurées? Hélas ! il ne vous en restera que le regret de vous y être attaché et de les avoir préférés à l'éternelle félicité qui devoit être l'objet de tous vos désirs et de tous vos travaux. Prévenez donc ce regret, en ne vous occupant plus désormais qu'à tendre à l'heureuse fin pour laquelle vous avez été créés, et en croissant continuellement en sagesse et en grâce, comme J. C.; oubliez tous les vains objets de la terre, pour ne vous attacher qu'à Dieu. N'employez ce qui vous reste de vie, qu'à le servir et à l'aimer toujours avec plus d'ardeur, puisque ce n'est qu'en l'aimant et en le servant, que nous pouvons nous rendre dignes de la vie éternelle qu'il nous a promise.

PRONE

POUR LE SECOND DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

ÉVANGILE.

Il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jesus s'y trouva. Jesus fut aussi invité aux noces avec ses disciples. Le vin venant à manquer, la mère de Jesus lui dit : ils n'ont plus de vin. Jesus lui répondit : Femme, que vous importe à vous et à moi ? Mon heure n'est pas encore venue. Sa mère dit à ceux qui servoient : Faites tout ce qu'il vous dira. Il y avoit là six grands vases de pierre, pour servir aux purifications des Juifs. Chacun contenoit deux ou trois mesures. Jesus leur dit : emplissez les vases d'eau, et ils les emplirent jusques au haut. Jesus ajouta : Puisez maintenant, et portez-en au maître d'hôtel, et ils lui en portèrent. Quand le maître d'hôtel eut goûté de cette eau qui étoit changée en vin, ne sachant

d'où venoit ce vin, quoique les serviteurs qui avoient puisé l'eau le sussent bien, il appela l'époux, et lui dit : Tout le monde sert d'abord le bon vin, et lorsqu'on a beaucoup bu, on donne du moindre ; mais vous, vous avez réservé le bon vin jusqu'à cette heure. Ce fut là le premier des miracles de Jesus : il se fit à Cana en Galilée, et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui. *S. Jean, chap.* 11. *vers.* 1--11.

HOMÉLIE.

Il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jesus s'y trouva. Jesus fut aussi invité aux noces avec ses disciples. Ce n'est pas sans raison, M. F., que J. C. consentit à assister aux noces où il fut invité avec sa sainte mère. Comme il prévoyoit que dans la suite des temps, il y auroit des hérétiques qui oseroient condamner le mariage, et le représenter comme un état réprouvé par le Ciel, il voulut, en l'autorisant par sa pré-

sence, confondre par avance ceux qui le condamneroient, il voulut montrer que cet état n'avoit rien de contraire à la loi de Dieu, et qu'on pouvoit s'y sanctifier, comme dans tous les autres. Il fit même plus dans la suite : il éleva à la dignité de Sacrement le mariage qui n'étoit regardé que comme un contrat civil, et pour en rendre les nœuds indissolubles, il déclara expressément que l'homme ne devoit point séparer ce que Dieu avoit uni. C'est donc à ce divin Sauveur que le mariage doit sa dignité et son indissolubilité ; c'est lui qui pour le rendre plus respectable, l'a consacré par la Religion ; c'est lui qui a appuyé la fidélité que se doivent les époux, sur la fidélité même que nous devons à Dieu ; et par-là, combien n'a-t-il pas contribué au repos des familles et au bonheur de la société toute entière ? Combien de ruptures et de divorces scandaleux n'a-t-il pas prévenus ? L'expérience nous l'a appris, et vous n'avez pas sans doute oublié, que dans ces temps malheureux, où la Religion étoit comptée pour rien, et où des Législateurs aussi insensés qu'irré-

ligieux, avoient permis aux époux de rompre au gré de leurs caprices, les liens sacrés qu'elle avoit formés; on ne voyoit par-tout que des femmes séparées de leurs maris, que des enfans abandonnés par leurs parens, que des familles troublées et divisées, que des alliances mal assorties et passagères, qui n'avoient pas plus de durée que les passions qui en avoient été le principe.

Mais graces à la Providence, le rétablissement de la Religion est venu réparer ce désordre, et le Mariage a recouvré la dignité et la base solide et inébranlable sur laquelle notre divin Législateur l'avoit appuyé. Mais comme c'est principalement de la Religion qu'il tire ses avantages, c'est aussi la Religion que doivent prendre pour règle de leur conduite ceux qui s'engagent dans cet état; et c'est ce que nous apprend l'exemple des époux dont il est parlé dans notre évangile. Nous y lisons qu'ils invitèrent Jesus à leurs noces, et ce seul trait peut suffire pour nous faire connoître les louables dispositions où ils devoient être. Car, dès qu'ils voulurent que

leur mariage fût consacré par la présence de celui qui étoit la sainteté même, c'est une preuve qu'ils honoroient la vertu, qu'ils l'aimoient, qu'ils la pratiquoient, et que par conséquent bien loin que ce divin Sauveur trouvât rien auprès d'eux qui offensât ses regards, il n'y verroit rien qui ne les charmât, et qui ne fût digne de lui. C'est une preuve qu'ils n'avoient que des sentimens religieux, que des intentions pures, qu'un désir sincère de se sanctifier dans le nouvel état qu'ils alloient embrasser ; et c'est là sans doute ce qui leur attira la faveur signalée que leur accorda le divin convive qu'ils avoient appelé à leurs noces.

Or, ce que firent ces vertueux époux, c'est ce que doivent faire tous ceux qui veulent s'engager dans les liens du mariage ; c'est ce que vous devez faire vous-mêmes ; jeunes gens qui m'écoutez, si vous voulez que le Ciel répande ses bénédictions sur les nœuds sacrés que vous formerez. Appelez donc J. C. à vos noces, comme les époux vertueux de Cana ; soyez animés de son esprit, comme ils

furent honorés de sa présence, et en entrant dans l'état du mariage, comportez-vous en véritables chrétiens. Mais que faut-il faire pour se comporter en véritable chrétien dans cette occasion importante d'où dépend le bonheur temporel et le salut éternel de ceux qui s'y trouvent ? Ecoutez-le, M. F., et n'oubliez rien pour réduire en pratique les leçons salutaires que mon ministère m'oblige de vous donner.

Pour se comporter en véritable chrétien, lorsqu'on veut entrer dans l'état du mariage, il faut d'abord faire un choix qui soit digne d'un véritable chrétien ; c'est-à-dire, qu'il ne faut pas seulement chercher dans la personne avec laquelle on veut s'associer, les avantages de la fortune et les charmes de la beauté ; mais qu'il faut surtout examiner si l'on trouvera en elle la douceur du caractère, la sagesse de la conduite, l'amour de la vertu et l'attachement à la Religion : car ce ne sont point les richesses et les agrémens extérieurs, mais les sentimens religieux et les bonnes qualités de l'esprit et du

cœur qui rendent les époux constamment heureux ; et si vous considérez ce qui se passe dans les différentes familles que vous connoissez, vous verrez que l'opulence et la beauté n'enfantent souvent que des désordres et des malheurs ; au lieu que la paix et le bonheur marchent toujours à la suite de la vertu. Gardez-vous donc, jeunes personnes, de faire tomber votre choix sur un homme sans mœurs et sans religion. Il n'y a rien de plus pénible et de plus dangereux pour une femme qui a des principes et de la piété que d'être obligée de vivre avec un époux qui n'en a point, et qui ne connoît d'autres règles que ses idées et ses passions. Cet époux irréligieux voudra en mille occasions lui faire adopter ses erreurs ; il exigera d'elle ce que la loi de Dieu lui défend ; et alors il faudra nécessairement qu'elle condescende à ses volontés, ou qu'elle prenne le parti de s'y opposer. Si elle s'y oppose, elle l'irritera contre elle, et deviendra malheureuse. Si elle y condescend, elle offensera Dieu, et se rendra coupable. Elle n'aura donc à choisir qu'entre les mauvais

traitemens et les remords, qu'entre la discorde et le crime. Quelle situation plus douloureuse, et combien n'est-il pas à craindre, que pour en éviter les désagrémens, elle ne finisse comme tant d'autres, par secouer le joug de la religion et de la crainte de Dieu.

Pour se comporter en véritable chrétien, lorsque l'on se prépare à entrer dans l'état du mariage, il faut se mettre dans les dispositions qu'exige le christianisme; c'est à-dire, qu'il faut purifier sa conscience, et recouvrer par la pénitence, la grâce que l'on avoit perdue par le péché; car si on recevoit le Sacrement du mariage avec un cœur souillé par le crime, on commettroit un sacrilège qui, en privant ceux qui le recevroient, des grâces attachées à ce sacrement, ne pourroit attirer sur eux que les malédictions et la colère de Dieu.

Pour se comporter en véritable chrétien, il faut que dans les fêtes qui précèdent ou qui accompagnent la célébration du mariage, il n'y ait rien qui soit contraire à la décence, à la retenue, à la pu-

reté qu'exige le christianisme. Loin donc de vous, M. F., ces paroles libres, ces chansons licencieuses, ces danses indécentes, ces excès d'intempérance que l'on croit pouvoir se permettre, et que l'on ne se permet en effet que trop souvent dans les noces du siècle. Tout ce qui blesse la pudeur, offense Dieu; et ce n'est point en l'offensant, qu'on peut s'attirer ses bienfaits. Si vous voulez donc qu'il bénisse l'union que vous contracterez, évitez avec soin tout ce qui pourroit vous rendre indignes de ses bénédictions.

Pour se comporter en véritable chrétien, il faut en entrant dans l'état du mariage, ne se proposer que de seconder les desseins de la Providence qui, en l'établissant, n'a point eu d'autre vue que de conserver le genre humain, que de donner, ainsi que s'exprime l'Ecriture, un aide à l'homme et à la femme, que de procurer de nouveaux enfans à l'église, et de nouveaux habitans au Ciel.

Enfin pour se comporter en véritable chrétien, il faut en recevant le Sacrement du mariage, joindre ses prières à celles

du ministre de l'autel, et demander instamment au Ciel les secours et les grâces dont on a besoin, soit pour éviter les dangers, soit pour remplir les devoirs, soit pour supporter les peines de l'état qu'on va embrasser : car il ne faut pas croire, M. F., qu'il n'y ait rien à craindre, ni rien à souffrir dans cet état. Les écueils et les obstacles qu'on y rencontre, y sont, pour ainsi dire, couverts de fleurs; mais ils n'en sont pas moins réels, et il n'y a que la retenue, la douceur et la patience qu'inspire la Religion, qui puissent en faire triompher ceux qui y sont exposés.

Appelez donc J. C. à vos noces, comme les vertueux époux dont parle l'évangile, et si ce divin Sauveur n'opère pas un miracle pour vous comme pour eux, il répandra du moins ses bénédictions sur l'union que vous formerez : il la sanctifiera, et il vous y fera trouver un trésor de mérites et un moyen de salut; au lieu que si la Religion n'y entroit pour rien, et si vous ne suiviez d'autres règles que vos caprices, que votre humeur, que vos passions, elle deviendroit pour vous une

source de péchés, qui, quoique couverts du voile du mariage, ne vous rendroient pas moins criminels aux yeux du Seigneur, et causeroient infailliblement votre perte.

Mais comme on ne sauroit employer trop de moyens pour se procurer les grâces dont on a besoin dans l'état du mariage, en appelant Jesus à vos noces, appelez-y aussi Marie, comme le firent les époux de notre évangile, et vous éprouverez comme eux, qu'il n'est rien qu'on ne doive attendre du crédit tout-puissant qu'elle a sur le cœur de Dieu, et du vif intérêt qu'elle prend au bonheur et au salut des hommes.

Le vin venant à manquer, la mère de Jesus lui dit : ils n'ont plus de vin. Jesus lui répondit : Femme, que vous importe à vous et à moi ? Mon heure n'est pas encore venue. Sa mère dit à ceux qui servoient : Faites ce qu'il vous dira. Vous le voyez, M. F. : ces époux ne s'étoient pas encore adressés à cette puissante protectrice ; ils ne l'avoient pas encore priée d'employer le crédit qu'elle avoit auprès de son divin Fils, pour

en obtenir ce qui leur manquoit. Mais la bonté de Marie lui fait prévenir leurs demandes ; mais elle s'empresse de représenter à J. C. qu'ils n'ont plus de vin, et quoique ce divin Sauveur lui eût répondu que l'heure où il devoit opérer des miracles n'étoit pas encore arrivée, elle espéra cependant d'obtenir ce qu'elle lui demandoit, parce qu'elle étoit persuadée que l'amour qu'il avoit pour elle, ne lui permettroit pas de le lui refuser. Or, si elle fit paroître tant de bonté envers ceux qui ne songeoient seulement pas à invoquer son secours, à combien plus forte raison ne la fera-t-elle pas éclater envers vous, si vous avez soin de la réclamer par de ferventes prières ? Avec combien plus d'ardeur ne conjurera-t-elle pas son divin Fils de suppléer à ce qui vous manque, par ses dons et par ses bienfaits ? Ayez donc recours à sa puissante intercession. Mais en vous adressant à elle, souvenez-vous de l'avis qu'elle donna à ceux qui servoient : Faites, comme eux, tout ce que vous ordonne son divin Fils, et gardez-vous d'imiter l'aveugle présomption de ces chrétiens ignorans qui croient que

la dévotion qu'ils ont pour la mère, les dispense en quelque sorte de l'obéissance qu'ils doivent au Fils. Si Marie prend un vif intérêt au salut des hommes, elle s'intéresse encore plus vivement à la gloire de Dieu. Si elle est disposée à nous accorder sa protection, ce n'est point pour nous autoriser à rester dans le crime; c'est pour nous aider à en sortir. Si elle intercède pour les pécheurs, ce n'est que lorsqu'ils s'adressent à elle pour la supplier de leur obtenir la grâce de devenir justes. Voulez-vous donc qu'elle vous accorde sa protection? Faites ce que vous dira son divin Fils, et souvenez-vous que le meilleur moyen d'obtenir les bienfaits de Marie, c'est de vous conformer aux ordres de Jesus-Christ.

Ce fut par ce moyen que les nouveaux époux obtinrent la faveur signalée que ce divin Sauveur leur accorda. *Il y avoit* dans leur maison, *six grands vases de pierre pour servir aux purifications des Juifs. Chacun contenoit deux ou trois mesures. Jesus dit à ceux qui servoient: Emplissez les vases d'eau; et ils les*

emplirent jusques au haut. Jesus ajouta : Puisez maintenant , et portez-en au maître d'hôtel ; et ils lui en portèrent. Quand le maître d'hôtel eut goûté de cette eau , qui étoit changée en vin ; ne sachant d'où venoit ce vin , quoique les serviteurs le sussent bien , il appela l'époux et lui dit : Tout le monde sert d'abord le bon vin , et lorsqu'on a beaucoup bu , on donne du moindre ; mais vous , vous avez réservé le bon vin jusqu'à cette heure.

Quels durent être les sentimens des époux et des convives , lorsqu'ils apprirent des serviteurs , qu'au lieu de l'eau qu'ils avoient mise dans les vases , pour se conformer aux ordres de J. C. , il en étoit sorti un vin délicieux ? Ah ! sans doute qu'à la vue de ce changement merveilleux , ils admirèrent la puissance de ce Dieu Sauveur , ils furent pénétrés de reconnoissance pour ses bienfaits , ils s'attachèrent à lui , et se firent une gloire d'être au nombre de ses disciples.

Jesus-Christ , M. F. , opère en notre faveur un miracle , dont celui que je viens

de citer, nous offre l'image. Il change dans le Sacrement de l'Eucharistie, le pain en son corps adorable, et le vin en son sang précieux, comme il changea l'eau en vin aux noces de Cana. Mais pourquoi opère-t-il un changement si merveilleux ? C'est pour nous donner, comme aux époux de Cana, une marque éclatante de sa bonté ; c'est pour nous secourir dans nos besoins ; c'est pour nous enrichir de ses dons ; c'est, en un mot, pour se donner à nous, pour s'unir à nous par la communion. N'est-ce pas là une faveur infiniment plus précieuse que celle qu'il accorda à ceux pour qui il changea l'eau en vin ; et si nous ne sentions pas tout le prix de cette faveur, ou si nous négligions d'en profiter, ne serions-nous pas les plus ingrats et les plus insensés de tous les hommes ? Ayons donc pour J. C. les mêmes sentimens que les époux, et les convives de Cana. Faisons éclater envers lui notre juste reconnoissance ; et empressons-nous de participer au pain mystérieux qu'il nous offre, comme les Juifs se hâtèrent de faire usage du vin miraculeux qu'il leur accorda.

Ce fut là, dit l'évangile, *le premier des miracles de Jesus : il le fit à Cana en Galilée, et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.* Comment en effet auroient-ils pu ne pas croire, en voyant le grand prodige qu'il venoit d'opérer ? Ne savoient-ils pas qu'il n'y a que l'auteur de la nature qui puisse en disposer à son gré ; et dès qu'ils le virent changer l'eau en vin, par un seul acte de sa volonté, ne devoient-ils pas naturellement en conclure qu'un pouvoir divin résidoit en lui, et que par conséquent il étoit véritablement Dieu ? Mais si ce seul miracle suffisoit pour assurer leur foi, combien ne dût-elle pas s'affermir, lorsqu'ils le virent dans la suite guérir les malades, éclairer les aveugles, et ressusciter les morts ? Aussi l'on vit ces fidèles disciples, s'attacher toujours plus étroitement à lui, le suivre partout, partager ses travaux, publier sa gloire ; même après sa mort, devenir ses apôtres, et finir par être les martyrs de sa Religion. C'est par eux, M. F., que nous avons appris les vérités de cette Religion salu-

taire, et nous n'avons pas moins de raison de les croire, qu'ils n'en avoient eux-mêmes, puisque nous les croyons d'après le témoignage qu'ils en ont rendu et qu'ils ont scellé de leur propre sang. Faisons donc en sorte qu'on puisse dire de nous, comme on le disoit d'eux : ils crurent en J. C. Et pour que notre foi nous procure les avantages qu'ils retirèrent de la leur, ne nous contentons pas de croire ; mais appliquons-nous surtout à conformer nos mœurs à notre croyance, et soyons chrétiens par nos œuvres, autant que nous le sommes par notre foi, puisque la foi sans les œuvres nous seroit inutile, et que ce ne seront que les œuvres jointes à la foi, qui pourront nous rendre dignes de la vie éternelle.

PRONE

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

ÉVANGILE.

JESUS étant descendu de la montagne, une troupe nombreuse de peuple le suivit, et en même temps un lépreux vint à lui et l'adora, en disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Jesus étendant la main, le toucha et lui dit : Je le veux ; soyez guéri, et à l'instant sa lèpre fut guérie. Alors, Jesus lui dit : Allez vous présenter au prêtre ; offrez le don prescrit par Moïse, pour que cela leur serve de témoignage. Lorsqu'il fut entré dans Capharnaüm, un centenier s'approcha de lui, et lui fit cette prière : Seigneur, j'ai chez moi un serviteur malade d'une paralysie dont il est fort tourmenté. Jesus lui dit : J'y vais et je le guérirai. Le centenier lui répondit : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans

ma maison ; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri : car moi qui ne suis qu'un homme soumis à d'autres, je dis à l'un des soldats qui sont sous moi : Allez, et il va ; venez, et il vient ; et à mon serviteur : Faites cela, et il le fait. Jesus l'entendant, resta dans l'admiration, et il dit à ceux qui le suivoient : En vérité, je vous le dis : je n'ai point trouvé une aussi grande foi dans Israël. Aussi je vous déclare que beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident, et siégeront dans le royaume des Cieux, avec Abraham, Isaac, et Jacob ; mais les enfans du royaume seront jetés dans les ténèbres. C'est-là qu'il y aura des pleurs et des grincemens de dents. Jesus dit ensuite au centenier : Allez, et qu'il vous soit fait selon que vous avez cru ; et à l'heure même, le serviteur fut guéri. *S. Math. chap.* 8. *vers* 11.

HOMÉLIE.

Jesus étant descendu de la montagne, une troupe nombreuse de peuple le suivit. Le peuple voyant que Jesus se

plaisoit à l'instruire et à le soulager, avoit conçu pour lui une si grande estime et une si vive affection, qu'abandonnant tout pour le suivre, il ne pouvoit se résoudre à le quitter. C'est ce que l'on voit surtout dans l'évangile de ce jour. Après avoir accompagné ce divin Sauveur sur la montagne pour entendre ses discours, ce bon peuple descendit avec lui dans la plaine pour y être témoin de ses œuvres, et il eut bientôt occasion de le voir opérer un miracle qui ne pouvoit qu'ajouter à la haute idée qu'il avoit de sa puissance et de sa bonté. Tandis qu'il étoit environné de la troupe nombreuse qui le suivoit, *un lépreux vint à lui, et l'adora, en disant: Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Jesus étendant la main, le toucha, et lui dit : Je le veux, soyez guéri.* Il n'y a rien que de simple dans ce court récit. Cependant lorsqu'on en examine attentivement les circonstances, on voit que soit dans la prière du lépreux, soit dans la réponse de J. C., soit dans la guérison miraculeuse dont elle fut suivie, il n'y a rien qui ne tende et qui ne

concoure à nous prouver la divinité de cet adorable Sauveur.

Examinons donc d'abord la prière du lépreux. Comment se comporta-t-il avant que de la faire, et de quelles paroles se servit-il en la faisant ? Il vint à Jesus, nous dit l'évangile, et il l'adora. Or, l'auroit-il adoré, s'il ne l'eût regardé comme un Homme-Dieu ; et pour peu que l'on soit instruit, ne sait-on pas que l'adoration n'est due qu'à la Divinité ? Mais comment s'exprima-t-il après l'avoir adoré ? *Seigneur*, lui dit-il, *si vous voulez, vous pouvez me guérir.* Or, parler de la sorte, n'étoit-ce pas confesser hautement sa divinité ? Personne n'ignore que le pouvoir des hommes même les plus puissans, a toujours des bornes au-delà desquelles il ne peut s'étendre, et qu'il n'y a que Dieu qui puisse tout ce qu'il veut. Dès lors donc que le lépreux disoit à J. C. : *Si vous voulez, vous pouvez me guérir*, c'est une preuve qu'il croyoit que la toute-puissance résidoit en lui, qu'il pouvoit tout ce qu'il vouloit, et que par conséquent il voyoit en lui un Dieu caché sous les de-

hors de l'humanité. Mais pourquoi en avoit-il cette idée, si ce n'est parce qu'il l'avoit vu opérer des miracles qui exigeoient la puissance d'un Dieu ? On n'attend rien de surnaturel d'un homme qui n'a jamais rien fait qui fût au-dessus des forces de la nature. Si donc le lépreux dit à J. C. : *Si vous voulez, vous pouvez me guérir* : c'est évidemment parce que ce divin Sauveur avoit fait en sa présence des guérisons qui montroient qu'il étoit Dieu.

Une autre preuve de la divinité de cet adorable Sauveur, c'est la réponse qu'il fit à l'homme qui lui parloit comme à un Dieu : car si ce lépreux, dit saint Jean Chrysostôme, se fût trompé, en le croyant tout-puissant, il n'auroit pas manqué de le reprendre, et de le délivrer de son erreur. Cependant pour montrer qu'il est réellement Dieu, il ne le fait pas ; il confirme au contraire ce qu'a dit le lépreux, en lui répondant : Oui, *je le veux, soyez guéri*, afin que sa toute-puissance ne fût pas regardée comme une vaine imagination de ce malade, mais comme une

vérité constante que J. C. établit lui-même. Les apôtres, continue S. Jean Chrysostôme, ne parloient pas de la sorte, et ne s'attribuoient pas ainsi cette puissance, lorsqu'ils faisoient des miracles : car voyant que les hommes étoient surpris des prodiges qu'ils opéroient, ils leur disoient : *Pourquoi nous regardez-vous avec admiration, comme si c'étoit nous, qui par notre puissance avons fait marcher cet homme ?* Mais pour confirmer l'idée qu'on avoit de son pouvoir divin, J. C. se l'attribue à lui-même, en disant expressément au lépreux : *Je le veux, soyez guéri ;* et ce qu'il veut s'exécute au même instant, parce que c'est un Dieu qui parle, et que lorsqu'un Dieu parle, la nature lui obéit comme à son maître.

Reconnoissons donc, M. F., la divinité de cet aimable Sauveur, et en l'adorant comme le lépreux de notre évangile, prions-le comme lui, de nous guérir. Nous n'avons pas moins besoin que lui de son puissant secours ; et si nous avons eu le malheur de tomber dans le peché, nous avons à nous délivrer d'un mal bien plus

redoutable que la lèpre dont il étoit couvert. La lèpre ne défiguroit que son corps ; au lieu que le péché dégrade notre ame, et efface en elle l'image de Dieu qui l'avoit créée à sa ressemblance. La lèpre ne le rendoit odieux qu'aux yeux des hommes ; au lieu que le péché nous rend exécrables aux yeux du Seigneur. La lèpre enfin, ne pouvoit l'affliger et l'humilier tout au plus que pendant tout le temps de sa vie ; au lieu que le péché peut nous rendre malheureux pendant toute l'éternité. Pourrions-nous donc trop nous hâter de nous délivrer d'un mal si à craindre, et ne devrions-nous pas d'autant plus nous empresser d'en demander à J. C. la guérison, que nous sommes assurés qu'il la veut. Car, pourquoi nous dit-il dans son évangile qu'il ne désire point la mort du pécheur, mais sa conversion ? Pourquoi ajoute-t-il que ce n'est point pour ceux qui jouissent des agrémens de la santé, mais pour ceux qui gémissent sous le poids de la maladie, qu'il est venu sur la terre ? N'est-ce pas uniquement pour nous donner à entendre qu'il ne souhaite

rien tant que de délivrer notre ame des maux qui l'accablent ? Or, dès que nous ne pouvons douter qu'il ne veuille la guérir, ne serions-nous pas entièrement inexcusables de ne pas recourir à lui, pour obtenir sa guérison ?

Vous blâmeriez sans doute un malade qui aimeroit mieux croupir dans ses maux, et s'exposer même à y succomber, que de profiter des bontés d'un médecin charitable qui lui offriroit un moyen efficace pour s'en délivrer. C'est là cependant l'image de votre conduite, pécheurs endurcis qui m'écoutez. Votre ame est atteinte du plus grand mal que vous ayez à craindre ; il n'y a aucun jour où ce mal ne puisse vous conduire à une mort éternelle. J. C. qui ne désire que votre salut, vous dit intérieurement comme au lépreux, qu'il veut vous guérir ; et cependant bien loin de vous empresser d'user du remède salutaire qu'il vous présente pour opérer votre guérison, vous vous obstinez à le rejeter. Ce céleste médecin exige-t-il donc de vous des efforts impossibles ou du moins trops pénibles ? Hélas ! il ne vous

demande que ce qu'il prescrivit au lépreux qu'il guérit ; il vous ordonne seulement comme à lui, d'aller vous présenter au prêtre, non pas pour lui offrir un don semblable à celui qu'exigeoit la loi de Moïse ; mais pour lui faire l'aveu des fautes qui ont causé la maladie de votre ame ; mais pour lui exprimer le vif regret que vous avez de les avoir commises, et la ferme résolution où vous êtes de ne plus les commettre : c'est là le seul sacrifice qu'il exige de vous pour opérer votre guérison. Ne faudroit-il pas que vous fussiez ennemis de vous-mêmes, et entièrement insensibles à vos intérêts, pour rendre inutiles les desseins de miséricorde qu'il a sur vous ?

Le lépreux dont il est parlé dans notre évangile, étoit trop sage pour rejeter ainsi les bienfaits du Sauveur de monde. J. C. ne lui eut pas plutôt ordonné d'aller se présenter au prêtre, qu'il s'empressa d'exécuter l'ordre qu'il en avoit reçu, et une prompte guérison fut le fruit de son obéissance. Mais il ne fut pas le seul qui eut part aux faveurs de ce divin maître.

Lorsqu'il fut entré dans Capharnaüm, *un Centenier* qui étoit chez les Juifs ce qu'est parmi nous un capitaine qui commande une compagnie de cent soldats, *s'approcha de lui et lui fit cette prière : Seigneur, j'ai chez moi un serviteur malade d'une paralysie dont il est fort tourmenté. Jesus lui dit : J'irai et je le guérirai. Le Centenier lui répondit : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison : mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri.*

On ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans ce passage, ou de la bonté de J. C., ou de l'humilité et de la foi du Centenier. A peine a-t-il annoncé à Jesus la maladie de son serviteur, que ce divin Sauveur lui annonce qu'il ira et qu'il le guérira. Mais cette faveur est trop grande, pour que l'humble Centenier croie la mériter, et comparant la grandeur de son divin bienfaiteur avec sa propre bassesse : non, *Seigneur*, s'écrie-t-il, *je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison ; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri.*

L'église, M. F., nous met les mêmes paroles sur les lèvres, lorsque nous sommes sur le point de nous unir à J. C. par la Communion; et n'avons-nous pas encore plus de raison de les prononcer que le Centenier? Ne sommes-nous pas encore plus indignes de recevoir le Saint des Saints dans nos cœurs qui ont été mille fois souillés par le péché, que cet humble guerrier ne l'étoit de le recevoir dans sa maison, où il n'y avoit sans doute rien qui pût blesser ses regards; et si nous n'avons pas la même humilité que lui, n'est-ce pas uniquement parce que nous n'avons pas la même foi? Car c'est la foi qui lui découvrant la suprême majesté et la puissance infinie de l'Homme-Dieu, lui fit dire : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri.* C'est la foi qui lui faisant sentir la différence qu'il y a entre l'autorité des hommes et celle de Dieu, lui fit ajouter : *Moi qui ne suis qu'un homme soumis à d'autres, je dis à l'un des soldats qui sont sous moi : Allez,*

et il va ; venez, et il vient ; et à mon serviteur : Faites ceci, et il le fait ; comme s'il eut dit : Si moi qui ne suis qu'un homme soumis à d'autres hommes, je trouve cependant une prompte obéissance dans ceux qui sont sous moi ; à combien plus forte raison, vous à l'empire de qui toute la nature et tous les élémens sont assujettis, ne vous ferez-vous pas obéir par la maladie ? Dites donc une seule parole, et mon serviteur en sera délivré.

Il n'y a rien de plus juste que cette réflexion du Centenier ; mais il n'y a rien en même temps de plus humiliant pour nous. Quoi de plus propre en effet à nous humilier et à nous confondre, que de voir que nous sommes moins soumis à Dieu, que l'on ne l'est souvent aux hommes ? Le Centenier disoit à l'un de ses soldats : Allez, et il alloit ; il disoit à l'autre : Venez, et il venoit ; il disoit à son serviteur : Faites ceci, et il le faisoit. Mais Dieu dit à ce vindicatif : Allez vous réconcilier avec votre frère : et il n'y va pas. Il dit à ce pécheur : Venez vous ré-

concilier avec moi dans le tribunal de la pénitence, et il n'y vient pas. Il nous dit à tous : Faites ce qui vous est prescrit par ma loi ; et nous ne le faisons pas ; c'est-à-dire que nous méprisons autant l'autorité de Dieu, qu'on a coutume de respecter celles des hommes. N'est-ce pas une preuve que nous n'avons plus de foi : ou que du moins dans la pratique, nous oublions les principes de notre foi ?

Il n'en étoit pas ainsi du Centenier. *Jesus l'entendant, resta dans l'admiration, et il dit à ceux qui le suivoient : En vérité, je vous le dis : je n'ai pas trouvé une aussi grande foi en Israël. Aussi je vous déclare que beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident, et siégeront dans le royaume des Cieux avec Abraham, Isaac et Jacob ; mais les enfans du royaume seront jetés dans les ténèbres. Là il y aura des pleurs et des grincemens de dents.* Le Centenier étoit gentil d'origine ; il avoit vécu long-temps dans des pays idolâtres, il avoit cependant plus de foi que les Juifs, nés dans le sein de la vraie Religion. C'est

pourquoi J. C. dit à ceux qui le suivoient, que plusieurs viendroient de l'Orient et de l'Occident, c'est-à-dire, des différentes parties de l'univers, presqu'entièrement plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie, et régneroient dans le Ciel avec Abraham, Isaac et Jacob, tandis que les enfans du royaume, c'est-à-dire, les Juifs qui étoient plus particulièrement appelés à y régner, seroient jetés dans les ténèbres, où il y auroit des pleurs et des grincemens de dents. C'est là en effet ce qui arriva. Ces Juifs infidèles qui avoient abusé de toutes les grâces dont Dieu les avoit comblés, et qui avoient fermé les yeux à la vive lumière de l'évangile, furent réprouvés et tombèrent dans les ténèbres, tandis que les Gentils que Dieu sembloit avoir abandonnés, furent substitués à ce peuple aveugle, et occupèrent dans le Ciel les places qui lui étoient destinés. C'est là aussi, M. F., ce qui nous arriveroit à nous-mêmes, si nous abusions du précieux don de la foi dont le Seigneur nous a enrichis, et si étant environnés de lumières, nous ne faisions

que des œuvres de ténèbres. Dieu remueroit le chandelier, ainsi que s'exprime l'Ecriture, et en nous privant des divines clartés qui brilloient à nos yeux, il nous laisseroit tomber dans l'erreur, pour éclairer ceux qui sont encore assis dans les ombres de la mort. Ce terrible châtiment dont Dieu se sert pour punir ceux qui repoussent les lumières de la Religion, n'est point inoui. Des nations entières l'ont déjà subi; et si nous imitions leur endurcissement et leur incrédulité, nous pourrions bien le subir nous-mêmes. Mais il en sera tout autrement, si nous conservons soigneusement la foi qui est la source de tous les biens. Lorsque le Centenier eut fait éclater la sienne, en demandant à J. C. la guérison de son serviteur, ce divin Sauveur lui dit : *Allez, et qu'il vous soit fait selon ce que vous avez cru. Et à l'heure même son serviteur fut guéri.*

C'est donc par la foi, qu'il obtint ce qu'il désiroit; et c'est aussi par la foi, que nous attirerons sur nous les bienfaits du Ciel. Mais ce ne sont point là les seuls avantages que nous en retirerons. Comme

elle nous a été donnée pour être la règle de nos pensées et de nos actions, en croyant fermement ce qu'elle nous enseigne, et en faisant exactement ce qu'elle nous prescrit, nous nous préserverons des égaremens où l'erreur et le vice pourroient nous entraîner; nous marcherons constamment dans les routes de la sagesse et de la vertu; nous nous acquitterons fidèlement de tous nos devoirs, et dans quelque état que nous soyons, nous serons ce que nous devons être. Car un bon chrétien est toujours un bon père, un bon époux, un bon ami, un fils obéissant, un serviteur fidèle, un maître humain, un homme irréprochable aux yeux du monde, comme à ceux de Dieu. L'expérience nous l'apprend tous les jours; et en observant bien tout ce qui se passe autour de vous, vous verrez que s'il se trouve encore ici bas de la droiture, de la bonne foi, de la probité, de la pudeur, de la retenue, des mœurs et des vertus, ce n'est que parmi ceux qui pensent et agissent chrétiennement, qu'on a coutume de les trouver. Mais que trouve-t-on au contraire parmi

ceux qui ne sont chrétiens que de nom, et qui ont éteint en eux le flambeau de la foi ? Les attentats énormes et les malheurs inouis dont nous avons été les tristes témoins dans le temps désastreux où l'on avoit détruit parmi nous le règne de la Religion, vous l'ont assez appris, et il doit vous suffire de vous rappeler ce temps affreux, pour être convaincus que sans la foi, non-seulement on ne peut pas être juste et vertueux ; mais on est comme nécessairement vicieux et méchant. C'est là une vérité que le monde lui-même ne peut s'empêcher de reconnoître ; et c'est pour cela que lorsqu'on veut désigner un homme qui donne dans tous les excès, et qui se rend coupable de tous les crimes, on dit vulgairement que c'est *un homme qui n'a ni foi ni loi.* Voulez-vous donc vous mettre à l'abri de ces crimes et de ces excès qui sont les suites ordinaires de l'irréligion ; conservez précieusement la foi qui seule peut vous en préserver. Sans elle, non-seulement il vous seroit impossible de plaire à Dieu, ainsi que saint Paul nous l'assure ;

mais vous ne pourriez pas même mériter l'estime et la confiance des hommes qui se défient avec raison de ceux qui n'ont point de religion. Mais avec elle, vous vous rendrez aussi estimables aux yeux de vos semblables, qu'agréables à ceux du Seigneur ; et après avoir fait votre gloire et votre bonheur sur la terre, cette foi salutaire vous procurera dans le Ciel une éternelle félicité.

PRONE
POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

ÉVANGILE.

Jesus monta dans une barque, et ses disciples le suivirent; et voilà qu'une violente tempête s'éleva sur la mer, en sorte que le navire étoit couvert par les vagues. Cependant Jesus dormoit. Alors ses disciples s'approchèrent de lui, et l'éveillèrent, en lui disant : Seigneur, sauvez-nous; nous périssons.... Jesus leur dit : Pourquoi êtes-vous effrayés, hommes de peu de foi? Et se levant aussitôt, il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. Alors tous furent saisis d'étonnement, et ils disoient : Quel est cet homme à qui les vents et la mer obéissent? St. Math. chap. 8 — 23 — 27.

HOMÉLIE.

Jesus monta dans une barque, et ses disciples le suivirent; et voilà

qu'une violente tempête s'éleva sur la mer, en sorte que le navire étoit couvert par les vagues. Cependant Jesus dormoit. Alors ses disciples s'approchèrent de lui, et l'éveillèrent, en lui disant : Seigneur sauvez-nous ; nous périssons.

Il semble d'abord, M. F., que les disciples de Jesus se trouvant dans la barque où il étoit monté, devoient n'avoir rien à craindre, et que la présence de ce divin Sauveur écarteroit tous les dangers qui auroient pu les menacer ; car si Dieu est pour nous, dit le prophète, que peuvent nous faire ceux qui sont contre nous ? Cependant quoiqu'il fût l'Arbitre suprême de la nature ; quoiqu'il pût commander aux vents et à la mer ; il permit qu'il s'élevât une violente tempête, que les vagues couvrissent le navire où il se trouvoit avec ses disciples ; et au lieu de s'empresser de calmer leurs vives alarmes, il goûtoit tranquillement les douceurs du repos. Quelle pouvoit donc être la raison d'une conduite si contraire en apparence à celle qu'il sembloit devoir

tenir ? Ecoutez-le, M. F., et apprenez à connoître et à admirer la sagesse de ce divin Maître.

Comme il prévoyoit que ses disciples auroient dans la suite mille persécutions à soutenir ; comme il savoit que l'église qu'ils devoient fonder, seroit continuellement exposée aux orages qne la politique, les passions et les vices exciteroient contre elle ; il voulut, pour ainsi dire, les aguerrir contre tous ces dangers, en leur en offrant l'image dans ceux que courut la barque où ils étoient ; il voulut, selon le sentiment de plusieurs saints docteurs, que cette barque fût à leurs yeux la figure de son église et de notre ame ; il voulut en un mot, leur faire comprendre qu'il s'éleveroit sans cesse contre l'une et l'autre de violentes tempêtes qui menaceroient de les engloutir ; mais que lors même qu'il paroîtroit dormir, et être indifférent sur leur sort, il seroit toujours avec elles, il veilleroit sur elles, il exauceroit leurs prières, et feroit succéder le calme à l'orage. C'est là en effet ce qui est arrivé, et la réalité a parfaitement répondu à la figure.

Cette église que représentoit la barque où J. C. étoit avec ses disciples, n'eut pas plutôt paru dans le monde, que les passions et l'erreur, que les philosophes et les prêtres des idoles, que les peuples et les rois se déclarèrent contre elle. Comme elle venoit faire régner toutes les vertus sur la terre, elle y eut tous les vices pour ennemis. Il suffisoit d'être disciple de J. C., pour devenir l'objet de la haine publique, et l'on ne pouvoit embrasser et professer sa religion, sans être en butte aux traits de la plus violente persécution. On voyoit de toute part des bûchers, des chevalets, des chaudières bouillantes, des échafauds de tous les genres, pour y immoler les Chrétiens. On les faisoit dévorer par les bêtes féroces, on les livroit à l'ardeur des flammes, on les précipitoit dans les flots de la mer, on inventoit sans cesse de nouveaux genres de supplices pour les tourmenter, pour les faire périr, et durant trois siècles consécutifs, on ne cessa de les persécuter avec tout l'acharnement que peut inspirer la rage la plus cruelle.

Cependant Jesus dormoit, et laissoit agir la fureur de ses ennemis sans la réprimer. Mais tandis qu'il sembloit avoir les yeux fermés sur les maux de son église, il la protégeoit, il la défendoit, il la faisoit triompher, et il augmentoit ses conquêtes par ses défaites même. Plus on immoloit de Chrétiens, plus on en voyoit croître le nombre ; et grâce à la providence de celui qui commande aux vents et à la mer, cette église qui sembloit devoir être engloutie dans les flots de la persécution, en sortit par-tout victorieuse, et jouit enfin d'un calme profond dans tout l'univers.

Cependant de nouveaux orages succédèrent bientôt à ces premières tempêtes : bientôt l'hérésie, le schisme, la corruption des mœurs entreprirent d'anéantir cette religion que l'idolâtrie avec toute sa puissance n'avoit pu détruire, et ce genre d'attaque n'a pas cessé depuis la naissance du christianisme. On a vu dans tous les temps sortir de son sein des enfans rebelles qui se sont fait une gloire d'altérer la pureté de sa doctrine, de secouer

le joug de son autorité, de violer la sainteté de ses lois; et si, conformément à la promesse qu'il en avoit faite à ses apôtres, J. C. n'eut pas toujours été avec elle pour la conserver, elle auroit infailliblement succombé à tant d'efforts réunis contre elle.

Mais la tempête qui sembloit le plus à craindre pour cette église sainte, c'est celle qu'elle a essuyé dans ces derniers temps. Vous savez, M. F., avec quelle fureur une foule d'hommes impies qui se disoient les amis du peuple, mais qui en étoient les plus grands ennemis, puisqu'ils vouloient lui ravir ce qu'il y a de plus précieux, c'est-à-dire, la religion, se déchaînèrent contre le Seigneur et contre son Christ. Vous savez qu'après avoir donné à entendre à ce peuple séduit qu'ils ne cherchoient qu'à épurer cette divine religion, ils employèrent pour la détruire, tous les moyens que put leur suggérer la haine implacable qu'ils avoient conçue contre elle. Vous savez que peu contens d'avoir calomnié et décrié ses ministres, ils allèrent jusqu'à les dépouiller,

ler, jusqu'à les bannir, jusqu'à les immoler. Vous savez enfin que ne gardant plus aucune mesure, ils finirent par renverser les autels, par détruire les temples, ou que s'ils les conservèrent, ce ne fut que pour y venir adorer sous le nom de raison, une divinité chimérique qu'ils avoient substituée au vrai Dieu. Le chef de l'église ne fut pas plus épargné que l'église elle-même : on le vit dépouillé de son autorité, renversé de son trône, chassé de ses états et ne conservant que ses vertus, venir finir ses jours dans l'exil et dans l'esclavage. Les partisans de l'impiété en triomphèrent : ils se flattèrent d'avoir enfin remporté une entière victoire sur cette religion que rien n'avoit pu vaincre jusques alors : ils crurent avoir démenti l'oracle de J. C., qui avoit expressément dit à Pierre : Vous êtes Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon église ; et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Mais attendri par les prières des fidèles qui, dans toutes les parties de la France, s'écrioient comme les apôtres : Seigneur, sauvez-nous, nous

périssons ; ce divin Sauveur commanda aux vents et à la tempête, il suscita un homme extraordinaire qui par l'ascendant qui lui donnoient ses qualités héroïques, réprima l'audace de l'impiété, rouvrit les temples, releva les autels, rétablit la religion et fit succéder le calme aux violens orages que nous avions essuyés.

Il en a donc été de cette religion comme de la barque sur laquelle J. C. étoit monté avec ses disciples : elle a été sans cesse assailli par l'orgueil, par les vices et par les passions, qui comme autant de vents furieux s'étoient déchaînés contr'elle; mais elle a triomphé de tous les assauts qu'on lui a livrés, et elle triomphera de tous ceux qu'on pourra lui livrer dans la suite, parce que son divin fondateur a promis d'être avec ceux qui la gouvernent, jusqu'à la consommation des siècles. Félicitons-nous donc d'être dans cette barque mystérieuse qui ne sauroit faire naufrage. Demeurons toujours inviolablement attachés au divin pilote qui la dirige, invoquons son secours, lorsqu'elle est agitée par la tempête; croyons fer-

mement que dans le temps même qu'il semble dormir, il veille sur elle ; ne nous attirons pas le juste reproche qu'il fit à ses disciples, lorsqu'à la vue des craintes excessives auxquelles ils se livroient, il leur dit : *Pourquoi êtes-vous effrayés, homme de peu de foi ?* Ne craignons pas en un mot, de voir succomber l'église aux attaques de ses ennemis ; craignons seulement de nous séparer d'elle par le schisme, par l'hérésie ou par l'incrédulité, parce que ce n'est qu'en continuant à lui être unis et soumis, que nous pourrons parvenir au port du salut.

Mais la barque où J. C. étoit avec ses disciples, et qui essuya une si violente tempête, n'étoit pas seulement l'image de l'église ; elle étoit encore la figure de notre ame ; et c'est sous ce nouveau point de vue, que je vais à présent vous la faire envisager. Il y a long-temps qu'on a comparé le monde à une mer orageuse où l'on rencontre mille écueils, où l'on est continuellement poussé par des vents contraires, où l'on est sans cesse exposé à périr ; et l'expérience ne nous montre

que trop tous les jours la justesse de cette comparaison. Or c'est sur cette mer dangereuse que nous sommes tous obligés de voguer pour arriver à l'heureux terme où nous aspirons, et il n'est aucun de nous qui ne doive s'attendre à y rencontrer des afflictions et des tentations, qui sont pour notre ame comme autant de tempêtes.

L'homme, dit Job, qui en avoit fait lui-même la triste expérience, l'homme né de la femme, est rempli de beaucoup de misères. Semblable à une fleur qui ne brille quelques instans, que pour se flétrir bientôt après, il ne reste jamais dans le même état. Les maladies du corps, les inquiétudes de l'ame, la malice des hommes, l'inconstance des évènemens, les rigueurs de la pauvreté, les chagrins domestiques ne le laissent jamais jouir d'un repos durable, et le font sans cesse passer du contentement à la tristesse, de la joie à la douleur. Inutilement chercherions-nous à nous soustraire à tous les maux dont nous sommes continuellement menacés. Quelques moyens que

nous puissions prendre pour éviter les souffrances, nous aurons toujours quelque chose à souffrir; et le plus grand bonheur que nous puissions trouver dans cette vallée de larmes, c'est de n'être pas du nombre des plus malheureux. Mais quelle ressource nous restera-t-il, si nous en sommes; et comment pourrons-nous résister à ces grands revers qui plongeant tout-à-coup l'homme dans l'abîme de l'infortune, ne lui laissent comme à Job, d'autre partage que la pauvreté, l'humiliation et la douleur ?

La ressource qui nous restera, ce sera, M. F., de nous adresser à Dieu, comme les apôtres menacés par la tempête, s'adressèrent à J. C., ce sera de lui dire avec une foi vive et une entière confiance : Sauvez-nous, Seigneur, car si vous ne nous aidez, nous succomberons sous le poids des maux qui nous accablent; ce sera d'attendre avec une humble résignation le temps où il lui plaira de nous délivrer, comme il délivra autrefois les Job, les Tobie, les Joseph et une infinité d'autres qu'il fit passer du sein des revers

au comble de la prospérité ; ce sera de penser que selon les principes de la religion, Dieu ne nous afflige, que parce qu'il veut nous sauver, que les peines qu'il nous envoie sont des marques de son amour, et qu'il se comporte envers nous comme un tendre père, qui ne reprend et ne châtie ses enfans, que pour les corriger et les rendre meilleurs; ce sera de nous souvenir que les souffrances sont la voie qui conduit au ciel; que ce n'est que par cette voie, que les saints y sont arrivés; qu'il a même fallu, comme l'assure l'apôtre St. Paul, que Jesus-Christ souffrît pour entrer dans sa gloire, et que ce n'est qu'en souffrant comme lui, que nous pouvons espérer d'être glorifiés avec lui; ce sera enfin de considérer les tourmens qu'a endurés ce divin Sauveur et de nous dire, en le voyant attaché sur la croix : Voilà mon modèle. Alors loin de nous plaindre des rigueurs de notre sort, nous manifesterons les mêmes sentimens, qu'une sainte de ces derniers temps, à qui l'on demandoit comment elle pouvoit supporter avec tant de patience et de tranquillité, les maux

affreux dont elle étoit continuellement accablée. Le moyen en est bien facile, répondit-elle avec un air serein. Je n'ai qu'à jeter un coup-d'œil sur l'image de Jesus crucifié Quand je compare les souffrances du Saint des Saints avec celles d'une indigne pécheresse comme moi, je trouve que celles-ci ne sont rien; et si j'avois à me plaindre, ce seroit d'avoir si peu à souffrir.

C'est en considérant ainsi avec les yeux de la foi les peines que nous aurons à endurer dans ce lieu d'exil, que nous les adoucirons, que nous les rendrons méritoires, et que nous en ferons pour nous un moyen de sanctification. Mais si nous ne les envisageons qu'avec les yeux de la chair; mais si nous ne consultons que les sentimens qu'inspire la nature, nous n'y trouverons qu'une source intarissable d'amertumes; nous les aigrirons par notre impatience; et qui sait, si elles ne finiroient pas par nous jeter comme tant d'autres, dans l'abîme du désespoir? Il n'y a que la religion qui puisse nous en préserver, et nous faire éviter les péchés

que l'on commet, lorsqu'on ne reçoit pas les afflictions avec la soumission qu'elle nous prescrit. Il faut nécessairement être avec Jesus-Christ, pour essuyer sans danger certaines tempêtes, auxquelles nous sommes tous exposés. Quand on abandonne et qu'on néglige d'invoquer ce Dieu Sauveur, qui seul peut nous rendre le calme, on ne peut manquer de faire un triste naufrage; et de là vient que nous voyons tant d'hommes impies et sans religion, succomber sous le poids de leurs maux, et aimer mieux trancher le fil de leur vie, que de continuer à les supporter. Recourez donc à J. C., vous qui êtes accablés sous le poids des revers et des afflictions. Dites-lui continuellement comme les apôtres : Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons; et s'il ne juge pas à propos de mettre fin à vos maux, il vous aidera du moins à les souffrir patiemment; et si les vents et les orages qui vous tourmentent ne s'apaisent pas, le calme renaîtra du moins dans votre ame et dans votre cœur.

Il en sera de même des tentations qui

sont la cause des autres tempêtes que nous avons à essuyer. Elles ne sont pas moins communes et moins fréquentes que les afflictions, et nous en trouvons partout une source abondante. Il nous en vient du côté de l'ennemi du salut, qui semblable à un lion rugissant, erre sans cesse autour de nous pour nous dévorer. Il nous en vient du côté de nous-mêmes, qui comme dit l'apôtre S. Jacques, sommes tous tentés par notre concupiscence, c'est-à-dire, par le penchant que nous avons tous au mal. Il nous en vient du côté du monde où l'on ne voit que des objets, où l'on n'aperçoit que des exemples, où l'on n'entend que des maximes qu'inspirent l'amour du vice. L'ame chrétienne qui entreprend de faire son salut ne peut pas plus éviter les tentations, que le pilote qui a une vaste mer à franchir pour arrriver au port, ne peut se garantir des orages et des tempêtes. Les mauvaises pensées qui naissent dans notre esprit, les fantômes impurs qui s'offrent à notre imagination, les désirs déréglés que nous suggère notre cœur

naturellement enclin à tout ce qui flatte ses penchans vicieux, sont pour nous comme autant de coups de vents qui nous agitent, qui nous poussent vers l'abîme de la perdition; et il faut nécessairement y résister ou périr.

Vous l'avez ainsi permis, ô mon Dieu! pour rendre notre victoire plus méritoire, en la rendant plus pénible. Mais, M. F., en permettant que nous soyons attaqués, il nous donne tous les moyens qui nous sont nécesssaires pour sortir victorieux du combat; et si nous sommes si souvent vaincus, ce n'est que parce que nous négligeons de nous servir des armes qu'il nous a laisées pour nous empêcher de l'être. Ces armes sont la vigilance et la prière; puisque J. C. nous dit expressément : Veillez et priez, afin que vous ne succombiez pas à la tentation. La vigilance nous fera fuir ce qui pourroit nous tenter, et la prière nous eu fera triompher, lorsque nous ne pourrons pas l'éviter par la fuite. Si donc après avoir pris toutes les mesures que peut suggérer la prudence chrétienne, pour nous mettre

à l'abri de la tentation, nous nous y trouvons encore exposés ; si malgré toutes nos précautions, il s'élève encore dans notre ame quelque violente tempête qui menace de la submerger ; imitons la conduite que tinrent les apôtres, lorsqu'ils craignoient de faire naufrage : ayons recours à J. C., et disons-lui comme eux : Seigneur, sauvez-nous, car nous sommes sur le point de périr. Comme c'est lui qui nous a ordonné de recourir à la prière dans ces circonstances critiques, il ne manquera pas sans doute d'exaucer celles que nous lui adresserons ; il commandera aux vents et à la tempête ; et il se fera dans notre ame un aussi grand calme, que celui qui se fit sur la mer à la prière des apôtres.

En voyant ce calme, dit l'évangéliste, *tous furent saisis d'étonnement, et ils disoient : Quel est cet homme à qui les vents et la mer obéissent ?* Il n'est pas surprenant que les Juifs qui ne connoissoient pas encore la divinité de J. C., et qui ne le regardoient que comme un pur homme, fussent saisis d'étonnement, en

le voyant calmer à son gré les flots soulevés. Mais ce qui devroit nous surprendre, c'est que des Chrétiens qui le reconnoissent et l'adorent comme leur Dieu, soient moins soumis à ses ordres que les élémens; c'est que tandis que les vents et la mer lui obéissent, ils aient l'audace de lui résister. Il est vrai, M. F., que les vents et la mer n'étant pas libres, ils n'avoient pas comme nous, le pouvoir de lui désobéir. Mais n'est-il pas indigne que nous n'usions de la liberté qu'il nous a donnée, que pour l'offenser, et que nous ne nous montrions rebelles envers lui, que parce qu'il s'est montré plus généreux envers nous, qu'envers toutes les autres créatures? Ah! rougissons, M. F., d'une ingratitude qui nous ravale au-dessous des êtres inanimés. Songeons que Dieu est notre maître, comme il est le leur, et que par conséquent nous devons comme eux, nous soumettre à ses ordres. Songeons que s'il a voulu que nous fussions libres, ce n'est qu'afin que nous pussions lui procurer plus de gloire et nous acquérir un trésor de mérite, en lui obéis-

sant volontairement. Faisons donc par choix, ce que les autres créatures font par nécessité; et en l'honorant par notre obéissance, nous nous assurerons le bonheur éternel qu'il a promis à ceux qui *observent ses commandemens*.

PRONE

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

ÉVANGILE.

En ce temps là, Jesus proposa au peuple une autre parabole en disant: Le royaume des cieux est semblable à un homme qui avoit semé du bon grain dans son champ; mais pendant que les hommes dormoient, son ennemi vint et sema de l'ivraie parmi le froment, et se retira. Or, quand l'herbe eut poussé, et fut montée en épi, alors l'ivraie parut aussi. Alors, les serviteurs du père de famille vinrent lui dire: Seigneur, n'avez-vous pas semé

du bon grain dans votre champ ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ? Il leur répondit : C'est l'ennemi qui a fait cela. Ses serviteurs lui repartirent : Voulez-vous que nous allions la cueillir ? Non, dit-il, de peur qu'en cueillant l'ivraie, vous ne déraciniez avec elle le froment. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson; et au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Recueillez d'abord l'ivraie, et liez-là en gerbe pour la brûler, et amassez le froment dans mon grenier. S. Math., chap. 23, vers. 24.

HOMÉLIE.

En ce temps là, Jesus proposa au peuple une autre parabole. Mais qu'est-ce qu'une parabole ? Vous l'ignorez peut-être, M. F. : il est pourtant à propos que vous le sachiez, afin que vous puissiez mieux profiter de celles que j'aurai occasion de vous expliquer ; est c'est pour cela que je vais commencer par vous l'apprendre. Une parabole est une espèce d'histoire que l'on imagine pour présenter

sous des traits sensibles, et rendre par ce moyen plus intéressante, la vérité que l'on veut enseigner. En voici un exemple par lequel vous pourrez juger de toutes les autres. J. C. voulant donner à ses disciples une idée du malheur du pécheur et de la bonté de Dieu, auroit pu se contenter de leur dire que le pécheur se rendoit extrêmement malheureux en s'éloignant de Dieu, et que malgré ses égaremens, Dieu étoit toujours prêt à le recevoir, lorsqu'il revenoit à lui. Mais pour leur mieux faire sentir cette vérité, il eut recours à la parabole de l'Enfant prodigue. Il dit d'abord qu'un fils ingrat ayant abandonné son père, à qui il avoit demandé la portion de l'héritage qui lui revenoit, dissipa tous ses biens, en vivant dans la débauche, et devint si misérable, qu'il fut réduit à envier le sort des esclaves et la nourriture des plus vils animaux. Mais ensuite il ajouta que ce malheureux jeune homme ayant reconnu sa faute, et étant venu se jeter aux pieds de son père, il en fut reçu avec bonté, il éprouva de sa part les témoignages de la plus vive

tendresse, et fut rétabli dans tous les droits que ses égaremens lui avoient fait perdre. Dans cette parabole, l'état de l'enfant prodigue est la figure de la situation du pécheur qui s'éloigne de Dieu; la conduite du père est l'image de l'accueil que Dieu fait au pécheur qui revient à lui; et vous devez sentir qu'en leur offrant des traits aussi touchans, J. C. devoit faire bien plus d'impression sur ses disciples, que s'il se fût borné à leur donner une idée vague et générale du malheur du pécheur et de la miséricorde de Dieu. Or, il en est de même de toutes les autres paraboles, et surtout de celle que je dois vous expliquer aujourd'hui. Pour prémunir ses disciples contre les dangers qu'ils avoient à craindre de la part des méchans, J. C. auroit pu se contenter de les leur faire connoître, et de leur apprendre à s'en garantir; mais pour que la leçon qu'il vouloit leur donner sur ce sujet, fût plus sensible, et frappât plus vivement leur imagination, il leur dit cette parabole.

Le royaume des cieux est semblable à un homme qui avoit semé du bon

grain dans son champ. Vous savez, M. F. que selon le langage de l'évangile, le royaume des cieux signifie presque toujours l'église où Dieu règne en souverain, comme dans le ciel. Mais quel est cet homme qui avoit semé du bon grain dans son champ ? Quel est ce bon grain qu'il avoit semé ? Cet homme, c'est J. C. lui-même qui descendit sur la terre, pour y répandre la semence de toutes les vertus ; et ce bon grain qu'il a semé, c'est la doctrine qu'il nous a enseignée. C'est bien avec raison qu'il nous la désigne sous le nom de bon grain ou de bonne semence : car rien n'est plus propre que cette doctrine à produire des fruits de grâce et de sainteté. Tout ce qu'elle renferme, ne tend qu'à nous éloigner du vice, qu'à nous porter à la vertu, qu'à nous rendre doux, humbles, chastes, patiens, modérés, équitables, sévères envers nous-mêmes, charitables envers le prochain, zélés pour la gloire de Dieu, exacts à remplir tous nos devoirs ; et si tous les hommes étoient assez sages pour en faire la règle de leur conduite, on ne verroit parmi eux aucun désordre, aucune injustice, aucun

scandale ; on apercevroit au contraire partout le spectacle ravissant qu'offre une famille où règne le bon ordre, l'union, la coucorde, l'attachement mutuel des membres qui la composent ; et la terre seroit l'image du ciel. Si vous voulez savoir maintenant quel est le champ où a été jetée cette semence propre à produire des fruits si salutaires, saint Jean Chrysostôme va nous l'apprendre. Ce champ, nous dit-il, c'est l'église, ce sont les pays, où elle est répandue, c'est par conséquent cette paroisse même. Le bon grain y a été semé comme ailleurs : on vous y a appris dès votre plus tendre enfance, la céleste doctrine que J. C. est venu apporter sur la terre. On vous y a instruits de toutes les vérités que nous sommes obligés de croire, de tous les devoirs que nous avons à remplir ; et tant que vous avez cru ces vérités et rempli ces devoirs, on a vu régner parmi vous la piété et les bonnes mœurs ; mais ce que nous lisons dans la parabole que je vous explique, ne s'est-il pas ensuite renouvelé au milieu de vous ?

Pendant que les hommes dormoient, dit J. C. dans cette parabole, *l'ennemi* de l'homme qui avoit semé le bon grain, *vint, et sema de l'ivraie parmi le froment, et se retira. Or, quand l'herbe eut poussé et fut montée en épi, alors l'ivraie parut aussi : Alors les serviteurs du père de famille vinrent lui dire : Seigneur, n'avez-vous pas semé du bon grain? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie? Il leur répondit : C'est l'homme ennemi qui a fait cela.* N'est ce pas là une fidèle image de ce que vous avez éprouvé vous-mêmes? Tandis que vous étiez endormis dans le sein de l'indolence, de la tiédeur et de la lâcheté; tandis que vous négligiez de veiller sur votre ame, où J. C. avoit jeté la semence salutaire de sa parole; l'homme ennemi est venu, et y a semé de l'ivraie, c'est-à-dire, des idées profanes, des maximes mondaines, des erreurs pernicieuses. Mais quel est cet ennemi qui pour l'ordinaire se déguise pour n'être point connu, comme celui qui avoit semé l'ivraie, se retira pour n'être pas vu?

Cet ennemi c'est d'abord le démon, qui comme nous le dit l'apôtre saint Pierre, erre sans cesse autour de nous comme un lion rugissant, pour saisir le moment où il pourra nous surprendre. Cet ennemi c'est le monde qui n'enseigne que des maximes, qui ne suit que des usages, qui ne donne que des exemples propres à nous dégoûter de la vertu et à nous inspirer l'amour du vice. Cet ennemi c'est cet homme débauché, c'est ce jeune libertin dont les discours licencieux et les railleries impies ne peuvent produire d'autre effet, que de pervertir l'esprit et de gâter le cœur de ceux qui les écoutent. Cet ennemi c'est cet ami déréglé, c'est cette compagne vicieuse avec qui vous avez eu l'imprudence de vous lier, et qui pensant et vivant d'une manière entièrement opposée aux règles que la religion nous prescrit, vous ont insensiblement engagés à penser et à vivre comme eux, parce que quelque précaution que l'on puisse prendre, on finit ordinairement par imiter ceux que l'on fréquente.

Mais les ennemis qui ont porté le plus

grand ravage dans le champ du père de famille, ce sont ces hommes impies et ambitieux qui dans ces derniers temps, avoient entrepris de tout détruire pour établir leur domination sur les ruines de tout ce qu'ils auroient détruit. Comme pour exécuter cet horrible projet, ils avoient besoin du secours du peuple, et que l'esprit de religion dont ce bon peuple étoit animé, l'auroit infailliblement porté à s'y opposer; ils vinrent semer l'ivraie parmi le bon grain. Ils n'oublièrent rien pour rendre méprisable et odieuse à ses yeux, cette religion qui avoit été jusqu'alors l'objet de son respect et de son amour; ils lui représentèrent la soumission qu'elle nous prescrit à l'égard des puissances établies de Dieu, comme un esclavage insupportable; et à la place de cet esclavage dont ils venoient, disoient-ils, le délivrer, ils lui promirent de le faire jouir de la liberté et du bonheur. Les esprits simples et ignorans se laissèrent d'abord séduire par ces trompeuses promesses. Mais quand ils virent que la liberté avoit partout dégénéré en une affreuse licence, et qu'au

lieu de le rendre heureux, le prétendu bonheur qu'on leur avoit fait espérer, étoit devenu pour eux une source de maux et de désordres ; ils découvrirent enfin leur erreur, et ils comprirent que ceux qui se donnoient pour les vrais amis du peuple, étoient dans le fond ses plus grands ennemis.

Défiez-vous donc de tous ceux qui sous prétexte de vous rendre libres et heureux, chercheroient à vous rendre impies ou rebelles, et soyez continuellement attentifs à éviter les pièges qu'ils pourroient vous tendre. Si vous veniez à apprendre qu'un ennemi caché cherche à porter le ravage dans le champ que vous avez ensemencé, et qui vous promet une abondante moisson ; vous ne croiriez jamais pouvoir prendre trop de précautions, pour vous préserver du mal qu'il voudroit vous causer, et pour conserver la précieuse récolte dont il voudroit vous priver. Et bien, M. F., voilà ce que vous devez faire à l'égard de ceux qui par leurs discours et par leurs exemples, voudroient détruire en vous les sentimens que doit

avoir tout sujet fidèle et tout véritable Chrétien. Ces discours et ces exemples vous seroient aussi funestes, que l'ivraie peut l'être au bon grain, et vous devez regarder ceux qui vous les tiennent et qui vous les donnent, comme l'homme ennemi dont il est parlé dans notre évangile.

Mais en les regardant comme nos ennemis, gardons-nous de les traiter comme tels, et n'imitons pas les serviteurs du père de famille, qui dans l'excès de leur zèle, vouloient d'abord arracher l'ivraie qu'ils virent parmi le froment. Si nous devons haïr l'erreur et l'impiété, nous devons aussi plaindre et aimer ceux qui en sont les esclaves; et nous voyons dans l'évangile de ce jour que la religion elle-même nous en fait un devoir : car lorsque les serviteurs vinrent dire à leur maître : *Voulez-vous que nous allions cueillir l'ivraie? Non, leur répondit-il, de peur que vous n'arrachiez le bon grain. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moissson.* Or, qu'est-ce que J. C. a voulu nous donner à entendre par cette réponse? Il a voulu nous apprendre que

comme Dieu souffre ici bas les méchans, nous devons aussi les souffrir, et imiter la longanimité adorable dont il nous donne l'exemple. Il a voulu nous apprendre qu'un zèle outré fait souvent plus de mal que de bien, parce qu'en irritant par une excessive sévérité, les pécheurs qui auraient pu se convertir, il diminue le nombre des justes qu'ils auroient peut-être augmenté par leur conversion. Laissons donc l'ivraie croître au milieu du froment jusqu'à la moisson. Respectons la conduite de la Providence qui permet que les méchans soient mêlés ici bas avec les bons, et ne songeons, qui que nous soyons, qu'à remplir les desseins que Dieu a sur nous en permettant ce mélange. Mais quels sont ses desseins, me direz-vous peut-être ici, et pourquoi ce Dieu qui est la justice et la sainteté même, souffre-t-il que les pécheurs soient confondus sur la terre avec les justes ?

Il le souffre pour donner aux pécheurs le temps et le moyen de revenir à lui. Il pourroit, s'il le vouloit, faire éclater sa vengeance contre eux, dès le moment

même qu'ils se sont révoltés contre lui ; mais comme il est bon et miséricordieux, autant qu'il est saint et juste, il veut bien suspendre son courroux, pour leur donner le temps de recourir à sa miséricorde ; et c'est pour cela, qu'au lieu de les frapper subitement, il les laisse souvent parvenir à une extrême vieillesse, comme le père de famille laissa croître l'ivraie jusqu'à la moisson. Ne croyez donc pas, pécheurs, que c'est parce qu'il ne peut pas vous punir, que Dieu vous épargne ; c'est parce qu'il veut vous sauver ; et malheur à vous, si vous continuiez à mépriser, comme dit l'apôtre, les richesses de sa bonté ? Cette bonté a enfin un terme, après lequel il n'y a plus de temps, plus de grâce, plus de miséricorde, et où il ne reste plus au pécheur que les châtimens qu'il a mérités par ses crimes. Gardez-vous donc d'abuser du temps précieux qu'il veut bien encore vous accorder, et ne vous en servez désormais, que pour imiter l'exemple des gens de bien au milieu desquels vous vivez, parce que cet

exemple est un des moyens les plus propres à vous ramener à lui.

Si vous n'étiez environnés que de pécheurs comme vous : si personne ici bas n'étoit vertueux, vous pourriez regarder la vertu comme impraticable, et vous seriez naturellement portés à désespérer de pouvoir la pratiquer. Mais quand vous voyez dans toutes les conditions et dans tous les âges, des Chrétiens qui évitent le mal, qui font le bien, et qui mènent une vie irréprochable aux yeux de Dieu et des hommes; vous devez nécessairement en conclure que si vous ne vivez pas comme eux, c'est uniquement parce que vous ne le voulez pas : car pourquoi ne pourrais-je pas faire ce que font tel et tel, se disoit autrefois saint Augustin, en voyant les grands exemples que lui offroient les ames vertueuses qu'il avoit sous les yeux ? Ce fut cette sage réflexion qui devint le principe de sa conversion. Pourquoi ne seroit-elle pas aussi le motif de la vôtre? Si vous avez suivi Augustin dans ses égaremens, vous pouvez aussi l'imiter dans sa pénitence; et si vous vous perdez

en pouvant comme lui, vous sauver, ce n'est qu'à vous-mêmes que vous pourrez imputer votre perte.

Le mélange des bons et des méchans, n'est pas moins avantageux aux justes qu'aux pécheurs; et s'il offre à ceux-ci un moyen de conversion, ceux-là y trouvent un moyen de sanctification. En voyant les égaremens déplorables où se laissent entraîner les esclaves du vice, ils apprennent toujours mieux à se défier d'eux-mêmes et à mettre toute leur confiance en Dieu, parce qu'ils n'ignorent pas que les plus grands Saints même tomberoient dans les désordres, où donnent les plus grands pécheurs, s'ils n'étoient pas soutenus par la grâce de Dieu. En considérant l'état de honte, d'avilissement, de détresse, d'indigence et même d'infirmité, qui est souvent la suite de ces désordres, voilà donc, se disent-ils intérieurement à eux-mêmes, voilà ce que l'on devient enfin, lorsqu'on se laisse dominer par ses passions? En courant après le vain fantôme du bonheur, on se précipite dans l'abîme de l'infortune. Ah! l'on ne peut donc être

heureux, qu'autant qu'on est vertueux. D'après ces idées fondées sur l'expérience, ils remercient sans cesse le Seigneur de les avoir aidés par son puissant secours, à se garantir du vice qui auroit fait leur tourment, et ils s'attachent toujours plus étroitement à la vertu qui fait leur bonheur. Les persécutions même que les méchans ne manquent presque jamais de leur susciter, sont à leurs yeux comme autant d'épreuves que Dieu leur envoie pour perfectionner leurs vertus, pour augmenter leurs mérites; et bien loin de s'en affliger, ils s'en réjouissent, parce qu'ils ont sans cesse présentes à l'esprit ces paroles consolantes de leur divin Maître : Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice.

Mais outre ces avantages, combien de mérites la vue et la société des méchans ne procurent-elles pas aux gens de bien? 1.° Elles leur procurent le mérite de la patience : car combien d'occasions n'a-t-on pas de pratiquer cette vertu, lorsqu'on veut vivre en paix avec des personnes dont la conduite n'est propre qu'à allumer le

feu de la guerre ? Représentez-vous par exemple, une femme vertueuse qui a le malheur d'être unie par le lien le plus sacré, à un homme qui n'offre à ses yeux que des vices, que des désordres, et qui se comporte envers elle plutôt comme un cruel tyran, que comme un tendre époux ; sa vie entière n'est-elle pas un supplice continuel, et si elle endure patiemment ce long martyre, comme elle le doit, n'acquiert-elle pas autant de mérites que les martyrs ? 2.° Le commerce des méchans procure aux bons le mérite de la charité. Car les contradictions que nous éprouvons de la part des autres, ne nous dispensent pas des égards que nous leur devons. S'ils manquent à leur devoir envers nous, nous devons remplir le nôtre envers eux, et ce devoir consiste, comme vous le savez, à opposer la charité à la haine qu'ils nous témoignent, et le bien au mal qu'ils veulent nous faire. *Si ta religion*, disoit le chef des catholiques à un soldat protestant qu'on avoit envoyé pour attenter à sa vie, *si ta religion te porte à m'assassiner, la mienne m'or-*

donne de te pardonner : et il lui pardonna en effet. Or, quoi de plus méritoire que de rendre ainsi le bien pour le mal ? 3.° Enfin le commerce des méchans procure aux bons le mérite de la prudence et du zèle : car si la prudence doit nous porter à fuir les pécheurs, lorsque leur société pourroit être funeste à notre vertu, le zèle doit nous engager à les fréquenter, lorsque nous pouvons espérer de les faire rentrer dans les voies du salut, et tout cela ne se fait pas sans acquérir beaucoup de mérites. C'est ainsi, M. F., que la vue même du vice peut tourner au profit de la vertu : c'est ainsi que le mélange des justes et des pécheurs qui paroît d'abord être un mal, peut produire un vrai bien. Mais ce mélange ne durera pas toujours.

Au temps de la moisson, dit le père de famille de notre évangile à ses serviteurs, *je dirai aux moissonneurs : Recueillez d'abord l'ivraie, et liez-là en gerbe pour la brûler, et amassez le froment dans mon grenier.* Voilà M. F. à quoi aboutira enfin le désordre apparent qui résulte ici bas du mélange des bons

et des méchans. Les pécheurs seront séparés des justes par les anges, comme l'ivraie le fut du froment par les moissonneurs; et tandis que les premiers figurés par le mauvais grain, seront condamnés au feu éternel, les seconds représentés par le bon, seront introduits dans le royaume céleste, et iront y jouir d'une éternelle félicité. C'est là ce que la religion nous apprend, et ce que la raison seule pourroit nous démontrer. N'est-il pas évident en effet que Dieu laissant souvent ici bas le crime sans punition et la vertu sans récompense, il doit nécessairement y avoir un avenir où le coupable soit puni, et l'innocent récompensé? Dieu seroit-il Dieu, s'il n'étoit pas juste; et seroit-il juste, s'il ne traitoit pas tous les hommes selon leur mérite? Non, M. F., une telle conduite ne sauroit se concilier avec l'idée que nous devons avoir de celui qui est la justice même; et c'est pour cela qu'il nous annonce expressément par la voix de l'apôtre, qu'il rendra un jour à chacun ce qu'il aura mérité par ses œuvres.

Tremblez donc, pécheurs, vous que

Dieu laisse jouir tranquillement des douceurs que vous trouvez dans le crime. L'indulgence dont il use envers vous, n'est qu'une trève passagère qu'il ne vous accorde, que pour vous donner le temps de rentrer en grâce avec lui; et si vous êtes assez ingrats pour en abuser, plus il vous épargne à présent, plus il vous punira sévèrement dans la suite. Mais vous, justes, rassurez-vous, et ne soyez pas étonnés qu'il ne vous rende pas ici bas la justice qui semble vous être due. C'est maintenant le temps des épreuves; mais celui de la récompense viendra à son tour. Soyez donc patiens, vous dit l'apôtre saint Jacques, jusques à l'arrivée du Seigneur. Le laboureur qui ensemence son champ, supporte sans se plaindre, tous les travaux qu'il a à endurer, parce qu'il sait qu'il en sera un jour dédommagé par l'abondante récolte qu'il en retirera. Or, il en doit être ainsi de vous, justes, qui menez sur la terre une vie pénible et laborieuse. Si vous semez dans les larmes, vous recueillerez dans la joie, et les peines passagères que vous avez à souffrir, seront remplacées par un bonheur éternel.

PRONE

POUR LE SIXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

ÉVANGILE.

Jesus proposa au peuple une parabole, et dit : Le royaume des Cieux est semblable au grain de séneyé qu'un homme prend et sème dans son champ. Ce grain est à la vérité, la plus petite de toutes les semences ; mais quand il s'est élevé, c'est le plus grand de tous les légumes, et il devient un arbre, en sorte que les oiseaux du Ciel viennent se reposer sur ces branches. Il leur dit encore cette parabole : Le royaume des Cieux est semblable au levain, qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout soit levé. Jesus dit au peuple toutes ces choses en paraboles, et il ne leur parloit pas sans paraboles,

afin que fût accomplie cette parole du prophète : J'ouvrirai ma bouche pour proférer des paraboles, et je ferai sortir de mon cœur des choses cachées dès le commencement du monde. S. Math. chap. 13. vers. 31. 35.

HOMÉLIE.

Le royaume des Cieux est semblable au grain de séneyé qu'un homme prend et sème dans son champ. Ce grain est à la vérité, la plus petite de toutes les semences, mais quand il s'est élevé, c'est le plus grand de tous les légumes, et il devient un arbre, en sorte que les oiseaux du Ciel viennent se reposersur ses branches. Qu'est-ce que J. C. a prétendu en disant cette parabole, et quel est le but qu'il s'y est proposé? Selon le sentiment de plusieurs Saints Pères, et en particulier de saint Jean Chrysostôme, il a voulu dans le grain de séneyé dont il parle, nous offrir une image sensible de l'établissement et

des progrès de la Religion dans le monde, qui nons est représenté par le champ où il fut semé. Il a voulu nous donner à entendre que de même que ce grain qui est la plus petite de toutes les semences, s'élève par des accroissemens successifs, et devient enfin un arbre où les oiseaux du Ciel viennent se reposer ; ainsi le christianisme qui a eu les plus foibles commencemens, s'est accru, s'est répandu peu-à-peu dans le monde, et est enfin devenu la Religion de presque tous les peuples figurés par les oiseaux du Ciel. Il a voulu enfin qu'à la vue des progrès merveilleux et surnaturels de cette Religion, nous pussions nous convaincre que son établissement n'a pu être que l'ouvrage de Dieu, entre les mains de qui les plus petits instrumens opèrent les plus grandes choses. C'est ce que vous verrez en effet, M. F., si vous considérez avec moi les moyens que J. C. a cru devoir employer pour parvenir à la fin qu'il s'étoit proposée.

Ce fut lui qui jeta d'abord les fondemens de sa Religion, en la prêchant dans

la Judée ; mais comme c'étoit par le ministère des hommes, qu'il vouloit l'établir dans le monde, il en choisit douze pour opérer cet établissement ; et après les avoir rassemblés auprès de lui ; allez, leur dit-il, répandez-vous sur toute la terre, instruisez toutes les nations qui l'habitent, et baptisez-les en leur ordonnant de garder mes commandemens. Mais quels sont les hommes que choisit ce divin Sauveur pour l'exécution d'une entreprise, où il ne s'agissoit de rien moins que de détruire toutes les erreurs, que de bannir toutes les superstitions, que de renverser toutes les idoles, que de persuader aux hommes une doctrine qui combattoit tous leurs préjugés, que de leur faire adopter une morale qui contrarioit toutes leurs passions, que de changer en un mot, la face entière de l'univers ? Ces hommes, devoient être, ce semble, ce qu'il y avoit de plus distingué dans la Judée, par la naissance, par le rang, par le crédit, par la fortune, par les lumières et par les talens. Mais non, M. F., c'étoient au contraire des hommes sans bien, sans

naissance, sans habileté, sans pouvoir, sans autorité; c'étoient, en un mot, douze pêcheurs pauvres, grossiers, ignorans et dépourvus de tout ce qui auroit pu leur donner le moindre ascendant sur les autres hommes. Ce choix vous paroît peut-être imprudent; et vous trouvez sans doute que les moyens que J. C. employoit, n'étoient point proportionnés à la fin qu'il se proposoit. Mais vous vous trompez : car en établissant sa religion dans le monde, ce divin Sauveur voulut qu'on ne pût attribuer son établissement qu'à son seul pouvoir. Or, y avoit-il rien de plus propre à nous le persuader, que la foiblesse, l'ignorance et la simplicité de ceux qu'il avoit choisis pour être les apôtres de cette Religion.

Lorsque le Seigneur voulut manifester sa puissance par la prise de Jéricho, il ne fit point investir et attaquer cette place par des troupes nombreuses et aguerries; il ordonna seulement à Josué de feire pendant sept jours, le tour de la ville avec son armée, précédée de l'arche d'alliance et des prêtres qui sonneraint de la

trompette. Josué qui avoit été souvent témoin des prodiges que Dieu avoit opérés, se fit un devoir d'obéir à cet ordre : il n'employa point d'autres moyens, que ceux que le Seigneur lui avoit prescrits ; et le septième jour, il entra triomphant dans la ville de Jéricho, sans lui avoir livré le moindre assaut. Mais pourquoi, me direz-vous, ce Dieu qui est la sagesse même, se servit-il de moyens si foibles, pour exécuter une entreprise si difficile ? Pourquoi, M. F. ? Ce fut pour montrer aux hommes que lui seul étoit l'auteur de la victoire que son peuple avoit remportée. Si Josué eût assiégé Jéricho, comme on assiégeoit les autres villes ; s'il l'eût fait attaquer par ses soldats ; s'il eût employé les instrumens de guerre dont on se servoit pour abattre les tours et pour renverser les murs des places dont on faisoit le siége, on auroit pu regarder ses succès comme le fruit de son habileté, de sa valeur, ou du courage de son armée ; mais quand on vit que la présence de l'arche, le son des trompettes et les cris des soldats avoient suffi pour

faire tomber les murs, et pour lui ouvrir l'entrée d'une place dont la prise exigeoit naturellement les plus grands efforts, on ne put attribuer la conquête qu'il en avoit faite, qu'à la puissance divine ; et c'est là justement ce que le Seigneur avoit prétendu, en lui ordonnant de prendre les moyens dont il fit usage.

Or, cette conduite pleine de sagesse, est l'image de celle que J. C. a tenue, lorsqu'il a voulu détruire le règne de l'idolâtrie et établir l'empire de sa religion. Si pour l'établir, il eût choisi des rois, des héros, des conquérans, des philosophes, des savans, des hommes puissans par leur crédit, ou célèbres par leur génie, on auroit pu croire, dit S. Ambroise, que cet établissement étoit l'ouvrage de la puissance, de la force, de l'ascendant que donnent les talens de l'esprit, ou les avantages du rang et de la fortune ; mais quand on voit douze pêcheurs sans naissance, sans lettres, sans éducation, sans autorité, sans autres armes que la croix, faire plier les Grands, les savans, les riches, les sages de Rôme et de la Grèce

sous le joug de leur divin maître, on ne peut s'empêcher de regarder leurs succès comme un vrai miracle, et on est forcé de s'écrier avec le prophète : *Le doigt de Dieu et ici.*

Mais pour être encore mieux convaincu qu'à ne consulter que les forces de la nature, les apôtres que J. C. envoya pour établir le christianisme dans le monde, étoient absolument incapables de l'y établir, il ne faut qu'examiner comment il les envoie, et quels sont ceux à qui il les envoie. Quand un roi sage et prudent veut attaquer et subjuguer un ennemi redoutable, il ne se contente pas de faire marcher contre lui les généraux les plus habiles et les troupes les plus courageuses ; il a encore soin de les pourvoir d'armes, de munitions, et de tout ce qui peut les aider à faire la conquête qu'il a en vue ; mais les mesures que prend J. C. pour assujettir le monde à sa Religion, sont d'une nature toute différente. Peu content d'avoir choisi les hommes les moins propres à remporter une si grande victoire, il les envoie, comme l'évangile

nous l'apprend, sans armes, n'ayant qu'une robe, étant sans souliers, sans bâton, sans bourse, sans vivres, et leur commandant de manger chez ceux qui les recevroient. Mais où les envoie-t-il ainsi dépourvus de tout ce qui sembloit leur être le plus nécessaire? Est-ce chez des hommes disposés à les recevoir, à les favoriser et à leur faciliter l'exécution de leur entreprise? Non, M. F.; il les envoie parmi des peuples de qui ils n'ont à attendre que des contradictions, que de mauvais traitemens, que des persécutions; et c'est pour cela qu'il leur dit expressément: *Voilà que je vous envoie comme des agneaux parmi les loups*; mais quelle que puisse être contre vous la rage de ces loups furieux, soyez toujours doux comme des agneaux, et simples comme des colombes. Ils le furent en effet; et quoique les idolâtres, dont ils attaquoient les erreurs et les vices, se déchaînassent contre eux comme de bêtes féroces; quoique de toute part on les menaçât, on les poursuivît, on les insultât, on les emprisonnât, ils n'opposèrent jamais aux attaques de leurs

ennemis d'autres armes, que la douceur et la simplicité que leur avoit prescrites leur divin maître.

Cependant, M. F., avec ces seules armes, ils vainquirent ce qu'il y avoit de plus fort, ils triomphèrent de ce qu'il y avoit de plus redoutable ; et quoique les agneaux fussent déchirés par les cruelles morsures des loups, ils vinrent enfin à bout, dit S. Jean Chrysostôme, de changer les loups en agneaux. Or, à quoi peut-on attribuer un changement si supérieur à tous les efforts de la nature, si ce n'est à la puissance divine ? Je vous l'ai déjà dit, M. F., et je crois devoir ici vous le répéter : si pour triompher de l'idolâtrie qui régnoit sur toute la terre, J. C. eût employé toutes les ressources que pouvoient lui fournir l'éloquence des orateurs, la subtilité des philosophes et la puissance des rois[3], on auroit pu regarder la victoire qu'il a remportée sur elle, comme l'effet de ces moyens humains ; mais en voyant qu'il ne s'est servi que de ce qu'il y avoit de plus méprisable, de plus ignorant, de plus timide parmi les hommes ; en

voyant que ces hommes que l'on traitoit d'abord d'insensés, ont fini par convaincre de folie ceux même à qui l'on donnoit le titre de sages, en voyant, en un mot, pour me servir encore une fois des expressions de l'écriture, que les agneaux ont vaincu les loups ; on est forcé d'en conclure que cette victoire ne peut venir que de celui qui se plaît à confondre ce qu'il y a de plus fort par ce qu'il y a de plus foible ; et ce qu'il y a de plus étrange, dit S. Jean Chrysostôme, c'est que J. C. n'envoie que douze agneaux pour assujettir toute la terre qui étoit pleine de loups.

Venons-en maintenant à la seconde parabole de notre évangile : elle n'est pas moins instructive que la première ; et si dans l'une, J. C. a voulu nous représenter les progrès merveilleux que la Religion a faits dans le monde, il a voulu dans l'autre, nous offrir une image sensible des heureux effets qu'elle y a produits. *Le royaume des cieux*, nous y dit-il, *est semblable à un levain qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout soit levé.* Vous n'ignorez

pas, M. F., quel est l'effet que le levain produit sur la farine. Tant qu'elle est seule, on ne trouve en elle aucune force, aucune vertu, et l'on n'en peut tirer qu'un aliment insipide et peu sain. Mais dès qu'on y a mêlé du levain, ce mélange la lie, la fortifie et la rend propre à former un pain agréable et salutaire. Or, ce que le levain opère sur la farine, c'est ce que le christianisme a opéré dans le monde. Il lui a communiqué une force secrète qui l'a élevé au-dessus des foiblesses de la nature, comme le levain fait lever la pâte, et il lui a fait prendre une face toute nouvelle.

Qu'étoit-ce en effet que le monde, avant que J. C. vînt y faire luire les lumières de son évangile ? Hélas ! ce n'étoit qu'un amas d'erreurs, de superstitions, de crimes et de désordres. L'idolâtrie y avoit aveuglé tous les esprits, et les passions qu'elle autorisoit, y avoient corrompu tous les cœurs. L'on y adoroit tout, excepté le Dieu qu'on auroit dû y adorer, et les fausses divinités à qui l'on offroit un encens sacrilège, donnoient à leurs adorateurs l'exemple de tous les vices. Aussi la vengeance,

la cruauté, l'ambition, l'avarice, l'impudicité règnoient en tous lieux sans le moindre obstacle ; et la dépravation étoit si générale, que même parmi les faux sages du paganisme, qui faisoient profession de vertu, on auroit eu peine à trouver un homme véritablement vertueux.

Mais que ce monde si profondément corrompu, offrit un spectacle bien différent, lorsqu'il eut ressenti les salutaires influences de la Religion ! Alors les erreurs se dissipèrent, les superstitions s'évanouirent, les désordres cessèrent, et les vertus les plus sublimes remplacèrent les vices honteux qui déshonoroient l'humanité. Alors on vit briller parmi les gens du monde même, l'humilité, la chasteté, le pardon des injures, le renoncement à soi-même et l'amour des souffrances qui étoient entièrement inconnus parmi les hommes. Alors, les riches se firent un devoir de partager leurs richesses avec les pauvres, les heureux du siècle mirent leur bonheur à soulager les malheureux ; tous les fidèles se regardèrent, s'aimèrent comme des frères, parmi lesquels il n'y avoit qu'un

cœur et qu'une ame, et toute la chrétienté fut comme une grande et nombreuse famille, dont tous les membres étoient tellement unis par les liens de la charité, que les idolâtres eux-mêmes ne pouvoient les voir, sans être forcés de s'écrier : *Voyez comme ils s'aiment les uns les autres !* Voilà, M. F., l'admirable changement que le christianisme opéra dans le monde. Voilà l'heureux effet qu'il a produit partout où il s'est établi. Semblable à un fleuve bienfaisant qui porte l'abondance et la fertilité dans tous les champs qu'il arrose, cette Religion salutaire a fait régner le bon ordre et les bonnes mœurs dans tous les pays où elle a pénétré ; elle a fait des nations les plus barbares les peuples les plus humains, les plus doux ; et si les hommes étoient assez sages pour suivre ses principes et pour observer ses lois, en les rendant vertueux, elle les rendroit tous heureux.

Profitons donc, M. F., des avantages inestimables que nous pouvons retirer de notre Religion ; ne permettons pas que ce levain salutaire que le Ciel a bien voulu nous donner, devienne inutile pour nous ;

mêlons-le, pour ainsi dire, dans toutes nos œuvres, comme la femme dont parle l'évangile, le jeta dans la farine qu'elle vouloit transformer en pain; animons toutes nos actions de cet esprit de christianisme qui seul peut les rendre vertueuses et méritoires; et au lieu de nous contenter de porter le nom de chrétien, accoutumons-nous à penser et à agir en véritables chrétiens. C'est là le fruit que nous devons tirer des deux paraboles que je vous ai expliquées, et c'est là aussi la fin que J. C. se proposoit en les racontant au peuple. Mais pourquoi lui *dit-il toutes ces choses en paraboles, et ne lui parloit-il point sans paraboles?* Car, c'est là ce que nous lisons dans l'évangile de ce jour.

C'étoit d'abord *pour accomplir*, comme le dit l'évangéliste, *cette parole du prophête: J'ouvrirai ma bouche pour parler en paraboles: je publierai des choses qui ont été cachées dès l'origine du monde.* C'étoit en second lieu pour exciter la curiosité de ceux qui l'écoutoient, et pour les engager à lui demander l'éclaircissement de ce qu'il pouvoit y avoir

d'obscur pour eux dans ces paraboles. C'étoit enfin, dit S. Jean Chrysostôme, pour avoir égard à leur ignorance, et pour leur rendre la vérité sensible en la leur offrant sous des images qui leur étoient familières et qu'ils avoient continuellement sous les yeux. Delà vient qu'il tiroit ses comparaisons tantôt d'un arbre qui portoit de bons ou de mauvais fruits ; tantôt d'une semence qui étoit étouffée, ou qui produisoit au centuple ; tantôt d'une brebis fidèle que le bon pasteur conduisoit dans de bons pâturages, ou d'une brebis égarée qu'il ramenoit dans le bercail. Toutes ces images leur mettoient, pour ainsi dire, la vérité sous les yeux ; et toutes les fois qu'ils rencontroient les objets qu'elles représentoient, ils devoient naturellement se la rappeler

Or, ce que J. C. faisoit pour les Juifs, en leur proposant ces comparaisons et ces paraboles, l'Eglise le fait pour nous, en nous les faisant lire dans l'évangile. Entrons donc dans les vues salutaires de cette tendre Mère, et n'imitons pas les Juifs qui, malgré les leçons sensibles que J. C.

ne

ne cessoit de leur donner, fermèrent constamment les yeux à la vérité. Notre aveuglement seroit d'autant plus criminel, que les deux paroboles que nous avons lues dans l'évangile de ce jour, sont beaucoup plus claires pour nous, qu'elles ne l'étoient pour les Juifs. Car ils ne pouvoient voir dans ces paraboles que la prédiction des progrès merveilleux et des heureux effets de la religion; au lieu que nous, nous avons sous les yeux l'accomplissement de cette prédiction. Nous voyons que semblable au grain de séneyé qui, bien qu'il soit la plus petite de toutes les semences, devient peu-à-peu un arbre où les oiseaux du Ciel viennent se reposer, la religion chrétienne qui n'a été prêchée que par douze hommes ignorans et méprisables aux yeux du monde, s'est néanmoins établie dans tout le monde, et que les peuples qui avoient commencé par la mépriser et la persécuter, ont fini par s'y soumettre et par l'embrasser. Nous voyons que comme le levain, qui par la vertu secrète qu'il donne à la farine avec laquelle on le mêle, fait lever la pâte, et lui donne

une forme et une saveur qu'elle n'auroit pas sans son secours, la force secrète que Dieu avoit attachée à la prédication de l'évangile, a corrigé, réformé, sanctifié ceux à qui il a été annoncé, et les a changés en des hommes nouveaux. Nous voyons enfin que cette influence salutaire de la religion se rend encore sensible au milieu de nous; qu'il n'y a d'hommes véritablement vertueux, que ceux qui sont véritablement religieux; qu'à mesure que la foi s'est affoiblie parmi nous, les mœurs s'y sont corrompues, les injustices, les scandales, les crimes de tous les genres s'y sont multipliés, et que s'il y a à présent tant de désordres dans le monde, ce n'est que parce qu'il n'y a presque plus de religion. Profitons donc, M. F., de cette leçon dont une funeste expérience nous a fait si bien sentir la vérité. Respectons, estimons et aimons toujours plus cette religion qui est le don le plus précieux que le Ciel ait fait à la terre, et qui en nous préservant ici-bas des suites funestes du vice, nous procurera dans le Ciel la glorieuse récompense que Dieu réserve à la vertu et que je vous souhaite.

PRONE

POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

ÉVANGILE.

Jesus dit cette parabole à ses disciples : Le royaume des Cieux est semblable à un père de famille qui sortit de grand matin pour louer des ouvriers qui travaillassent à sa vigne : étant convenu avec ces ouvriers d'un denier pour le travail de la journée, il les envoya à sa vigne. Etant sorti vers la troisième heure, il en vit d'autres qui se tenoient sur la place sans rien faire, et il leur dit : Allez aussi, vous autres, à ma vigne : je vous donnerai ce qui sera raisonnable ; et ils y allèrent. Il sortit encore sur la sixième heure et sur la neuvième, et il fit la même chose. Enfin il sortit vers la onzième heure ; et il en trouva encore qui restoient là, à qui il dit : Pourquoi demeurez-vous ici toute la journée oisifs ? C'est lui répondirent-ils,

parce que personne ne nous a loués. Allez aussi, reprit-il, dans ma vigne. Le soir étant venu, le maître de la vigne dit à son économe : Appelez les ouvriers, et donnez-leur le paiement, en commençant par les derniers, et continuant jusqu'aux premiers. Ceux donc qui étoient venus vers la onzième heure, s'étant présentés, reçureut chacun leur denier. Les premiers s'approchant, s'attendoient à recevoir davantage ; mais eux aussi reçurent chacun un denier, et en le recevant, ils murmuroient contre le père de famille, disant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure ; et vous les égalez à nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur ? Mais s'adressant à l'un d'eux, il lui dit : Mon ami, je ne vous fais point d'injustice. N'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier ? Prenez ce qui vous appartient, et retirez-vous. Je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux ? Votre œil doit-il être mauvais, parce que je suis bon ? C'est ainsi que les derniers deviendront les premiers, et que les premiers seront les der-

niers : car il y a beaucouq d'appelés, et peu d'élus. S. Math. chap. 20. vers. 1. — 15.

HOMÉLIE.

Il y a plusieurs Saints Pères qui ont cru voir dans la parabole que vous venez d'entendre, l'image de la conduite que Dieu a tenue envers les Juifs, en leur envoyant à différentes époques des patriarches et des prophètes, pour renouveler et entretenir en eux le souvenir des promesses qu'il leur avoit faites ; mais un grand nombre d'autres saints docteurs, et en particulier S. Jean Chrysostôme et saint Augustin, ont regardé cette parabole comme la figure de ce que Dieu fait pour nous dans les différens âges de notre vie ; et c'est dans ce sens, que je crois devoir vous l'expliquer, parce qu'il me paroît qu'envisagée sous ce point de vue, elle sera beaucoup plus intéressante et plus instructive pour vous. Mais comme elle est fort étendue, et que les bornes que je me suis prescrites, ne me permettroient

pas de vous en développer toutes les circonstances, je me bornerai à vous en offrir les principaux traits, et à en tirer les leçons les plus propres à vous instruire et à vous toucher.

Le royaume des Cieux, dit J. C., *est semblable à un père de famille qui sortit de grand matin pour louer des ouvriers qui travaillassent à sa vigne. Etant convenu d'un denier* (c'est-à-dire, dix ou douze sols de notre monnoie) *pour le travail de la journée, il les envoya à sa vigne. Etant sorti à la troisième heure, il en vit d'autres qui se tenoient sur la place sans rien faire, et il leur dit : Allez aussi, vous autres, et je vous donnerai ce qui est raisonnable, et ils y allèrent. Il sortit encore sur la sixième heure et sur la neuvième, et il fit la même chose. Enfin il sortit vers la onzième heure, et il en trouva qui restoient là, et à qui il dit : Pourquoi demeurez-vous toute la journée oisifs ? C'est, lui répondirent-ils, parce que personne ne nous a loués. Allez aussi, leur dit-il, dans ma vigne.*

Voilà, M. F., le commencement de la parabole que j'ai à vous expliquer, et en voici le sens. Le père de famille dont il y est parlé, c'est Dieu. Les ouvriers qu'il veut louer, sont les hommes. La vigne où il les veut envoyer, c'est son service. Les différentes heures où il les appelle, sont les différens âges de la vie, et le denier qu'il leur promet, c'est le bonheur éternel qu'il réserve à ceux qui l'auront servi. D'après cette explication, il est facile de voir quel est le but que J. C. s'est proposé en nous mettant cette parabole sous les yeux. Il a voulu nous apprendre que Dieu veut que tous les hommes le servent, et que quel que soit leur âge, ils peuvent tous le servir. Il a voulu nous faire comprendre que pour le servir comme il le désire, nous devons travailler à cultiver notre ame et à la rendre fertile en vertus et en bonnes œuvres : il a voulu enfin nous montrer qu'en nous appelant à son service, il cherche autant notre intérêt que sa gloire ; que la récompense succédera au travail, et que les avantages qu'il nous procurera, l'emporteront de beaucoup sur

les peines qu'il nous aura coûté. Y a-t-il rien de plus instructif et de plus consolant?

Cette parabole nous apprend donc d'abord que nous devons tous servir Dieu; car c'est là ce que signifie l'ordre que le père de famille donna aux ouvriers d'aller travailler à sa vigne. Il ne le donna pas seulement à ceux qui avoient du goût pour le travail, et qui vouloient se louer; il le donna encore à tous ceux qu'il trouva sur la place, et qui aimoient à passer le temps dans l'oisiveté. *Pourquoi*, leur dit-il, *demeurez-vous ici oisifs pendant toute la journée? Allez aussi à ma vigne.* Or le langage que le père de famille adressoit à ces hommes indolens, est précisément celui qui nous convient à nous-mêmes; et si Dieu daignoit nous faire entendre sa voix, pourquoi, nous diroit-il, passez-vous tout le temps de votre vie dans le sein de la mollesse et de l'oisiveté? Ce n'est pas pour goûter les douceurs d'un tranquille repos, que je vous ai mis sur la terre; c'est pour vous y occuper de mon service; c'est pour y travailler à la sanctification de votre ame. Sortez donc de l'inac-

tion honteuse où vous croupissez depuis si long-temps, et commencez enfin à remplir la fin glorieuse pour laquelle vous êtes nés. Ainsi nous parleroit ce souverain maître ; mais ce qu'il ne nous dit pas par lui-même, ne nous le dit-il pas par l'organe de ses miuistres ? Ne nous le dit-il pas par les inspirations de sa grâce ? Ne nous le dit-il pas par la voix de la Religion ? Quels sont en effet les enseignemens que nous a donnés et que nous donne encore cette Religion sainte, dont les maximes et les préceptes doivent être la règle de notre conduite ? Ne nous a-t-elle pas appris dès notre plus tendre enfance, que si Dieu nous a créés et mis au monde, ce n'est que pour le connoître, pour l'aimer et pour le servir ? Ne nous adresse-t-elle pas tous les jours ces paroles de l'évangile : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu : et vous ne servirez que lui ? Ne nous enseigne-t-elle pas par la voix du sage, que tout n'est que néant et que vanité, excepté l'amour et la crainte de Dieu ? Ne nous apprend-elle pas enfin par la bouche de J. C. même, qu'il n'y a qu'une seule chose

nécessaire, et qu'il ne serviroit de rien à l'homme de gagner tout le monde, s'il venoit à perdre son ame! Or toutes ces leçons et tous ces oracles ne nous prouvent-ils pas que nous devons tous servir Dieu; que le service de ce souverain Maître doit être notre principale occupation, et que lorsque nous le négligeons, pour mener une vie molle et indolente, nous nous éloignons évidemment de la fin pour laquelle nous avons été créés?

Nous ne pourrions être excusables d'abandonner le service de Dieu, qu'autant qu'il y auroit des temps et des circonstances où il nous seroit impossible de nous y attacher; mais en nous montrant qu'à quelque âge que nous soyons, non-seulement nous devons, mais encore nous pouvons servir le Seigneur, la parabole de notre évangile nous ôte cette excuse. Le père de famille, comme vous l'avez vu, alla sur la place, louer des ouvriers à toutes les heures de la journée. Il y alla de grand matin, il y alla au milieu de la matinée, il y alla à midi, il y alla quelque temps après midi, il y alla sur la fin du

jour : car c'est là ce que signifient la troisième, la sixième, la neuvième et la onzième heure dont parle l'évangile. Or s'il est vrai, comme je vous l'ai déjà dit, que ces différentes heures désignent les différens âges de la vie, ne devons-nous pas en conclure qu'il n'est aucun de ces âges où Dieu ne nous appelle à son service, et que par conséquent il n'en est aucun, où nous ne puissions le servir ? Vous donc qui êtes encore à la première heure du jour, et qui sortez à peine des ténèbres de l'enfance, ne croyez pas que votre âge vous rende incapables de servir Dieu. C'est au contraire à votre âge, que son service est plus facile, parce que c'est alors que l'esprit n'étant encore imbu d'aucune erreur, le cœur n'étant subjugué par aucune passion, et l'ame n'ayant encore contracté aucune mauvaise habitude, on a beaucoup moins de peine à se garantir du vice et à pratiquer la vertu. Profitez donc de ce bel âge pour vous donner au Seigneur, et imitez l'exemple des Joseph, des Tobie et des Samuel, qui convaincus par l'oracle du Sage, qu'heureux sont ceux qui se

chargent de bonne heure du joug du Seigneur, se consacrèrent à son service dès leur plus tendre enfance.

Et vous qui êtes parvenus à la sixième heure, c'est-à-dire, ce temps où l'on peut jouir de tous les agrémens de la vie, ne croyez pas non plus, jeunes gens, que votre âge puisse vous empêcher de vivre chrétiennement, et gardez-vous de penser et de dire comme le monde, que la jeunesse étant la saison des plaisirs, il faut attendre que les années aient amené celle de la sagesse et de la vertu. Il n'y a aucun âge où l'on ne puisse mener une vie chrétienne ; et c'est dans celui où vous êtes, qu'on a le plus besoin de la mener, parce qu'il n'y a que la Religion et la piété qui puissent vous faire triompher des dangers que vous avez à courir. Allez donc aussi à la vigne du père de famille ; consacrez-vous au service de Dieu qui ne vous a créés que pour l'aimer, que pour le servir ; et pour vous y animer, écoutez la belle réponse que fit saint Nil, lorsqu'il étoit encore comme vous, à la fleur de l'âge.

Tandis qu'il alloit chercher dans la soli-

tude un asile contre les dangers du monde, il rencontra un Sarrasin qui lui demanda brusquement qui il étoit; do'ù il venoit et où il alloit. Nil lui découvrît son dessein avec ingénuité; mais le Sarrasin considérant sa jeunesse, tu devrois du moins, lui dit-il, attendre la vieillesse, pour fuir le monde et t'ensevelir dans la solitude. Quoi! reprit le jeune saint, vous voulez que j'attende la vieillesse pour me consacrer au service de Dieu! Mais un sacrifice arraché par la nécessité, est-il donc digne de lui; et croyez-vous qu'un vieillard qui n'a plus la force de servir son prince, soit plus propre à servir le Roi des rois?

Cette sage réponse doit détromper et animer la jeunesse; mais elle ne doit point décourager ceux qui sont parvenus à un âge plus avancé. Comme le père de famille loua des ouvriers à la neuvième et même à la onzième heure du jour; ainsi le Seigneur veut bien nous appeler et nous recevoir à son service, lorsque nous avons parcouru la moitié de notre carrière, et que nous sommes même près de la terminer. Tout le temps de la vie est un

temps de pénitence, de conversion, et il n'est aucun âge où l'on ne puisse revenir et s'attacher à Dieu. Si donc vous avez eu le malheur de l'abandonner pendant les jours de votre enfance et de votre jeunesse, employez tout le temps qui vous reste, à réparer l'outrage que vous lui avez fait en l'abandonnant; et fussiez-vous à la onzième heure, allez aussi travailler à la vigne du père de famille. Cette vigne, c'est votre ame. C'est Dieu qui vous l'a donnée, cette ame immortelle; et c'est pour cela que dans l'écriture, il l'appelle *sa vigne*. Mais en vous la donnant, il a voulu que vous eussiez soin de la cultiver, comme il la cultive lui-même par les grâces qu'il y répand; il a voulu que vous la missiez en état de portera des fruits abondans; et si vous étiez assez lâches pour la négliger, il vous reprocheroit un jour votre négligence, et vous diroit comme autrefois à son peuple: Qu'ai-je pu faire à ma vigne, que je n'aie pas fait? Je l'ai arrosée de mes sueurs et même de mon sang; et cependant au lieu des raisins que j'en attendois, elle n'a produit que des fruits sauvages.

Prévenez donc ce reproche et le châtiment dont il seroit suivi, en travaillant au salut de votre ame; et pour user ici de la comparaison dont s'est servi Dieu lui-même; faites pour cette ame ce qu'on fait ordinairement pour les vignes que l'on possède. Si vous en aviez une; si surtout vous n'en aviez qu'une; si c'étoit dans cette vigne que consistât toute votre fortune, et s'il n'y avoit qu'elle qui pût vous donner les moyens dont vous avez besoin pour conserver et prolonger votre vie; vous la cultiveriez sans doute avec toute l'ardeur dont vous seriez capable; vous en feriez l'unique, ou du moins le principal objet de vos soins; vous seriez continuellement occupés à en arracher les ronces et les épines qui pourroient l'étouffer, à en éloigner les bêtes des champs qui pourroient la ravager, à la décharger des rejetons inutiles qui pourroient l'épuiser, à lui donner toutes les façons, tout le labour qu'elle pourroit exiger, et vous ne croiriez jamais pouvoir en trop faire pour la rendre aussi fertile qu'elle pourroit le devenir. Eh! M. F.,

ne bornez pas tous vos soins et tous vos travaux aux choses terrestres. Songez que vous avez une ame qui est infiniment plus précieuse que tous les autres biens que vous pourriez posséder, puisqu'elle a été rachetée par le sang d'un Dieu même. Songez que vous n'en avez qu'une, et que si vous veniez malheureusement à la perdre, rien ne pourroit jamais en réparer la perte; songez que c'est des fruits qu'elle produira, que dépend votre bonheur pour le temps et pour l'éternité, et faites du moins pour elle ce que vous feriez pour la vigne dont nous venons de parler. Arrachez-en toutes les passions, tous les vices, toutes les mauvaises habitudes qui ont peut-être étouffé en elle tout sentiment de religion et de piété. Appliquez-vous constamment à la soigner, à la cultiver, à la rendre fertile en vertus, et ne craignez pas qu'il en soit des soins que vous lui donnerez, comme des peines que l'on prend pour les vignes que l'on cultive : ces peines peuvent être perdues, et l'intempérie des saisons ne les rend que trop souvent inutiles; mais vous

allez voir dans la parabole de notre évangile, que ce qu'on fait pour son Dieu et pour son ame, ne demeure jamais sans récompense.

Le soir étant venu, le père de famille dit à son économe : Appelez les ouvriers, et donnez-leur le paiement, en commençant par les derniers et continuant jusqu'aux premiers. Ceux donc qui étoient venus vers la onzième heure, s'étant présentés, reçurent chacun un denier. Les premiers s'approchant, s'attendoient à avoir davantage : mais eux aussi reçurent chacun un denier, et en le recevant, ils murmuroient contre le père de famille, disant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous les égalez à nous qui avons supporté le poids du jour et de la chaleur ? Mais s'adressant à l'un d'eux, il lui dit : Mon ami, je ne vous fais point d'injustice. N'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier ? Prenez ce qui vous appartient, et retirez-vous. Je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de

faire ce que je veux? Votre œil doit-il être mauvais, parce que je suis bon? C'est ainsi que les derniers deviendront les premiers, et que les premiers seront les derniers.

Vous venez de l'entendre, M. F. : quoique tous les ouvriers que le père de famille avoit envoyés à sa vigne, n'y fussent pas allés à la même heure, ils furent tous également récompensés. Les derniers reçurent autant que les premiers, ils devinrent même les premiers, tandis que ceux-ci furent les derniers. Rassurez-vous donc, vous qui avez eu le malheur d'abandonner Dieu pendant toute votre vie, et qui touchant presqu'au terme de votre carrière, n'avez plus que quelques jours à consacrer à son service. Ce Dieu est si miséricordieux et si bon, qu'il veut bien se contenter, pour ainsi dire, de ces misérables restes, et que si vous êtes assez sages pour les employer à l'honorer, à le servir et à vous sanctifier, il vous récompensera comme ceux qui l'ont toujours servi, et il vous accordera même une récompense plus glo-

rieuse, si vous suppléez à la briéveté du temps par votre ferveur, et s'ils ont diminué le mérite de leur fidélité par leur négligence et par leur tiédeur. Y a-t-il rien de plus propre à vous consoler, à vous animer ; et pourriez-vous porter l'aveuglement et l'obstination jusques à rendre inutiles les desseins de miséricorde que Dieu a sur vous.

Si les ouvriers qui ne furent appelés à la vigne du père de famille que vers la fin de la journée, eussent refusé d'y aller, quoiqu'on leur promît le même salaire qu'à ceux qui y avoient travaillé dès le matin, vous les regarderiez sans doute comme des insensés. Mais ne le seriez-vous pas encore plus vous-mêmes, si en refusant de vous consacrer au service de Dieu et de travailler au salut de votre ame pendant le peu de temps que vous avez encore à passer sur la terre, vous vous priviez de la récompense que le Seigneur est disposé à vous accorder ? Cette récompense n'est point un modique salaire, tel que celui qu'on donna aux ouvriers dont parle l'évangile : c'est une

gloire, c'est un bonheur éternel. Hélas! M. F., la plupart d'entre vous ne font pas difficulté de travailler habituellement pendant tout le jour, pour gagner à force de peine et de sueurs, des biens qui peuvent à peine les mettre à l'abri des misères de la vie, et dont ils seront tôt ou tard dépouillés par la mort.

Ah! cherchez, M. F., cherchez des biens plus solides et plus durables; et puisque Dieu vous en propose qui ne vous laisseront rien à désirer, et qui n'auront point de fin, ne vous occupez plus désormais qu'à vous les assurer en menant une vie qui vous en rende dignes. C'est là, M. F., ce qui doit être l'objet de tous nos vœux, de tous nos soins, de tous nos travaux. Nous ne sommes que des voyageurs sur la terre; c'est dans le Ciel qu'est notre patrie, et ce n'est que dans le Ciel, que nous pourrons être solidement et éternellement heureux. Ne cherchons donc qu'à nous procurer le bonheur qui nous y est réservé, et n'employons qu'à le mériter, le temps que Dieu veut bien encore nous accorder. Ce temps une fois

écoulé, nous ne pourrons plus rien faire pour y parvenir. Notre sort sera irrévocablement décidé; nous serons pour toujours au nombre des élus ou des réprouvés; et ce qui doit nous faire trembler, c'est que J. C. nous dit expressément à la fin de notre évangile : *Beaucoup sont appelés, mais peu seront élus.* Les plus grands saints, M. F., n'ont pu entendre cette vérité, sans être saisis de crainte, et nous avons bien plus sujet de craindre qu'eux. Cependant ce n'est point le petit nombre des élus qui doit le plus nous épouvanter; c'est notre conduite : car pour être élu, il faut ou avoir conservé son innocence, ou en avoir réparé la perte par les rigueurs de la pénitence; il faut avoir évité le mal et pratiqué le bien; et si nous jetons les yeux sur notre vie, nous y voyons beaucoup de péchés, et point de pénitence; beaucoup d'œuvres d'iniquité, et point de bonnes œuvres. Que deviendrons-nous donc, grand Dieu! si nous ne réparons pas le passé en menant à l'avenir une vie plus chrétienne, plus régulière; et à quoi pouvons-nous

nous attendre, si ce n'est à être du nombre de ceux qui auront été appelés, mais qui ne seront point élus ? S'il est donc vrai que nous pouvons encore mériter de l'être ; mettons à profit le peu de temps qui nous reste pour y travailler, et pour nous rendre dignes de la précieuse récompense qui doit être le partage de ceux qui le seront. C'est ce que je vous souhaite.

PRONE

POUR LE DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

ÉVANGILE.

Comme le peuple s'assembloit en foule, et qu'on accouroit des villes vers Jesus, il leur dit en parabole : Un semeur sortit pour semer son grain; et comme il le semoit, une partie tomba le long du chemin où elle fut foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent ; une autre partie tomba sur un terrain pierreux, et après avoir levé, elle sécha, parce qu'elle n'avoit pas d'humidité; une autre partie tomba parmi les épines, lesquelles venant à croître en même temps, l'étouffèrent ; une autre partie tomba sur de la bonne terre, et ayant levé, porta du fruit au centuple. En disant cela, il s'écrioit : Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre. Ses disciples lui demandèrent ce que signifioit cette parabole.

Il leur dit : il vous est donné de connoître les mystères du royaume des cieux ; mais aux autres il est parlé en paraboles, afin qu'en voyant, ils ne voient point, et qu'en entendant, ils ne comprennent point. Voici donc le sens de cette parabole : La semence est la parole de Dieu. Ce qui tombe le long du chemin, marque ceux qui écoutent ; mais le diable vient ensuite, et enlève la parole de leur cœur, afin qu'ils ne soient pas sauvés en croyant. Ce qui tombe sur un terrain pierreux, indique ceux qui ayant écouté la parole, la recoivent avec joie ; mais ils n'ont point de racines ; ils ne croient que pendant un temps ; et au moment de la tentation, ils se retirent. Ce qui est tombé parmi les épines, a rapport à ceux qui ont écouté la parole ; mais en qui elle est ensuite étouffée par les sollicitudes, par les richesses et par les plaisirs de la vie, et qui ne rapportent point de fruit. Enfin ce qui tombe en bonne terre, ce sont ceux qui ayant écouté la parole avec un cœur bon et excellent, la retiennent, et rendent du fruit par la patience. S. Math. chap. 8. vers. 4 -- 15.

HOMÉLIE.

HOMÉLIE.

Comme le peuple s'assembloit en foule, et qu'on accouroit des villes vers Jesus, il leur dit une parabole. Voilà, M. F., une nouvelle preuve de l'empressement avec lequel les Juifs venoient entendre J. C., et de la bonté avec laquelle ce divin Sauveur daignoit les instruire; mais voilà en même temps un nouvel exemple qui nous apprend, à vous, qu'en qualité de disciples de J. C., vous devez vous faire un devoir de venir entendre sa sainte parole; et à moi, qu'en qualité de son ministre, je dois m'en faire un de vous l'annoncer. C'est là aussi ce que je vais faire, en vous expliquant la parabole que contient l'évangile de ce jour, et qui est conçue en ces termes.

Un semeur sortit pour semer son grain, et comme il le semoit, une partie tomba le long du chemin, où elle fut foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent. Une autre partie

tomba sur un terrain pierreux, et après avoir levé, elle sécha, parce qu'elle n'avoit pas d'humidité. Une autre tomba parmi les épines, lesquelles venant à croître en même temps, l'étouffèrent. Une autre partie tomba sur de la bonne terre, et ayant levé, porta du fruit au centuple. En disánt cela, il s'écrioit : Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre. Ces dernières paroles annoncent l'importance que J. C. attachoit à cette parabole : et s'il les prononca d'une voix plus forte qu'à l'ordinaire, ce ne fut que pour faire sentir au peuple qu'il devoit l'écouter avec toute l'attention dont il étoit capable. Ecoutez-là de même, M. F., et tâchez de bien comprendre l'explication que je vais en donner.

Le semeur qui sortit pour semer son grain, c'est J. C. même. Mais d'où est sorti, s'écrie ici St. Jean Chrysostôme, celui qui est présent par-tout, et qui remplit tout? Comment a-t-il pu sortir, et où a-t-il pu aller? Quand il s'est approché de nous par son incarnation, il ne l'a pas fait, dit ce père, en passant d'un

lieu en un autre ; mais en se faisant homme et en se rendant visible à nous. Comme nos péchés nous empêchoient d'aller à Dieu, il est venu lui-même à nous ; et pourquoi y est-il venu ? Est-ce pour perdre la terre qui étoit couverte de ronces et d'épines ? Est-ce pour punir les laboureurs qui les y avoient laissé croître, en négligeant de la cultiver ? Non, ajoute saint Jean Chrysostôme ; mais il est venu pour la labourer lui-même, pour la rendre fertile et pour y semer sa parole comme une semence de vertu et de piété. Car par la *semence*, dont il est parlé dans la parabole, on doit entendre sa parole ; par *la terre* qui la reçoit, nos ames ; et il est lui-même *celui qui la sème.*

Mais que devint enfin cette semence ? Hélas ! une partie fut foulée aux pieds et mangée par les oiseaux du ciel, une autre fut brûlée par l'ardeur du soleil ; une autre fut étouffée par les épines ; et une autre produisit au centuple. Mais pourquoi n'y eut-il que cette quatrième partie qui fructifiât ? C'est que ce fut la seule qui rencontra une bonne terre : car des

trois autres parties, l'une tomba le long du chemin, l'autre sur un terrain pierreux, et l'autre parmi les épines. Si donc presque toute la semence devint inutile, et ne produisit rien, il n'en faut point accuser celui qui sema, mais la terre qui reçut cette semence. Or il en est de même de la parole de Dieu. Si elle n'opère pas toujours les effets qu'elle devroit produire, ce n'est point à Dieu que nous devons nous en prendre; c'est à nous qui ne l'écoutons point, ou qui ne l'écoutons qu'avec de mauvaises dispositions : car ce sont les différentes dispositions de nos ames, qui, comme vous le verrez dans la suite, sont figurées par les différentes sortes de terrain dont parle la parabole. J. C., dit encore ici saint Jean Chrysostôme, offroit indifféremment à tous les instructions de la divine parole, et de même qu'un laboureur en semant, ne fait aucun discernement d'une terre d'avec une autre; ainsi en prêchant, ce divin Sauveur ne faisoit point de distinction entre le riche et le pauvre, entre le savant et l'ignorant, entre les ames ardentes et

celles qui étoient lâches et paresseuses. Il semoit également sur tous les cœurs; il faisoit de son côté ce qu'il devoit, quoiqu'il n'ignorât pas quel devoit être le succès et le fruit de son travail.

Or ce que faisoit ce divin Sauveur, nous le faisons nous-mêmes, M. F., en annonçant sa parole. Nous répandons partout cette divine semence, nous cherchons à la faire pénétrer dans l'esprit, dans le cœur et dans l'ame de tous nos auditeurs. Mais y a-t-il la quatrième partie de ces auditeurs. Y en a-t-il même quelques-uns en qui nous ayons la consolation de la voir fructifier? Hélas! nous avons au contraire la douleur de voir que presque toujours nous la répandons inutilement, et qu'elle ne produit presque jamais aucun fruit. Nous avons beau instruire, exhorter, menacer; malgré toutes nos instructions, toutes nos exhortations et toutes nos menaces, ont voit toujours régner partout les mêmes vices, les mêmes désordres, les mêmes scandales, la même dépravation; et la semence divine que nous répandons, est presque toujours

entièrement infructueuse. Mais pourquoi l'est-elle ? C'est que comme celle dont il est parlé dans l'évangile, tantôt elle tombe le long du chemin, où elle est foulée aux pieds et mangée par les oiseaux du ciel ; tantôt elle tombe sur un terrain pierreux, et après avoir levé, elle sèche, parce qu'elle n'a pas d'humidité ; tantôt enfin elle tombe parmi les épines, lesquelles venant à croître en même temps, finissent par l'étouffer.

Vous ne comprenez pas peut-être le sens de ce que je dis ici, et vous voudriez sans doute savoir comme les apôtres, ce que signifient ce chemin, ce terrain pierreux et ces épines où la semence tomba inutilement. Eh bien, écoutez-moi : Je vais vous l'apprendre en vous rapportant l'explication qu'en fit J. C. même ; car je puis bien vous dire comme il le disoit à ses disciples : *Il vous a été donné de connoître les mystères du royaume des cieux, tandis qu'on ne parle aux autres qu'en paraboles, afin qu'en voyant, ils ne voient point, qu'en entendant, ils ne comprennent point.*

Mais malheur à vous, si vous abusiez de la grâce que Dieu vous accorde en vous montrant la vérité clairement et sans voile : car en punition de l'abus que vous en feriez, vous fermeriez volontairement les yeux à la lumière ; et l'on pourroit vous appliquer ces paroles que le prophète Isaïe adressoit aux Juifs. *Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez point : vous verrez de vos yeux, et vous n'apercevrez pas : car l'esprit de ce peuple s'est appesanti : ils ont prêté l'oreille avec peine, et ils ont fermé les yeux, de peur qu'un jour leurs yeux ne voient, que leur oreille n'entende, que leur esprit ne comprenne, de peur de se convertir, et que je ne les guérisse.* Ecoutez donc, encore une fois, et n'imitez pas l'aveuglement volontaire de ce peuple endurci dans le crime.

La semence dont il est parlé dans la parabole, dit J. C., c'est la parole de Dieu. Le chemin le long duquel elle tombe, désigne ceux qui écoutent cette sainte parole sans y prendre aucun intérêt et

sans y donner aucune attention. Si elle pénètre dans leur esprit, les pensées profanes que le démon y excite, et la dissipation continuelle à laquelle ils se livrent, la leur font bientôt oublier; et comme elle n'a pas le temps d'y germer elle n'y peut produire aucun fruit.

Le terrain pierreux sur lequel tomba la semence, représente ceux qui à la vérité, prêtent une oreille attentive à la doctrine du salut, et la reçoivent même avec joie, parce qu'ils n'ignorent pas combien elle peut leur être utile. Mais comme leur cœur a été endurci par les mauvaises habitudes qu'ils ont contractées, cette doctrine salutaire ne peut pas y prendre racine; c'est pourquoi elle n'a sur eux qu'une influence passagère, ils n'en suivent les impressions, que pendant un temps; et dès que la tentation vient les attaquer, ils oublient les pieux sentimens et les saintes résolutions qu'elle leur avoit inspirés.

Les épines parmi lesquelles on jette la semence, sont l'image de ceux qui après avoir commencé par recevoir dans leur

cœur la parole divine, finissent par l'y étouffer, en ne s'occupant que des sollicitudes du siècle, en ne songeant qu'à conserver ou à augmenter leur fortune, et en ne cherchant qu'à jouir des agrémens de la vie : car le soin des affaires, l'amour des plaisirs et le désir des richesses sont comme autant d'épines, qui en étouffant la semence de la parole de Dieu, l'empêchent de produire les fruits salutaires qui en seroient nés. C'est donc toujours par notre faute, que cette divine parole devient inutile ; et si elle n'opère presque jamais aucun changement dans notre conduite, ce n'est que parce que livrés à la dissipation, ou subjugués par les passions, la plupart des hommes l'écoutent avec un esprit et un cœur mal disposés à en profiter.

Je dis la plupart des hommes : car si une partie de la semence dont parle l'évangile, tomba le long du chemin, une autre sur un terrain pierreux, et une autre parmi les épines ; il en est une aussi qui tomba sur une bonne terre, et *cette bonne terre est*, dit J. C., *l'ame de*

ceux qui ayent écouté la parole divine avec un cœur bon et excellent, la retiennent, et rendent du fruit par la patience. Quand on l'écoute avec un cœur bon, c'est-à-dire avec l'intention de s'instruire, on la retient; et quand on l'écoute avec un cœur excellent, c'est-à-dire, avec un désir sincère d'en profiter, on en retire les fruits que l'on en désire. L'estomac, lorsqu'il est bon, retient les alimens qu'il reçoit; et quand il est excellent, il les digère, et en fait passer le suc dans tout le corps dont il conserve et augmente les forces. Or il en est ainsi de notre cœur, lorsqu'il a les mêmes qualités. Mais pour avoir ce cœur bon et excellent, où la parole divine ne manque jamais de fructifier, il faut être éclairé des lumières de la foi, animé du feu de l'amour divin et dégagé de l'esclavage des passions. Avec ces saintes dispositions, on écoute la parole de Dieu, on la retient, on se l'applique par ses réflexions et on la réduit en pratique dans ses actions. Mais sans elle, cette divine parole n'est selon les expressions de

l'Apôtre, qu'une cymbale retentissante qui ne produit qu'un vain bruit, et qui en frappant les oreilles, ne fait aucune impression sur l'esprit, et n'opère aucun changement dans le cœur. C'est cependant pour éclairer notre esprit et pour règler nos cœurs qu'elle nous a été donnée. Ce sont là les vues salutaires que Dieu se propose en nous la faisant annoncer; et ce que nous devons le plus craindre, c'est de la rendre inutile en ne l'écoutant pas, ou en l'écoutant mal: car si elle ne nous rend pas meilleurs, elle nous rendra plus coupables; et si elle ne sert pas maintenant à notre sanctification, elle servira un jour à notre condamnation. Si nous voulons donc éviter le châtiment que nous attireroit l'abus que nous en ferions, il faut que nous l'entendions, et il faut que nous l'entendions avec les dispositions qu'elle exige.

Je dis d'abord qu'il faut que nous l'entendions: car cette divine parole est pour notre ame, ce que le pain est pour notre corps; et c'est sans doute pour cela, que J. C. disoit à l'esprit tentateur;

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Si malheureusement vous veniez à manquer de pain, votre corps s'affoibliroit, vos forces diminueroient, vous tomberiez d'abord dans la langueur, ensuite dans la défaillance, et vous succomberiez enfin aux rigueurs de la faim. Or il en seroit ainsi de votre ame, si elle étoit long-temps privée de l'aliment salutaire qu'elle trouve dans la parole de Dieu : elle perdroit bientôt tous les sentimens de piété que cette sainte parole lui communique, et qui font toute sa force ; elle s'affoibliroit, elle languiroit, et de l'état de langueur, elle tomberoit dans le péché qui la réduiroit à un état de mort. Mais de même que pour avoir de quoi nourrir nos corps, il faut que l'on sème les grains qui doivent servir à leur nourriture ; ainsi pour entretenir les forces de notre ame, il est nécessaire qu'on lui procure par la prédication, l'aliment salutaire qu'elle trouve dans la parole de Dieu, et c'est pour cela que l'église nous oblige de vous l'an-

noncer. Mais en nous faisant un devoir de vous instruire, elle vous en fait un aussi d'assister à nos instructions; et si vous les rendiez inutiles en négligeant habituellement de venir les entendre, non-seulement vous désobéiriez à l'église qui vous ordonne d'être exacts à les écouter; mais encore vous vous priveriez d'un des plus grands moyens de salut que Dieu puisse vous offrir, puisqu'il lui a plu, comme dit l'apôtre saint Paul, de sauver le monde par la prédication.

Il faut donc d'abord que vous entendiez la parole de Dieu; mais il faut de plus, que vous l'entendiez avec les dispositions qu'elle exige. Car pour en revenir à la comparaison qui fait le fonds de la parabole que je vous ai expliquée, dites-moi, je vous prie, M. F.: espéreriez-vous de voir germer et fructifier les grains que vous semeriez, si vous n'aviez pas l'attention de préparer la terre avant que de la semer? Non sans doute, parce que vous savez que quelque bon que soit un terrain, il exige toujours quelques soins pour devenir fer-

tile. Eh bien, M. F., il en est ainsi de la parole de Dieu : inutilement la répandrions-nous dans vos ames, si elles n'étoient pas disposées à la recevoir. Il faut donc que vous fassiez pour en retirer les fruits qu'elle peut produire, ce que vous faites ordinairement quand vous semez vos grains. Or que faites-vous alors, ou plutôt que ne faites-vous pas pour vous procurer une abondante récolte ? Si vous trouvez dans le champ que vous devez ensemencer, des ronces et des épines, vous les en arrachez ; si vous y rencontrez des pierres, vous les en ôtez ; s'il est trop sec, vous l'arrosez ; s'il vous paroît trop humide, vous le desséchez ; et ce n'est qu'alors que vous y jetez la semence. Mais après l'y avoir jetée, vous la couvrez pour empêcher que les oiseaux du ciel ne l'enlèvent ; vous en écartez tous les animaux qui pourroient venir la fouler aux pieds ; vous arrachez toutes les mauvaises plantes qui pourroient la suffoquer, et vous la soignez ; vous la surveillez, jusqu'à ce que vous ayez recueilli la moisson que vous en

attendez. Mais à quoi servira cette moisson ? A vous nourrir, à vous donner un peu plus d'aisance, à vous procurer, en un mot, quelques avantages purement temporels. Mais tous ces avantages sont-ils comparables à ceux que vous pouvez retirer de la parole de Dieu ? C'est elle qui est destinée à nourrir et à fortifier votre ame. C'est elle qui doit produire tous les fruits de grâce et de sainteté qui peuvent vous rendre agréables aux yeux du Seigneur. C'est elle en un mot, qui en vous apprenant et en vous animant à vivre en véritables chrétiens, peut vous rendre heureux dans le temps et dans l'éternité. Faites donc du moins pour elle, ce que vous faites pour les semences et les grains que vous confiez à la terre. Employez d'abord la prière pour disposer votre ame à la recevoir. Otez tous les obstacles qui pourroient l'empêcher d'y pénétrer. Nourrissez-vous des saintes pensées qu'elle fera naître dans votre esprit. Augmentez par vos réflexions les pieux sentimens qu'elle excitera dans votre cœur. Prenez des résolutions conformes aux des-

seins salutaires qu'elle vous inspirera ; mettez enfin à profit le grand moyen de salut qu'elle vous offrira, et faites-en un si saint usage, qu'après avoir servi à vous sanctifier sur la terre, elle vous rende éternellement heureux dans le ciel.

PRONE

POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

ÉVANGILE.

JESUS prit les douze Apôtres et leur dit : Voilà que nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les prophètes au sujet du Fils de l'Homme, sera accompli : car il sera livré aux Gentils, traité avec dérision, fouetté et couvert de crachats ; et après qu'on l'aura fouetté, on le fera mourir, et il ressuscitera le troisième jour. Mais ils ne comprirent rien à tout cela, et ce discours étoit pour eux une chose cachée, et ils n'entendoient pas ce qu'il disoit. Comme il s'approchoit de Jéricho, il se trouva un aveugle assis sur le bord du chemin, où il demandoit l'aumône. Entendant passer une troupe de gens, il demanda ce que c'étoit ; on lui dit que c'étoit Jesus de Nazareth, qui passoit. Il se mit aussitôt à crier : Jesus, Fils de David, ayez pitié de moi. Ceux

qui alloient devant, le grondoient pour le faire taire ; mais il crioit encore plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi. Alors Jesus s'arrêtant, commanda qu'on le lui amenât ; et lorsqu'il se fût approché, il lui demanda : Que voulez-vous que je fasse ? Seigneur, repartit l'aveugle, que je voie. Jesus lui dit : Voyez ; votre foi vous a sauvé, et à l'instant, il vit, et le suivit en glorifiant Dieu, et tout le peuple qui le vit, loua Dieu. *S. Luc, chap.* 18, *vers.* 31—45.

HOMÉLIE.

Jesus prit les douze Apôtres avec lui et leur dit : Voilà que nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été prédit par les prophètes au sujet du Fils de l'homme, sera accompli ; car il sera livré aux Gentils, traité avec dérision, fouetté et couvert de crachats ; et après qu'on l'aura fouetté, on le fera mourir. Vous êtes peut-être surpris, M. F., qu'étant encore éloignés du temps où nous

devons célébrer la douloureuse mémoire des humiliations, des souffrances, de la passion et de la mort de notre divin Rédempteur, l'église nous en mette l'image sous les yeux, dans l'évangile qu'elle nous fait lire aujourd'hui. Mais ce n'est pas sans raison, qu'elle prend cette sage précaution. Elle n'ignore pas les désordres scandaleux qui pendant les jours de licence où nous sommes, ont coutume de régner jusques dans le sein du christianisme. Elle sait qu'oubliant qu'ils sont Chrétiens, et qu'ils doivent toujours se comporter en véritables Chrétiens, la plupart de ses enfans se croient autorisés à se livrer dans ce malheureux temps, aux mêmes excès qu'on remarquoit autrefois parmi les païens. Elle voit que quoique dans leur baptême, ils aient renoncé à Satan, au monde, à ses pompes et à ses vanités, ces Chrétiens infidèles croient pouvoir sans scrupule se permettre les déguisemens les plus indécens, étaler les parures les plus immodestes, assister aux bals les plus dangereux et donner librement tout leur temps aux amusemens, aux plaisirs et à la bonne

chère. Or comme cette tendre mère gémit de voir ses enfans oublier ainsi ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, ce qu'ils doivent à leur religion, ce qu'ils doivent surtout à leur Dieu qui n'a pas fait difficulté de s'humilier, de souffrir, de mourir même pour les sauver, elle croit devoir leur rappeler ses ignominies, ses souffrances et sa mort, afin qu'en voyant combien il les a aimés, ils apprennent à s'interdire tout ce qui pourroit l'offenser.

Vous savez, M. F., que pendant le deuil que l'on prend pour la mort d'un père, ses enfans n'oseroient donner publiquement des marques de joie, et surtout d'une joie dissolue : ils croient, au contraire, ne pouvoir et ne devoir donner que des signes de douleur, et ils craindroient de se déshonorer, s'ils ne se montroient pas pénétrés de la profonde tristesse que doit leur inspirer l'amour filial. Or voilà, M. F., quelle est la situation où nous nous trouvons; voilà quelle doit être notre conduite, si nous avons un cœur sensible et reconnoissant. L'église qui conserve toujours précieusement le souvenir

de son céleste Epoux que nous devons regarder comme notre Père, renouvelle tous les ans le deuil que lui a causé sa mort. Elle l'a déjà commencé, et elle a substitué dans la célébration de nos saints mystères, des ornemens d'une couleur sombre et lugubre à ses vêtemens de joie. Mais comme elle craignoit que ses enfans ne fussent insensibles à cette marque de sa douleur, elle s'est dit à elle même : Rappelons à ces enfans dissipés ce que leur père a daigné faire pour eux : offrons à leurs regards la touchante peinture de l'état humiliant et souffrant où il s'est réduit pour les racheter. S'ils ont encore la moindre étincelle de foi et le moindre sentiment de piété, ils ne pourront s'empêcher d'en être attendris ; et bien loin de se livrer aux amusemens et à des plaisirs qui sembleroient insulter aux souffrances et aux douleurs de ce bon père, ils se feront un devoir de les partager, et au-lieu de le crucifier de nouveau en péchant et en l'offensant, ils le dédommageront en quelque sorte des rigueurs de sa mort, en ne vivant plus que pour lui,

et en s'attachant toujours plus étroitement à lui.

Telle a été l'intention et l'espérance de l'église en nous rappelant dans l'évangile de ce jour ce que J. C. a souffert pour nous. Mais ses vues ont-elles été remplies ? Son espérance s'est-elle réalisée ? Hélas ! bien loin que ce souvenir ait arrêté les désordres de ses enfans, il semble au contraire qu'il n'a servi qu'à les augmenter, et jamais J. C. n'est plus offensé, que lorsque l'image de ses souffrances qu'on nous met sous les yeux, devroit le plus nous engager à l'aimer. L'église en gémit, et ne pouvant empêcher les scandales dont elle est témoin, elle cherche, du moins à les réparer. C'est pour cela que pendant les trois jours que nous venons de commencer, elle a soin de réunir les fidèles dans nos temples plus souvent qu'elle ne le fait ordinairement ; c'est pour cela que durant ces trois jours, elle ordonne à ses ministres de tonner du haut de la chaire de vérité, contre les déréglemens que se permettent les mauvais Chrétiens ; c'est pour cela que pendant

quarante heures, elle expose J. C. sur nos autels pour y recevoir nos adorations; c'est pour cela enfin qu'elle lui fait solennellement une amende honorable, où en réparant autant qu'il est en elle, les outrages qu'on ne craint pas de lui faire, elle cherche à détonrner par ses humbles supplications, les traits vengeurs qu'ils pourroient attirer sur nos têtes coupables. Joignons donc, M. F., joignons nos prières et nos réparations à celles de cette tendre mère; et puisqu'il y a tant de Chrétiens, qui pendant ces jours de licence, ne donnent à J. C. que des marques d'indifférence et d'ingratitude, qu'il y en ait du moins quelques-uns qui se fassent un devoir de lui offrir des témoignages de leur reconnoissance et de leur amour. Rien n'est plus propre à vous engager à être de ce petit nombre, que ce que nous lisons dans l'évangile de ce jour; et c'est pour cela que je vais maintenant vous l'expliquer.

Jesus-Christ, comme vous l'avez vu, annonce à ses douze Apôtres, que conformément aux oracles des prophètes, il

sera livré aux nations, insulté, fouetté, couvert de crachats, et mis à mort. Mais pourquoi leur fait-il une prédiction si triste et si affligeante ? Il la leur fait afin qu'en voyant dans la suite les humiliations et les mauvais traitemens qu'il auroit à essuyer, ils fussent bien convaincus qu'il n'éprouvoit que ce que les prophètes avoient annoncé, que ce qu'il avoit prédit lui-même, et que par conséquent, bien loin de se scandaliser de ces humiliations et de ces mauvais traitemens, ils les regardassent comme une preuve de sa sagesse qui lui faisoit tout prévoir, et comme une marque de son amour qui lui faisoit tout souffrir pour notre salut. Si sans en avoir été prévenus, les Apôtres eussent vu tout-à-coup leur divin Maître saisi, enchaîné, outragé, flagellé et expirant sur la croix, leur foi auroit pu en être ébranlée, et ils auroient été naturellement tentés de ne le regarder que comme un pur homme, qui succomboit à la malice d'autres hommes plus puissans et plus forts que lui. Mais quand à la vue de l'état souffrant et humiliant où il fut réduit pendant

dant sa passion, ils se rappelèrent les paroles par lesquelles il leur avoit prédit tout ce qu'ils voyoient; ils durent comprendre que tout ce qu'ils voyoient, étant l'accomplissement de ce qu'il leur avoit annoncé long-temps avant l'évènement, il découvroit l'avenir comme le présent, et que, par conséquent, il étoit Dieu, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse voir ce qui doit être, comme ce qui est déjà.

Mais en trouvant dans ses prédictions une preuve de sa divinité, ils durent y trouver aussi une marque de son infinie bonté, et ils se dirent sans doute à eux-mêmes : ce n'est donc point malgré lui, qu'il a souffert et qu'il a été immolé sur la croix ; c'est parce qu'il l'a voulu. Ses souffrances et sa mort ne sont donc pas le pur effet de la violence et de la malice des hommes ; elles sont les fruits précieux de sa miséricorde et de son amour. Ces souffrances et cette mort ne doivent donc point nous scandaliser ; elles ne doivent que nous toucher, que nous engager toujours plus à l'aimer. Or ce que se dirent les Apôtres, en voyant l'accomplissement

des prédictions de leur divin Maître, nous devons nous le dire à nous-mêmes, puisque nous savons aussi-bien qu'eux, que ces prédictions se sont accomplies ; qu'il n'a souffert que ce qu'il avoit prévu, et qu'il ne l'a souffert que parce qu'il l'a voulu. Mais ce que nous devons penser et nous dire en même temps, c'est que si notre Dieu a été assez bon pour souffrir tant pour nous, il faudroit que nous fussions bien ingrats pour ne vouloir rien souffrir pour lui ; c'est que bien loin de nous plaindre des souffrances qu'il nous envoie, nous devons plutôt nous en réjouir, puisqu'elles nous procurent l'occasion de lui témoigner notre reconnoissance et d'acquérir la sainte ressemblance que nous devons avoir avec lui pour être sauvés. Jetons donc les yeux sur ce divin modèle, lorsque nous serons affligés, humiliés, maltraités ; et si nous avons de la foi, la seule vue de Jesus crucifié suffira pour nous consoler et pour nous animer.

Mais outre l'exemple de ce Dieu Sauveur, l'évangile de ce jour nous offre un

autre sujet de consolation bien propre à adoucir les maux que nous avons à endurer dans cette vallée de larmes. J. C. n'y prédit pas seulement les ignominies et les tourmens qu'il aura à essuyer, il y annonce encore la gloire qui en sera le fruit; et après avoir dit à ses Apôtres que *le Fils de l'Homme seroit livré aux Gentils, tourné en dérision, fouetté, couvert de crachats et mis à mort, il ajoute qu'il ressusciteroit le troisième jour :* et vous savez, M. F., que cette seconde prédiction ne s'est pas moins accomplie que la première. Mais vous savez aussi que la résurrection de ce Dieu Sauveur est le gage de la nôtre, et que si nous souffrons avec lui, ainsi que s'exprime l'Apôtre, nous serons glorifiés comme lui. Or y a-t-il rien de plus propre à nous faire supporter non-seulement avec patience, mais encore avec joie, tous les maux dont la Providence permet que nous soyons accablés ; et dussions-nous être obligés de mourir pour notre Dieu, comme il est mort pour nous, ne devrions-nous pas nous féliciter de pouvoir acheter à ce

prix, le précieux avantage de partager la gloire de sa résurrection ?

C'est l'espérance de cet avantage et l'exemple de J. C., qui faisoient que les Apôtres se réjouissoient, lorsqu'ils avoient eu quelque affront à souffrir pour leur divin Maître. Mais ils n'éprouvèrent cette joie, que lorsqu'ils eurent vu l'acomplissement des prédictions qu'il leur avoit faites : car lorsqu'il les leur fit, *ils ne comprirent rien à tout cela*, dit l'Evangéliste, *et le discours de Jesus étoit pour eux une chose cachée, et ils n'entendoient pas ce qu'il disoit.* Il n'est pas surprenant que les Apôtres ne comprissent pas le sens des paroles de J. C. Outre qu'ils n'avoient encore alors que des idées charnelles, et qu'ils s'imaginoient, comme presque tous les Juifs, que le règne du Messie, seroit un règne temporel ; qui auroit jamais pu penser, qu'après avoir entendu et admiré tant de fois la céleste doctrine de ce divin Messie ; qu'après avoir été si souvent témoins de ses miracles et comblés de ses bienfaits, ces Juifs aveugles et ingrats pussent porter l'injus-

tice et la barbarie jusqu'à l'accabler d'outrages et à le faire mourir sur la croix ? Ah ! il falloit voir une ingratitude si monstrueuse, pour pouvoir la croire, et il ne faut pas être surpris que les Apôtres n'aient pas pu concevoir l'idée que leur divin Maître vouloit leur en donner avant l'accomplissement de la prédiction qu'il leur en faisoit. Mais après qu'ils l'eurent vu endurer les opprobres, les tourmens et la mort qu'il leur avoit annoncés, ils comprirent qu'il étoit la vérité, comme la bonté même; et persuadé, comme il le leur avoit dit, que le disciple n'est point au-dessus du Maître, ils se réjouirent de n'avoir comme lui, en partage que les humiliations et les souffrances. Tels seroient aussi nos sentimens, M. F., si nous envisagions ces souffrances et ces humiliations avec les yeux de la foi ; et si elles nous paroissent insupportables, c'est que nous en jugeons par les sentimens de la nature, plutôt que par les lumières de la religion, et que nous ne comprenons pas plus les choses de Dieu, que les Apôtres ne comprirent d'abord les discours de J. C. Mais ce bon

Maître qui voyoit la foiblesse de leur foi, voulut bien profiter de l'occasion qui se présenta, pour l'augmenter et pour l'affermir.

Comme il s'approchoit de Jéricho, il se trouva un aveugle assis sur le bord du chemin où il demandoit l'aumône. Entendant passer une troupe de gens, il demanda ce que c'étoit. On lui dit que c'étoit Jesus de Nazareth. Aussitôt il se mit à crier : Jesus, Fils de David, ayez pitié de moi. Ceux qui alloient devant, le grondoient pour le faire taire ; mais il crioit encore plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi. Jesus s'arrêtant, commanda qu'on le lui amenât, et lorsqu'il se fut approché, il lui demanda : Que voulez-vous que je fasse ? Seigneur, repartit l'aveugle, que je voie. Vous ne voyez sans doute, M. F., aucune ressemblance entre l'état de cet aveugle et le nôtre. Il y en a cependant une très-grande, et si nous jugeons d'après les principes de la religion, nous verrons que nous sommes peut-être encore plus malheureux qu'il ne l'étoit. A la vé-

rité, nous ne sommes pas privés comme lui, de la lumière du jour, et nous pouvons faire usage des yeux que Dieu nous a donnés, comme deux flambeaux pour nous éclairer. Mais combien qui n'en font qu'un mauvais usage, et qui ne se servent de ce don de Dieu, que pour l'offenser ? Si l'aveugle de notre évangile étoit privé de la faculté de voir, du moins il ne voyoit rien qui pût souiller ses regards ; et aux yeux d'un Chrétien, cet avantage n'est-il pas préférable aux satisfactions criminelles que l'on se procure en voyant ce que l'on ne devroit pas voir ?

D'ailleurs, comme nous avons un corps et une ame qui ont différentes fonctions, nous avons aussi une double faculté de voir qui est assortie à ces fonctions. La première sert à régler les mouvemens de notre corps, la seconde est destinée à diriger les opérations de notre ame, et c'est encore un plus grand mal d'être privé de celle-ci, que de manquer de celle-là, parce que l'aveuglement corporel ne peut nous empêcher que de jouir des agrémens passagers que nous pourrions trouver sur

la terre; au-lieu que l'aveuglement spirituel peut nous faire perdre le bonheur éternel qui nous est réservé dans le ciel. Cependant, M. F., quoiqu'il n'y ait rien de plus funeste que cet aveuglement spirituel, on peut dire qu'il n'y a rien de plus commun, et l'on ne rencontre presque partout que des Chrétiens qui en sont frappés. Clair-voyans pour tout ce qui a rapport à leurs intérêts temporels, ils sont entièrement aveugles sur tout ce qui concerne leur salut éternel. Ils ne connoissent ni les moyens qu'ils doivent prendre, ni les écueils qu'ils ont à éviter, pour assurer le succès de cette grande affaire: ils marchent, pour ainsi dire, au hasard; et comme ils n'ont personne pour les diriger, parce que malgré leur aveuglement, ils se croient assez éclairés pour se conduire eux-mêmes, ils s'égarent sans le savoir, et ils font les chutes les plus déplorables sans se les reprocher. Ne sont-ils donc pas plus à plaindre que l'aveugle dont il est parlé dans notre évangile? Ah! du moins celui-ci connoissoit son malheur; et c'est parce qu'il le connoissoit, qu'il ne

négligea rien pour s'en délivrer. A peine eut-il appris que Jesus de Nazareth passoit par le chemin au bord duquel il étoit assis, qu'empressé de profiter de cette occasion favorable, il se mit à crier. *Jesus, Fils de David, ayez pitié de moi.* En vain cherchoit-on à le faire taire ; il désiroit trop sa guérison, pour ne pas continuer à la demander, et il ne cessa de crier : *Fils de David, ayez pitié de moi*, que Jesus-Christ ne lui eût demandé : *Que voulez-vous que je fasse ?* et qu'il ne lui eût répondu : *Seigneur, faites que je voie.*

Or voilà, pécheurs aveugles, ce que vous devez faire pour recouvrer la lumière de la grâce. Vous devez la désirer, vous devez la chercher, vous devez surtout la demander, comme le plus précieux de tous les biens ; et vous élevant au-dessus de tous les vains discours du monde qui voudroit vous en détourner, vous devez continuellement dire à Dieu, comme l'aveugle de Jéricho : Seigneur, faites que je voie. Si cet homme infortuné n'eût pas cherché l'occasion de se faire éclairer ; si

lorsqu'elle se présenta, il ne se fût pas empressé d'en profiter ; il auroit toujours été plongé dans les ténèbres, il seroit mort dans son aveuglement ; et c'est ce qui vous arrivera à vous-mêmes, pécheurs, si au-lieu d'imiter son empressement à chercher la lumière, vous la fuyez, vous la repoussez, et vous ressemblez à ces pécheurs dont parle un prophète, qui ne vouloient pas voir et comprendre la vérité, pour n'être pas obligés de la suivre. Les ténèbres de votre esprit s'épaissiront toujours plus, vous donnerez toujours dans de plus grands égaremens ; vous ferez toujours plus de chutes, vous irez de précipices en précipices, et après avoir vécu dans le crime, vous mourrez dans l'impénitence. Imitez donc dès à présent la conduite de l'aveugle de Jéricho. Cherchez comme lui, à vous éclairer, soit par la lecture des livres de piété, soit par les conseils des personnes sages et vertueuses, soit par le secours de la parole de Dieu. Adressez-vous surtout comme lui, à J. C. qui, selon les expressions de l'évangile, est la vraie lumière qui éclaire

tout homme venant en ce monde; mais adressez-vous à lui avec une foi vive, et la foi vous sauvera comme elle le sauva: car c'est parce qu'il crut en J. C. et qu'il attendit tout de sa puissance, que ce divin Sauveur *lui dit : Voyez ; votre foi vous a sauvé ;* et c'est aussi en croyant et en mettant toute votre confiance en lui, que vous vous attirerez les lumières dont vous avez besoin. Alors vous découvrirez tout ce que les vérités de la religion ont de plus sublime et de plus consolant, et vous éprouverez la même satisfaction que ressentit notre aveugle, lorsqu'il vit pour la première fois le merveilleux et touchant spectacle que lui offrit la nature. Alors vous connoîtrez comme lui, la route que vous devez suivre pour arriver au terme où vous aspirez, et ne craignant plus de vous égarer, vous y marcherez avec autant d'ardeur que de joie. Alors imitant sa reconnoissance, vous glorifierez comme lui, le Seigneur, et vous le ferez louer par le peuple qui sera aussi édifié de votre retour à la vertu, qu'il avoit été scandalisé de vos vices et de vos désordres. Alors

enfin, vous vous attacherez comme lui, à J. C. de qui vous sera venue la lumière qui vous éclairera ; vous le suivrez, et vous parviendrez en le suivant, à l'éternité bienheureuse que je vous souhaite.

PRONE

POUR LE PREMIER DIMANCHE DU CARÊME.

ÉVANGILE.

JESUS fut conduit par l'esprit dans le désert, pour être tenté par le diable, et après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim, et le tentateur s'approchant, lui dit : Si vous êtes le fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent des pains. Jesus lui répondit : il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Alors le diable le transporta dans la ville sainte, et le plaça sur le sommet du temple, et lui dit : Si vous êtes le fils de Dieu, jetez-vous en bas : car il est écrit : il a commandé à ses anges de prendre soin de vous, et ils vous porteront dans leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre quelque pierre. Jesus lui dit : il est aussi écrit : Vous ne

tenterez point le Seigneur votre Dieu. Le diable le transporta encore sur une montagne fort élevée, et lui montrant tous les royaumes avec leur gloire, il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si en vous prosternant vous m'adorez : Alors Jesus lui dit : Retire-toi, Satan : car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous servirez lui seul. Alors le diable le laissa, et aussitôt les anges s'approchèrent de lui et le servirent. *S. Matthieu, chap.* 5. *vers.* 1—11.

HOMÉLIE.

Jesus-Christ n'étant venu sur la terre que pour nous sauver, il ne s'est occupé pendant toute sa vie, qu'à nous apprendre soit par ses leçons, soit par ses exemples, à surmonter les différens obstacles qui peuvent s'opposer à notre salut : et comme les tentations auxquelles nous sommes sans cesse exposés, sont ce qu'il y a de plus propre à nous perdre, il s'est appliqué particulièrement à nous aguerrir,

pour ainsi dire, contr'elles, et à nous enseigner le grand art de les combattre, et d'en triompher. Tel est l'objet qu'il s'est surtout proposé dans tout ce que nous offre l'évangile de ce jour. Nous y lisons que ce divin Sauveur, tout saint qu'il étoit, a bien voulu se laisser tenter, afin que nous ne fussions ni surpris, ni découragés, lorsque nous le serions nous-mêmes. Nous y voyons comment il s'est préparé à la tentation; comment il l'a vaincue; comment il a été récompensé de la victoire qu'il a remportée sur elle; et tous ces traits sont comme autant de leçons pour nous. Fixez donc, M. F., fixez attentivement vos regards sur la conduite de ce divin Maître; et en voyant ce qu'il a fait, apprenez ce que vous devez faire vous-mêmes.

Jesus fut conduit par l'esprit dans le désert, pour y être tenté par le démon. Ces premières paroles de notre évangile nous apprennent d'abord que nous ne devons pas chercher la tentation: car si quelqu'un avoit pu la braver et s'y exposer volontairement, c'étoit sans doute J. C.,

puisqu'étant le Dieu fort et le Saint des Saints, il n'avoit rien à craindre des assauts du tentateur, et qu'il étoit assuré d'en triompher. Mais comme il n'a été tenté que pour nous servir de modèle, il ne l'a été, pour ainsi dire, que comme malgré lui, et au lieu d'aller affronter la tentation, il a attendu que la tentation vînt l'attaquer. Aussi l'historien sacré ne nous dit pas que Jesus alla de lui-même dans le désert, pour y être tenté, comme il nous dit dans un autre endroit, qu'il y alla pour prier; mais il nous dit qu'il y *fut conduit par l'Esprit.*

Voulez-vous donc vous conformer aux exemples de ce divin Maître, gardez-vous de rechercher les occasions qui pourroient être pour vous un sujet de tentation: car celui qui aime le péril, dit le Sage, y périra; et pourquoi? C'est que selon les principes de la Religion, nous ne pouvons pas vaincre ce péril par nos propres forces, et que nous avons besoin du secours du Ciel pour n'y pas succomber. Mais pouvons-nous compter sur ce secours, lorsque nous nous exposons volontaire-

ment à la tentation ? A la vérité, Dieu a promis d'accorder sa grâce à ceux qui ayant fui le danger, le rencontreroient malgré eux ; mais aussi, il a menacé ceux qui le chercheroient, de les abandonner à leur foiblesse ; et sa conduite a toujours répondu à ses promesses et à ses menaces. Quand le chaste Joseph, tout jeune qu'il étoit, fut attaqué malgré lui, par une tentation violente et imprévue, Dieu lui donna la force de résister à ses dangereuses attaques ; mais quand, tout vertueux qu'il avoit été jusqu'alors, le roi David eut la témérité de fixer volontairement ses regards sur un objet immodeste ; ce même Dieu qui nous ordonne de fuir le danger, permit pour le punir, qu'il y succombât.

Or il en sera ainsi de vous, M. F., si vous êtes attentifs à vous éloigner des occasions dangereuses, et que vous vous y trouviez exposés par la nécessité des circonstances, ou par les devoirs de votre état ; le Seigneur, qui selon l'Apôtre, est fidèle à sa parole, ne souffrira pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces,

et vous aidera à vaincre la tentation. Mais si, au contraire, malgré les ordres de ce souverain Maître qui vous prescrit la fuite, vous êtes assez téméraires pour vous engager dans le combat, il vous punira de votre témérité en vous livrant à vous-mêmes ; et comme vous n'êtes pas assez forts pour remporter la victoire, vous finirez infailliblement par être vaincus. Fuyez donc l'occasion du péché, ainsi que le Seigneur vous l'ordonne par la voix du Sage, et comportez-vous à l'égard des tentations comme vous le feriez à l'égard des dangers qui pourroient être funestes à votre santé ou à votre vie. Si vous étiez menacés d'une inondation, d'un incendie, ou d'une maladie contagieuse, et que vous eussiez les moyens de vous en préserver en vous en éloignant ; iriez-vous vous y exposer sous prétexte que Dieu vous aideroit à y échapper ? Non, sans doute ; et pourquoi ? Parce que vous sentiriez que ce Dieu, tout bon qu'il est, n'est pas obligé de faire des miracles, pour vous soustraire à des maux que vous pourriez éviter en fuyant. Eh bien ? M. F., agissez et

pensez de même, quand vous êtes tentés de vous exposer aux attraits du monde, au feu des passions, et à la contagion des mauvais exemples; car Dieu n'est pas plus obligé d'opérer des miracles pour sauver votre ame, que pour conserver votre corps; et si vous osez combattre contre ses ordres, il vous laissera périr dans le combat.

Mais comme la tentation nous attaque lors même que nous la fuyons, J. C. ne nous apprend pas seulement à la fuir; il nous montre encore le moyen que nous devons prendre pour nous y préparer. Ce moyen consiste principalement dans la mortification; et c'est pour nous engager par son exemple à la pratiquer, qu'avant que d'être tenté, *il jeûna quarante jours et quarante nuits*. La première précaution que nous devons donc prendre pour être en état de résister aux attaques du tentateur, c'est de mortifier notre corps par la pénitence et le jeûne. Quand on veut réussir à vaincre un ennemi redoutable, on commence par l'affoiblir autant qu'on le peut. Or, c'est ainsi, M. F., que

nous devons nous comporter envers nos corps qui sont comme autant d'ennemis domestiques, souvent plus à craindre pour nous que ceux du dehors. Tous les Saints se sont fait un devoir de dompter ces corps rebelles, non seulement par la pratique du jeûne, mais encore par l'exercice des austérités les plus rigoureuses, et S. Paul lui-même qui avoit été élevé jusqu'au troisième Ciel, nous dit expressément qu'il châtioit le sien, et qu'il le réduisoit en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, il ne devint reprouvé lui-même.

Or si les Saints n'ont pas cru pouvoir triompher de cet ennemi domestique sans le mortifier, nous qui ne sommes que d'indignes pécheurs, pouvons-nous espérer de le vaincre en le ménageant et en le flattant? Non, M. F., il n'y a que la mortification qui puisse nous rendre victorieux des violens assauts qu'il ne cesse de nous livrer; et c'est pour nous faire pratiquer cette mortification, que l'Eglise nous fait une loi de jeûner pendant toute la sainte quarantaine que nous venons de commencer. Faites-vous donc un devoir d'obser-

ver cette loi qui oblige tous les chrétiens; ou si les pénibles travaux qui sont attachés à votre état, vous rendent le jeûne impraticable, suppléez à cet exercice de mortification, en vous privant autant que vous le pourrez, de tout ce qui peut flatter la sensualité de ce corps rebelle qui s'élève sans cesse contre l'esprit, et qui devient pour nous un tyran, lorsque nous n'avons pas soin de le traiter en esclave. J. C. n'avoit rien à craindre du sien, et s'il l'a mortifié par le jeûne, ce n'est que pour nous donner l'exemple de la mortification. Ne serions-nous pas entièrement inexcusables, si nous refusions de l'imiter?

Après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, ce divin Sauveur eut faim, et le tentateur s'approchant, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent des pains. Jesus lui répondit : il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Vous voyez par le langage que le démon tint à J. C., que profitant de la circonstance où il avoit faim, il prit le pré-

texte du besoin où il se trouvoit, pour l'engager à se dédommager des rigueurs du jeûne, en changeant les pierres en pains ; et c'est là aussi l'adresse dont il use tous les jours, en nous portant à abandonner la pratique de la pénitence, pour jouir des douceurs d'une vie sensuelle. C'est aussi par le prétexte du besoin et de la faim, qu'il engage souvent les pauvres à usurper ce qui ne leur appartient pas, et à changer en pain ce qu'ils volent aux autres. Mais le véritable chrétien ne donne point dans ce piège. Instruit par sa religion que le vol n'est jamais permis ; que l'on a toujours une ressource dans le travail, et que vint-on même à manquer de cette ressource, il vaut mieux, comme le dit S. Jean Chrysostôme, mendier que voler, et être malheureux que se rendre coupable ; il ne veut d'autre ressource que les soins de la providence ; il a toujours présentes à l'esprit ces paroles de l'évangile : *Heureux les pauvres, parce que c'est à eux qu'appartient le royaume des Cieux*, et il ne répond, comme J. C., aux suggestions de l'esprit malin, que par

cet oracle de l'écriture : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.*

L'Esprit de ténèbres ne se lassa point d'attaquer notre divin Maître, et n'ayant pu le faire tomber dans le premier piège qu'il lui avoit dressé, *il le transporta dans la ville sainte, et le plaça sur le sommet du temple, et lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas: car il est écrit : Il a commandé à ses anges de prendre soin de vous, et ils vous porteront dans leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre quelque pierre.* Comme J. C. avoit d'abord repoussé les traits du tentateur par un oracle de nos livres saints ; cet esprit malin employa le même moyen pour l'engager à se précipiter du haut du temple, sous prétexte que les anges viendroient à son secours, et l'empêcheroient de faire une chute mortelle. Mais ce divin Sauveur voyant qu'il abusoit de ce passage de l'écriture, pour lui inspirer une presomption criminelle, lui répondit par ces autres paroles de nos saints livres : *Vous*

ne tenterez point le Seigneur votre Dieu; c'est-à-dire : Vous n'exigerez point de secours extraordinaires, lorsque les moyens ordinaires pourront vous garantir du danger. Vous ne demanderez point à Dieu des miracles, lorsque les soins communs de sa Providence pourront vous suffire. Car c'est là le vrai sens de ces paroles : *Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu ;* et ce sont ces paroles que nous devons prendre pour règle de notre conduite. Quand donc sous prétexte que Dieu ne nous abandonnera pas, et que ses grâces, comme autant d'anges tutélaires, nous préserveront de toute chute et de tout péché, l'esprit tentateur voudra nous exciter à nous jeter au milieu des dangers du monde ; quand il voudra nous porter à nous livrer à des amusemens dangereux, à former des liaisons suspectes, à nous permettre des entrevues secrètes avec des personnes que nous devrions fuir, à porter nos regards sur des objets immodestes, à fréquenter des bals où une jeunesse licencieuse viole ouvertement les lois de la bienséance et de la pudeur; disons-nous

nous intérieurement à nous-mêmes, comme le Sauveur du monde le disoit au démon : *Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu :* car exiger de lui qu'il t'accorde son secours pour te faire échaper à des dangers que tu peux et que tu dois éviter, ce seroit le tenter ; ce seroit vouloir l'assujettir à tous tes caprices ; ce seroit par conséquent l'offenser et mériter d'en être abandonné.

Vaincu par la réponse de J. C., l'esprit tentateur forma une troisième attaque contre lui : *Il le transporta encore sur une montagne fort élevée, et lui montrant tous les royaumes du monde, avec leur gloire, il lui dit : Je vous donnerai tout cela, si en vous prosternant devant moi, vous m'adorez.* Quoique le spectacle imposant que le démon étala aux yeux du Sauveur du monde, ne fût qu'un vain fantôme que cet esprit malin avoit formé pour l'éblouir et pour le séduire ; il n'en offroit pas moins à ses regards tout ce qu'il y avoit de plus propre à flatter l'ambition et la vanité. Mais l'esprit tentateur n'a pas besoin de nous montrer des

objets si attrayans et de nous promettre de si grands avantages : il lui suffit de nous faire espérer quelques vains honneurs, quelques satisfactions passagères, quelques trésors périssables, pour nous gagner. Aussi il ne nous dit pas comme à J. C. : *Je vous donnerai les royaumes du monde avec toute leur gloire :* mais il dit à l'ambitieux : je te ferai parvenir à cette place qui flatte ta vanité ; il dit au voluptueux : je te ferai jouir de ces plaisirs qui sont l'objet de tes vœux ; il dit à l'avare : je te procurerai ces richesses que tu désires avec tant d'ardeur ; il n'en faut pas davantage, pour déterminer l'ambitieux, le voluptueux et l'avare à préférer son service à celui de Dieu. Dieu est-il donc un maître moins libéral ; et les biens qu'il promet à ses serviteurs, sont-ils moins précieux que ceux que le démon offre à ses esclaves ? Vous savez au contraire, M. F., que tous les honneurs, que tous les plaisirs, que toutes les richesses qu'on pourroit trouver dans tous les royaumes du monde, ne sont rien en comparaison du bonheur et de la gloire que Dieu ré-

serve dans le royaume des Cieux à ceux qui l'auront servi et aimé. Et cependant on dédaigne cette gloire et ce bonheur éternel, pour courir après des honneurs et des biens dont on ne peut jouir que pendant le court espace de temps qu'on a à passer sur la terre ! et cependant le démon qui ne nous offre que des avantages passagers, a partout une multitude infinie d'esclaves ; et le Seigneur qui nous promet une récompense dont la durée n'aura point de fin, trouve à peine dans le monde un petit nombre de serviteurs et d'adorateurs ! Peut - on concevoir un aveuglement plus déplorable !

Ah ! que la réponse que J. C. fit à l'esprit tentateur, dissipe enfin notre erreur, et nous apprenne comment nous devons lui répondre nous-mêmes, lorsqu'il viendra nous offrir le vain fantôme de bonheur qu'il fait briller aux yeux de ceux qu'il veut séduire. A peine ce divin Sauveur eut-il entendu la proposition sacrilège qu'osa lui faire cet esprit imposteur, en l'invitant à l'adorer et à se prosterner devant lui, qu'il lui répondit avec un ton de

mépris et d'indignation : *Retire-toi, Satan ; car il est-écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous servirez lui seul.* Voilà, M. F., la grande maxime qui doit nous servir de règle. Comme le Seigneur notre Dieu, est au-dessus de tout, nous devons aussi le préférer à tout, et lui seul doit être l'objet de notre dévouement et de nos hommages. Si donc l'esprit tentateur cherchoit à les partager avec lui, et vouloit vous soumettre à son odieux empire ; répondez-lui comme J. C. : Retire-toi loin de moi, Satan ; il n'y a qu'un seul maître qu'on doive adorer et servir. Ce maître c'est Dieu ; et c'est Dieu seul aussi que j'adorerai et que je servirai.

En opposant ces résolutions et ces sentimens religieux aux suggestions impies de l'esprit tentateur, vous le confondrez, vous le mettrez en fuite, et vous verrez, comme J. C., les douceurs de la paix remplacer la peine du combat : car après la dernière réponse de ce Dieu Sauveur, *le diable le laissa*, dit l'Evangéliste, *et aussitôt les anges s'approchèrent de lui,*

et le servirent. Vous ne pouvez pas espérer, M. F., de voir les esprits célestes venir ainsi applaudir à votre triomphe ; mais vous pourrez du moins vous répondre intérieurement que rien n'a pu ébranler votre fidélité ; que les assauts que vous a livrés l'ennemi du salut, n'ont servi qu'à affermir votre vertu, qu'à augmenter vos mérites aux yeux de Dieu, témoin de votre victoire ; et y a-t-il rien de plus consolant, que de pouvoir se rendre un pareil témoignage ? Voyez un guerrier qui après un combat opiniâtre et dangereux, revient triomphant du champ de bataille, où il a signalé sa bravoure par ses exploits : oubliant les dangers qu'il a courus, il ne s'occupe que de la joie qu'il a d'en avoir triomphé ; et plus il a eu de peine à vaincre, plus il se réjouit et se félicite de la victoire qu'il a remportée. Or il en sera ainsi de vous, si vous sortez victorieux des attaques que les passions et Satan vous auront livrées. Vous ne vous souviendrez de la pénible résistance que vous leur aurez opposée, que pour vous en applaudir ; et plus le combat vous au-

ra coûté, plus le succès dont il sera suivi, vous procurera de satisfaction. Armez-vous donc de courage pour soutenir les attaques de l'ennemi; déployez tout ce que vous avez de force pour le combattre; et pour vous y animer, songez que bien différens de ces vaillans guerriers qui ont remporté quelque éclatante victoire, vous n'aurez pas seulement pour récompense, une marque d'honneur, un grade distingué, une retraite honorable et commode; mais vous aurez un trône de gloire, une couronne immortelle et un bonheur éternel. Je vous le souhaite.

PRONE

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

ÉVANGILE.

JESUS prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et les mena à l'écart sur une haute montagne, et il fut transfiguré devant eux. Son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses habits blancs comme la neige : en même temps ils virent paroître Moïse et Elie s'entretenant avec lui. Pierre prenant la parole, dit à Jesus : Seigneur, nous sommes bien ici ; dressons-y, s'il vous plaît, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une pour Elie. Comme il parloit encore, une nuée lumineuse le couvrit, et en même-temps sortit de la nuée une voix disant : C'est là, mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection : Ecoutez-le. A ces paroles, les disciples tombèrent le vi-

sage contre terre, et furent saisis d'une grande frayeur; mais Jesus s'approchant, les toucha et leur dit : Levez-vous, et ne craignez point. Alors levant les yeux, ils ne virent plus que Jesus seul. Comme ils descendoient de la montagne, Jesus leur fit cette défense : Ne parlez à personne de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. *S. Matt. ch.* 17. *vers.* 1—9.

HOMÉLIE.

Jesus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et les mena à l'écart sur une haute montagne, et il fut transfiguré devant eux. Ce fut une bien grande faveur pour Pierre, pour Jacques et pour Jean son frère, que d'être choisis pour voir le merveilleux spectacle que J. C. devoit leur offrir sur le Thabor. Mais ce ne fut pas sans raison que leur divin Maître, les préféra aux autres apôtres qui n'eurent pas le même bonheur. S'ils obtinrent cette préférence, c'est, dit S. Jean Chrysostôme, qu'ils s'en étoient rendus dignes par

leur conduite et leurs sentimens envers J. C.; c'est qu'ils l'aimoient plus, et qu'ils en étoient plus aimés. Si nous voulons donc avoir part aux bienfaits particuliers de ce divin Sauveur, tâchons de les mériter en nous attachant toujours plus étroitement à lui. Plus nous l'aimerons, plus il nous donnera de marques de son amour, et si nous partageons les sentimens qu'avoient pour lui les trois apôtres dont j'ai parlé, nous participerons aussi aux faveurs précieuses qu'il leur accorda.

Il ne pouvoit rien y avoir de plus doux pour ces fidèles disciples, que de voir leur divin Maître environné de gloire et de majesté ; et c'est là la satisfaction dont ils jouirent sur la montagne où il les mena. Il se montra tout-à-coup à leurs yeux sous une forme nouvelle. *Son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses habits blancs comme la neige. En même temps ils virent paroître Moïse et Elie s'entretenant avec lui.* Mais pourquoi leur offrit-il un spectacle si ravissant ? Ce fut principalement, selon le sentiment de S. Léon et de plusieurs autres saints doc-

teurs, pour les prémunir contre le scandale que pourroient leur causer dans la suite les ignominies de sa passion. Car comment auroient-ils pu s'en scandaliser, après avoir été témoins de la gloire de sa transfiguration ? Ne virent-ils pas dans cette gloire éclatante, une preuve sensible de sa toute-puissance, de sa divinité ; et en le voyant souffrir sur le calvaire, après l'avoir vu glorifié sur le Thabor, ne durent-ils pas en conclure que ses souffrances étoient un effet de son amour, et qu'il ne souffroit que parce qu'il le vouloit ?

Mais ce n'est point là la seule raison pour laquelle il se transfigura devant eux. En paroissant à leurs regards environné d'une clarté aussi resplendissante que celle du soleil, il voulut leur offrir une image frappante du merveilleux changement qui s'opéreroit dans nos corps après la résurrection ; il voulut leur faire comprendre que s'ils souffroient comme lui, ils seroient glorifiés avec lui ; il voulut surtout qu'ils trouvassent sur le Thabor un avant goût du bonheur dont ils devoient jouir dans le Ciel, et que l'espérance de ce bonheur

leur fît supporter avec courage toutes les peines qu'ils auroient à endurer, et toutes les persécutions qu'il leur faudroit essuyer pour exécuter les grands desseins qu'il avoit sur eux. Mais ce n'est pas seulement aux apôtres qu'il vouloit procurer ces avantages, c'est à tous les fidèles qui seroient instruits dans la suite de sa glorieuse transfiguration ; c'est par conséquent à nous-mêmes. Considérons donc le corps glorifié de ce Dieu Sauveur ; et si le nôtre est accablé de douleurs et d'infirmités, disons-nous à nous-mêmes : Voilà mon modèle. Je suis à présent semblable à Jesus souffrant et crucifié ; mais je ressemblerai un jour à Jesus environné de splendeur ; et plus je participe à ses souffrances, plus je dois espérer de partager sa gloire. Pourquoi me plaindrois-je donc de ce que j'ai à souffrir ? Peut-on regarder comme un mal ce qui doit produire un si grand bien ? Ah ! si j'avois les sentimens d'un véritable chrétien, je devrois plutôt m'en réjouir, parce que l'apôtre m'apprend que quelques tribulations légères et momentanées me procureront

un poids immense d'une gloire qui n'aura point de fin.

C'est ainsi que pensoient les apôtres en se rappelant au milieu de leurs souffrances, la gloire de leur divin Maître. Mais c'est surtout au moment qu'ils la contemploient, qu'ils en sentirent tout le prix. En considérant l'éclat merveilleux dont son visage brilloit, et qui se répandoit sur ses vêtemens devenus blancs comme la neige ; en voyant que Moïse, le législateur des Juifs, et Elie le plus grand des prophètes, étoient à ses côtés pour relever l'éclat de son triomphe, et pour montrer qu'il étoit la fin de la loi et des prophètes, le cœur de Pierre fut rempli d'une si grande alégresse, qu'il s'écria avec transport : *Seigneur, nous sommes bien ici. Dressons-y, s'il vous plaît, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie.* Or si Pierre fut, pour ainsi dire, enivré de joie, en voyant seulement la foible image de la gloire céleste que J. C. daigna lui montrer sur le Thabor, quelle douce et sainte ivresse n'éprouverons-nous pas, lorsque

nous serons inondés des abondantes délices dont nous jouirons dans le Ciel ? Si le visage resplendissant du Sauveur suffit pour le rendre heureux, quel ne sera pas notre bonheur, lorsque nous verrons Dieu face à face, et tel qu'il est ; lorsque dans sa lumière, ainsi que s'exprime un prophète, nous verrons la lumière, et nous comprendrons toutes les vérités, tous les mystères qui surpassent maintenant notre intelligence ? Peut-on comparer la satisfaction que Pierre éprouva sur le Thabor, avec la félicité dont nous jouirons dans le Ciel ; et si cet apôtre souhaitoit de se fixer sur cette montagne, quoiqu'il pût n'y goûter qu'une joie passagère, ne devrions-nous pas sans cesse soupirer après le céleste séjour, avec la même ardeur qu'un pieux laboureur dont parle S. François de Sales, et dont je crois devoir vous citer l'exemple.

Ce laboureur se trouvant fort malade, et ayant appris que le saint évêque étoit arrivé dans le pays qu'il habitoit, le fit prier instamment de venir le voir pour le disposer à la mort, et lorsqu'il lui eut fait

sa confession, il lui demanda s'il mourroit. Mon ami, lui répondit S. François de Sales, sur ce sujet, je suis aussi ignorant que vous. Tout ce que je sais, c'est que Dieu est le suprême arbitre de la vie et de la mort, et que quoiqu'il ordonne, nous devons nous soumettre à sa volonté. O Monseigneur! reprit alors le malade, ce n'est pas la crainte de mourir, mais la peine que j'aurois à vivre plus long-temps, qui me fait désirer de savoir si je reviendrai de cette maladie, ou si elle m'emportera. Avez-vous donc, lui dit alors le saint prélat, quelque chagrin qui vous rende la vie insupportable? Au contraire, lui répondit le laboureur. Jusqu'ici tout m'a réussi au gré de mes souhaits, et je jouis, grâces à Dieu, de tout ce qui peut contribuer à me rendre heureux. Pourquoi donc reprit le Saint, désirez-vous la mort avec tant d'ardeur? C'est répondit le malade, que j'ai toujours oui dire tant de merveilles de l'autre vie et des joies du Paradis, qu'il me semble que ce monde-ci est un cachot et une prison.

Tels seroient nos sentimens, si nous

avions de la foi, et si nous pensions en véritables chrétiens. Mais où sont ceux qui regardant ce monde comme un lieu d'exil, soupirent sans cesse après le bonheur qui les attend dans la céleste patrie? Hélas! vous le savez, M. F.: la plupart des hommes oublient entièrement ce bonheur, pour ne désirer et ne chercher que les richesses, que les plaisirs, que les honneurs, que les autres avantages qui semblent devoir les rendre heureux sur la terre. Mais que sont donc tous ces avantages, et quelle félicité peuvent-ils en attendre?

Tandis que Pierre parloit encore, une nuée brillante vint le couvrir. Voilà, M. F., la fidèle image des plaisirs et des joies du monde. On est d'abord ébloui par l'éclat dont il brille: on croit trouver le vrai bonheur dans les satisfactions qu'il semble promettre, et l'on dit comme Pierre: Nous sommes bien ici; mais à peine commence-t-on à en jouir, que si la fortune ou la mort ne viennent pas nous les ravir, le dégoût et l'ennui viennent en altérer les douceurs. La vraie félicité ne

se trouve que dans le Ciel ; et c'est pour cela que Dieu qui est un bon père, et qui veut rendre tous ses enfans heureux, nous y appelle tous, et nous donne à tous les grâces qui nous sont nécessaires pour y parvenir.

Consolez-vous donc, vous qui n'ayant ici-bas en partage que la pauvreté, que le travail, que la peine, que les souffrances, enviez souvent le sort de ceux qui passent leurs jours dans le sein des plaisirs, des honneurs et de l'abondance. Quoique vous paroissiez maintenant plus malheureux qu'eux, il ne dépend que de vous d'être un jour infiniment plus heureux : il ne faut pour cela, que travailler à mériter le bonheur du Ciel. Là il n'y aura plus ni peine, ni travail, ni pauvreté, ni souffrances, ni chagrin, ni inquiétude. Là vous serez exempts de tous les maux, et vous jouirez de tous les biens. Là vous verrez Dieu, vous le posséderez, vous l'aimerez, et en le voyant, et en le possédant, et en l'aimant, vous serez plus heureux, que vous ne le seriez en jouissant de tous les agrémens, de tous les biens et de tous les

plaisirs que le monde pourroit vous offrir. Ne devez-vous donc pas vous féliciter de pouvoir aspirer à un si grand bonheur ? Ne devez-vous pas tout sacrifier et tout souffrir pour vous l'assurer ? Si à force de soins et de travaux, vous pouviez vous élever ici-bas à un poste où vous seriez assurés de jouir constamment de tout ce qui peut faire le bonheur de l'homme ; il n'est rien sans doute que vous ne fissiez pour y parvenir. Mais c'est en vain que vous chercheriez un sort si heureux sur la terre ; on ne peut le trouver que dans le Ciel ; et vous ne feriez rien pour vous le procurer ! Ne faudroit-il pas pour cela, que vous n'eussiez plus de foi, ou que vous fussiez les plus aveugles de tous les hommes ? Employez donc tous vos soins à vous rendre dignes de la félicité que Dieu vous a préparée dans le séjour de la gloire ; et puisque vous vous plaignez d'être malheureux dans le temps, travaillez du moins à vous rendre heureux dans l'éternité.

Nous y travaillerions bien, direz-vous peut-être ici ; mais il en coûte tant pour

y réussir, que nous n'avons ni la force, ni le courage de l'entreprendre. Il est vrai, M. F., qu'il en coûte pour arriver au Ciel, puisque J. C. lui-même nous dit que le chemin qui y conduit, est étroit et difficile. Mais n'en coûte-t-il rien pour se procurer les frivoles avantages dont on peut jouir sur la terre ? N'en coûte-t-il rien, par exemple, aux hommes de travail pour obtenir le modique salaire qui en est le prix ; et ne faut-il pas qu'il le gagnent tous les jours à la sueur de leur front ? N'en coûte-t-il rien à l'homme de guerre pour s'élever aux grades distingués auxquels il aspire ; et ne faut-il pas que non seulement il endure habituellement les fatigues de la marche et l'intempérie des saisons, mais encore qu'il brave en mille occasions, les périls et la mort ? N'en coûte-t-il rien au négociant pour parvenir à la fortune qui est l'objet de son ambition ; et pour la trouver, n'est-il pas obligé de quitter le sein du repos, de s'arracher des bras de sa famille et de s'exposer même souvent à tous les périls des mers et à toute la fureur des tempêtes !

On le dit tous les jours, M. F., et l'expérience suffit pour nous en convaincre : on ne peut se procurer aucun avantage sans l'acheter par quelque peine ; et vous voudriez que le bonheur du Ciel, qui réunit tous les avantages, ne vous coûtât rien ? Mais quelles sont donc les difficultés qui rebutent tant votre courage ; et que faut-il que vous fassiez pour vous assurer dans le Ciel un bonheur infiniment supérieur à celui qu'on peut trouver sur la terre ? Est-il nécessaire que vous abandonniez votre patrie, que vous traversiez les mers, et que vous vous exposiez à être couverts de blessures ou à verser votre sang sur un champ de bataille ? Non, M. F., Dieu ne met pas, pour ainsi dire, à un si haut prix le bonheur éternel qu'il nous réserve. Il suffit pour l'obtenir, de remplir une seule condition, et quelle est cette condition ?

Tandis qu'une nuée lumineuse couvroit les apôtres sur le Thabor, *il en sortit une voix qui dit : C'est là mon Fils bien aimé, en qui j'ai mis toute mon affection. Ecoutez-le.* Voilà, M. F., la

seule chose que Dieu exige de vous. Comme J. C. est, ainsi qu'il le déclare, son Fils bien-aimé en qui il a mis ses complaisances, il veut que vous l'écoutiez, c'est-à-dire, que vous vous interdisiez tout ce qu'il vous défend, et que vous pratiquiez tout ce qu'il vous ordonne, puisque c'est en cela que consistent les commandemens, et que selon la parole même de J. C., il faut nécessairement les observer, pour être sauvé. Mais qu'est-ce donc que ce divin législateur vous défend? Ce qu'il vous défend? C'est le vol, c'est l'usure, c'est l'injustice, c'est la colère, c'est la vengeance, c'est l'intempérance, c'est la débauche; c'est-à-dire, tout ce qu'il y a de plus propre à troubler votre repos, à flétrir votre honneur, à ruiner même votre fortune et votre santé. Ne vous sera-t-il donc pas encore plus avantageux que pénible, de vous conformer à ses défenses; et ne voyons-nous pas tous les jours que ceux qui les violent, sont plus malheureux que ceux qui les respectent? Qu'est-ce encore que J. C. vous ordonne? Ce qu'il vous ordonne? C'est d'aimer Dieu

de tout votre cœur, et de faire pour votre prochain ce que vous voudriez que l'on fît pour vous-même; c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus juste, de plus raisonnable, et de plus conforme à vos intérêts, puisque vous ne pouvez espérer d'être aimés de Dieu et de vos semblables, qu'autant que vous les aimerez. Ce qu'il vous ordonne? C'est d'être doux, humbles, chastes, équitables, désintéressés; c'est-à-dire, d'avoir toutes les qualités et de pratiquer toutes les vertus qui nous attirent la considération publique, et qui font notre gloire aux yeux des hommes, comme à ceux de Dieu : car l'expérience nous montre tous les jours que le monde lui-même ne peut refuser son estime aux hommes vertueux; et l'on n'est véritablement vertueux, qu'autant qu'on est bon chrétien. Il n'en coûte donc pas autant que vous le croyez, pour se rendre digne de la récompense que Dieu nous réserve après cette vie; et l'on peut même dire que le meilleur moyen de se rendre heureux sur la terre, c'est d'y travailler à mériter le bonheur du Ciel.

Ne vous alarmez-donc pas à la vue des

difficultés que vous aurez à surmonter pour y parvenir, comme les apôtres s'effrayèrent en entendant la voix du Ciel qui leur ordonnoit d'écouter J. C.; *mais levez-vous, et ne craignez point*, ainsi que ce divin Sauveur le leur ordonna, et n'ayez point d'autre crainte, que celle de ne pas faire assez d'efforts pour mériter le bonheur ineffable dont il veut nous faire jouir dans la céleste Jérusalem. C'est là, M. F., ce qui doit être l'objet de tous nos désirs et de tous nos travaux, parce que c'est-là le seul bien solide, le seul bien qui doive nous rester.

Nous lisons dans notre évangile que lorsque Moïse et Elie eurent disparu; que lorsque la clarté qui avoit brillé sur le Thabor, se fut éclipsée; que lorsque la nuée lumineuse d'où partit la voix du Ciel se fût dissipée, les apôtres *ne virent plus que Jesus seul* qui pour leur donner une leçon d'humilité, et leur apprendre par son exemple, à fuir la gloire, leur recommanda de *ne parler à personne de ce qu'ils venoient de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'Hom-*

me fût ressuscité d'entre les morts. Or il en sera ainsi de nous, M. F. : il viendra un jour, et ce jour n'est peut-être pas bien éloigné; il viendra un jour, où tout ce qui nous environne nous échappera, où l'éclat dont le monde brille à nos yeux s'éclipsera, où nous serons dépouillés de tout ce que nous possédons, séparés de tout ce que nous aimons, et où comme aux apôtres, il ne nous restera que J. C., et le bien que nous aurons fait pour mériter de le posséder et de l'aimer éternellement. Attachons-nous donc à lui dans le temps, si nous voulons lui être unis pendant toute l'éternité. Faisons-nous un devoir de l'écouter, de lui obéir, de l'imiter; et comme il est, ainsi qu'il nous l'assure lui-même, la voie, la vérité et la vie, il nous conduira infailliblement à l'heureux séjour où il doit nous récompenser, et où il sera lui-même notre récompense. C'est ce que je vous souhaite.

PRONE

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DU CARÊME.

ÉVANGILE.

Jesus chassa un démon qui étoit muet, et lorsqu'il eut chassé ce démon, le muet parla, et le peuple fut dans l'admiration. Mais quelques-uns d'entre eux dirent : C'est par Béelzebuth, prince des démons, qu'il chasse les démons ; d'autres pour le tenter, lui demandoient quelque prodige dans le ciel ; mais Jesus connoissant leurs pensées, leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et la maison s'écroulera sur elle-même. Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son règne subsistera-t-il ? Cependant vous dites que c'est par Béelzebuth que je chasse les démons. Par qui vos enfans le chassent-ils ? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges

juges. Mais si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, il est certain que le royaume de Dieu est venu jusqu'à vous. Lorsqu'un homme fort et bien armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en sûreté; mais s'il en survient un plus fort que lui, qui le surmonte, il emportera toutes ses armes dans lesquelles il mettoit sa confiance, et il partagera ses dépouilles. Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi, et celui qui n'amasse point avec moi dissipe. Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il va dans des lieux arides, cherchant du repos, et n'en trouvant point, il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti, et à son retour, il la trouve nettoyée et parée. Aussitôt il va prendre avec lui sept esprits plus méchans que lui, et entrant dans la maison, ils y établissent leur demeure; et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Lorsqu'il parloit ainsi, une femme élevant la voix du milieu du peuple, dit : Heureuses les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles qui vous ont allaité!

Mais plutôt, repartit Jesus, heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent ! S. Luc, chapitre 11, vers. 14. — 28.

HOMÉLIE.

L'ÉVANGILE de ce jour renferme tant de vérités importantes, qu'il faudroit des discours entiers pour en développer tout le sens ; mais comme je me suis fait une loi de ne pas vous retenir trop long-temps, je me bornerai à vous dire en peu de mots, ce qu'il y a de plus utile à savoir sur chacune de ces vérités, et ce que je vous en dirai, pourra suffire pour votre instruction.

Jesus, nous dit l'évangéliste, *chassa un démon qui étoit muet, et lorsqu'il eut chassé le démon, le muet parla, et le peuple fut dans l'admiration.*

On ne peut nier qu'il n'y ait eu autrefois des hommes possédés du démon. L'évangile cite trop d'exemples de ce fait, pour qu'on puisse en douter ; et

s'il n'y en a plus, ou presque plus à présent, ce n'est que parce que J. C. a détruit le règne de Satan sur la terre. Mais si l'esprit de ténèbres n'exerce plus son empire sur le corps des hommes, il l'exerce encore sur leur ame, et il opère encore en eux à-peu-près les mêmes effets. Autrefois, il les rendoit muets et leur ôtoit entièrement l'usage de la parole. A présent il se borne à les empêcher de parler, soit lorsqu'il s'agit de rendre témoignage à la vérité, soit lorsqu'il faudroit défendre les intérêts de la religion, soit lorsqu'il seroit nécessaire d'arrêter le cours de la calomnie ou de la médisance, soit surtout lorsqu'ils sont obligés de venir faire aux ministres de J. C. l'humble aveu de leurs péchés et de leurs désordres. Mais ce silence n'est-il pas aussi funeste que celui que gardoit le muet de notre évangile; et ne vaudroit-il pas mieux être privé de la faculté de parler, que de ne pas en user, lorsqu'on le peut et lorsqu'on le doit? Dans le premier cas, on n'est que malheureux; mais dans le second, l'on se

rend coupable, l'on pèche, et il n'y a point d'aussi grand mal que le péché. Rentrons donc en nous-mêmes, M. F., examinons l'état de notre ame; et si nous nous trouvons atteints de ce mal, prions J. C. de bannir de notre cœur la mauvaise honte qui nous fait taire, quand nous devrions parler, comme il chassa du corps du possédé de notre évangile le démon qui le rendoit muet. Ce divin Sauveur n'est pas moins zélé pour notre salut, qu'il ne l'étoit pour le bonheur de cet infortuné; et comme il le délivra sans qu'il l'en eût prié, vous ne devez pas douter qu'il ne vous exauce, lorsque vous le prierez.

Tandis que *le peuple étoit dans l'admiration, quelques-uns d'entre eux dirent : C'est par Béelzebuth, prince des démons, qu'il chasse les démons : d'autres pour le tenter, lui demandoient quelque prodige dans le ciel.*

Voilà ce que produisent l'envie et l'incrédulité, deux défauts auxquels étoient sujets plusieurs de ceux qui avoient été témoins du prodige que J. C. venoit

d'opérer. Quand l'envieux ne peut pas nier la vérité des faits, il en empoisonne, pour ainsi dire, la source; quand il voit que les actions sont louables en elles-mêmes, il les attribue à des motifs criminels. Quand on cite à l'incrédule les miracles qui confirment notre foi, il croit en éluder la force et l'autorité, en en demandant d'autres : il voudroit que Dieu même s'assujettît aux caprices de sa volonté, et changeât à son gré les lois de la nature. C'est là ce qu'on remarque dans la conduite des ennemis de J. C. Les uns par jalousie, attribuoient le miracle qu'il venoit de faire à l'esprit de ténèbres; comme si le démon avoit pu être intéressé à détruire lui-même son empire; et les autres par incrédulité, fermoient les yeux sur le pouvoir divin qu'il faisoit éclater en délivrant les possédés, pour lui demander d'opérer dans le Ciel quelque changement extraordinaire; comme s'il n'eût pas été plus digne d'un Dieu d'employer sa puisance à soulager l'humanité souffrante, que de s'en servir pour satisfaire une vaine curio-

sité. Les passions nous rendent toujours aveugles ; et quand on veut combattre la vérité, on tombe en contradiction avec soi-même. C'est ce que vous allez voir dans la réponse de J. C.

Comme la calomnie de ceux qui l'accusoient de chasser les démons au nom de Béelzebuth, pouvoit le décrier dans l'esprit du peuple et nuire au succès de son ministère, ce divin Sauveur crut devoir la réfuter ; mais il le fit, dit S. Jean Chrysostôme, avec une modération et une douceur dignes de lui, voulant nous apprendre par son exemple à être doux à l'égard même de nos ennemis, lorsqu'ils chercheroient à nous noircir par des imputations fausses et odieuses. Il ne leur reprocha point la malice de *leurs pensées*, quoiqu'*il les connût* : mais il leur dit seulement : *Tout royaume divisé contre lui, sera détruit, et la maison s'écroulera sur elle-même.* Après avoir posé ce principe dont une funeste expérience ne nous a fait que trop sentir la vérité dans ces temps malheureux où nos divisions intestines avoient tout dé-

truit, il en tire la conclusion, et il ajoute : *Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son règne subsistera-t-il ?* Pour qu'il pût subsister, il faudroit qu'il fût uni ; mais s'il est vrai, comme vous le prétendez, qu'étant possédé moi-même du démon, je chasse les démons, il est visible que les démons se combattent, qu'ils sont opposés les uns aux autres, et que par conséquent, leur puissance étant divisée contre elle-même, elle ne pourra plus subsister.

Ce raisonnement que S. Jean Chrysostôme met dans la bouche de J. C., étoit bien propre à faire sentir à ses ennemis qu'en le calomniant, ils se contredisoient eux-mêmes ; mais pour les convaincre encore mieux, il leur cita l'exemple des apôtres qu'il désignoit sous le nom de *leurs enfans*, parce qu'ils étoient nés parmi eux, et qu'ils délivroient aussi les possédés, et il ajouta : *Si je chasse les démons au nom de Béelzebuth, par qui les chassent vos enfans ?* Ces paroles étoient courtes ; mais elles étoient expressives, et c'est

comme s'il eût dit : Si je chasse les démons par la vertu de Béelzebuth, c'est aussi par Béelzebuth, que vos enfans doivent les chasser; puisqu'ils n'ont d'autre puissance, que celle que je leur ai donnée. Cependant vous ne les avez jamais accusés d'agir au nom de ce prince des démons. Comment donc pouvez-vous m'en accuser ? Pourquoi me condamnez-vous, quoique je ne fasse que ce qu'ils font et ce que vous approuvez. Le jugement favorable que vous portez d'eux rendra encore plus criminel celui que vous portez de moi : *ils seront eux-mêmes vos juges*, et ils prouveront que tout ce que vous avez dit contre moi, n'a été dicté que par l'envie et par la partialité.

Tel est le sens des paroles de ce divin Maître ; mais après avoir montré à ses ennemis la contradiction dans laquelle ils tomboient, il voulut leur faire connoître la vérité, et il dit encore : Si vous étiez équitables et impartiaux, vous verriez que *c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons*, et vous en concluriez que *le royaume de Dieu est*

venu jusqu'à vous ; puisque ce n'est que pour l'établir parmi vous, que j'ai été investi du pouvoir de chasser les démons, et que les miracles que j'opère au nom de Dieu, sont une preuve que c'est Dieu qui m'a envoyé.

Pour leur faire sentir encore mieux cette vérité, il ajouta : *Lorsqu'un homme fort et bien armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en sûreté ; mais s'il en survient un plus fort que lui qui le surmonte, il emportera ses armes dans lesquelles il mettoit toute sa confiance, et il partagera ses dépouilles.* Cet homme fort et bien armé dont parle ici l'évangile, est la figure du démon qui s'étoit emparé de l'esprit et du cœur de l'homme, où il avoit établi sa demeure, et où il régnoit en paix. Mais Jesus-Christ l'en a chassé ; il l'a dépouillé de ses armes ; il l'a vaincu, et nous a appris à le vaincre nous-mêmes. Profitons de ses leçons ainsi que de ses exemples, et puisque nous avons été délivrés de l'esclavage de Satan, ne nous attachons plus qu'au divin Libé-

rateur qui nous en a tirés, en nous mettant au nombre des enfans de Dieu : car il faut nécessairement choisir entre lui et le tyran infernal dont il est venu détruire l'empire. *Celui qui n'est pas avec moi*, nous dit-il, *est contre moi, et celui qui n'amasse point avec moi, dissipe.* Rien n'est plus juste que cette maxime, puisque nous-mêmes, nous regardons comme nos ennemis ceux qui ne se déclarent pas nos amis. Mais rien en même temps n'est plus effrayant pour la plupart des Chrétiens. Car si pour n'être pas contre J. C., il faut être avec lui, c'est-à-dire, suivre ses maximes, observer sa loi, imiter ses exemples, prendre un vif intérêt à sa gloire, qui est-ce qui n'est pas à présent contre lui ? Hélas ! l'on ne voit presque personne dans le monde, qui songe seulement à lui donner la moindre marque d'attachement : l'indifférence pour sa personne adorable et pour sa religion est devenue presque générale ; et au lieu d'amasser avec lui en portant les autres à l'aimer et à le servir, on dissipe en les en détournant.

On n'est donc pas avec lui ; on est donc contre lui ; et qu'y a-t-il de plus terrible, que de se déclarer contre celui qui étant notre Maître, tient notre destinée en ses mains, et qui devant être notre juge, doit décider un jour de notre sort éternel ? Ah ! si nous avons ce malheur, hâtons-nous de le réparer en nous attachant à lui. Ne soyons pas assez injustes pour lui préférer de viles créatures qui ne méritent que notre mépris ; et si nous voulons qu'il règne dans notre cœur, commençons par en chasser l'esprit impur. Mais après l'en avoir chassé, n'oublions rien pour l'empêcher d'y rentrer : car c'est là ce que J. C. a voulu nous donner à entendre par les paroles suivantes.

Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il va dans des lieux arides, cherchant le repos : et n'en trouvant point, il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti ; et à son retour il la trouve nettoyée et parée. Aussitôt il va prendre avec lui sept esprits plus méchans que lui, et entrant dans la maison, ils y établissent

leur demeure, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier.

Toujours jaloux de notre bonheur, le démon ne peut le voir sans en être affligé. Piqué d'avoir été chassé de notre ame, qu'il regardoit comme sa maison; humilié de la voir purifiée de toutes les souillures qu'il y avoit introduites, et ornée de toutes les vertus qu'il en avoit bannies, il n'en a que plus d'envie d'y entrer pour la souiller de nouveau. Dans ce dessein, il va prendre sept démons plus méchans que lui pour l'aider à en faire la conquête : il nous livre de plus violens assauts, il nous offre des objets plus attrayans, il emploie des tentations plus fortes; et malheur à ceux qui vaincus par ses attaques, le laissent prendre encore possession de leur ame! Il y établit de nouveau son empire et celui des sept démons qu'il a amenés avec lui; il y introduit de plus grands vices, il y fait régner de plus grands désordres; et l'état de l'homme qui l'avoit d'abord chassé, devient pire qu'il n'étoit avant qu'il les chassât.

O vous donc qui avez eu le bonheur

de secouer le joug de cet esprit impur qui vous tyrannisoit, gardez-vous de vous assujettir de nouveau à son cruel empire, et de lui donner encore accès dans votre cœur! En y rentrant, il y introduiroit sept autres démons avec lui : car l'impureté traîne tous les vices à sa suite; et en vous rendant plus coupables, parce que vous pécheriez avec plus de lumières, avec plus de malice, avec plus d'ingratitude, vos rechutes dans le crime vous rendroient plus malheureux, parce que peu-à-peu elles aveugleroient votre esprit, elles endurciroient votre cœur, elles abrutiroient votre ame, elles vous déshonoreroient aux yeux des hommes, comme à ceux de Dieu; elles vous feroient donner dans les plus grands excès, et vous traîneroient de précipices en précipices, jusqu'à ce qu'elles vous fissent enfin tomber dans l'abîme de la perdition. N'oubliez donc rien pour éviter ces funestes rechutes, et mettez en usage tous les moyens qui peuvent vous en préserver. Ces moyens sont la prière, la vigilance, l'amour du travail,

la mortification et la fuite des occasions. Veillez donc et priez, ainsi que J. C. nous l'ordonne, afin que vous n'entriez point dans la tentation. Occupez-vous de travaux, qui puissent vous être utiles, afin que l'oisiveté ne vous porte pas à chercher des amusemens qui vous seroient funestes. Traitez vos corps en ennemis, afin que vous n'en deveniez pas les esclaves. Faites un pacte avec vos yeux, afin que vous ne voyiez rien qui puisse rallumer en vous le feu de la passion. Fuyez toutes les occasions dangereuses, afin que n'étant point exposés à pécher, vous ne péchiez point. Appliquez-vous enfin à entendre la parole de Dieu, qui est un des boucliers que saint Paul nous exhorte à opposer à l'ennemi du salut, et que J. C. lui-même nous représente comme un des plus grands avantages dont nous puissions jouir, ainsi que vous l'allez voir dans le passage de l'évangile qui me reste à vous expliquer.

Lorsque ce divin Sauveur parloit, une femme élevant la voix du milieu du peuple, dit : Heureuses les entrail-

les qui vous ont porté, et les mamelles qui vous ont allaité ! Mais plutôt, repartit Jesus : heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent !

Il semble d'abord qu'il ne peut pas y avoir d'aussi grand bonheur que d'avoir porté dans son sein celui que l'univers entier ne peut contenir ; que d'avoir nourri de son lait celui qui en ouvrant la main, ainsi que s'exprime un prophète, pourvoit à la nourriture de tous les êtres vivans et animés ; que d'avoir été choisie, en un mot, pour être la mère de son Dieu même. Cependant, M. F., Jesus-Christ lui-mème, nous assure aujourd'hui que nous pouvons tous nous procurer un bonheur qu'il semble comparer à celui de Marie. Et en quoi consiste-t-il donc ? Il consiste à écouter la parole de Dieu et à l'observer. Ce n'est qu'en l'écoutant et en l'observant, que Marie se rendit digne du haut rang qu'elle occupe dans le ciel ; et ce n'est aussi que par ce moyen, que nous pouvons mériter de jouir de la gloire qui nous y est réservée. En

l'écoutant, nous apprendrons la route que nous devons prendre pour arriver au terme où uous aspirons; et en l'observant, nous y ferons sans cesse de nouveaux progrès, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à cet heuréux terme. Mais si nous nous contentions de l'écouter, sans nous mettre en peine de la réduire en pratique, bien loin de nous procurer le bonheur que J. C. nous en fait espérer, elle ne serviroit qu'à nous rendre plus coupables, parce que celui qui connoît la volonté de son maître et qui ne la fait pas, est beaucoup plus criminel à ses yeux que celui qui l'ignore.

N'est-ce pas là néanmoins ce que font habituellement la plupart des Chrétiens? A la vérité, si vous exceptez ces hommes impies qui se font une affreuse gloire de leur impiété, ou ces mondains orgueilleux qui se flattent d'être instruits de leur religion, quoique souvent ils le soient moins que ceux qu'ils osent traiter d'ignorans, on se fait un devoir de venir entendre la parole de Dieu; on l'écoute même avec respect,

avec attention ; et comme on ne peut pas s'empêcher d'en être éclairé et touché, on dit souvent en sortant de nos instructions. Tout ce que nous venons d'entendre est bien vrai, et il seroit bien à souhaiter que nous fissions ce que l'on nous a dit : nous en serions bien moins méchans, bien moins pécheurs, bien moins misérables : tout iroit bien mieux dans le monde, et l'on n'y verroit pas autant de fraudes, autant d'injustices, autant de scandales et de désordres. Mais s'agit-il d'en venir à l'exécution? Presque personne ne fait ce que tout le monde convient qu'il seroit bon de faire ; et, comme le dit l'apôtre saint Jacques, la plupart des auditeurs de la parole divine, sont semblables à un homme qui découvre en se regardant au miroir les taches dont son visage est couvert, mais qui par paresse ou par insouciance, les laisse subsister, et s'éloigne du miroir, tel qu'il étoit avant que de venir le consulter. Mais vous, ajoute l'apôtre, gardez-vous de ressembler à cet insensé. Ne vous bornez pas à écouter la parole de Dieu ;

mais appliquez-vous surtout à l'observer. C'est de-là, M. F., que dépend notre salut. Si Dieu nous récompense un jour, ce ne sera point pour avoir entendu seulement les vérités qu'il nous a fait annoncer; mais ce sera pour en avoir fait la règle de notre conduite; puisque ce n'est qu'en conformant nos actions à ces vérités salutaires, que nous pourrons éviter le mal, pratiquer le bien et mériter la gloire éternelle qui nous est promise.

PRONE

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

ÉVANGILE.

Jesus alla au-delà de la mer de Galilée, qui est celle de Tibériade, et une grande multitude de peuple le suivoit, parce qu'ils voyoient les miracles qu'il opéroit sur les malades. C'est pourquoi Jesus se retira sur une montagne où il s'assit avec ses disciples. Or la Pâque qui est la fête des Juifs, étoit proche. Jésus ayant donc levé les yeux, et vu venir à lui une grande foule de peuple, dit à Philippe : Où achèterons-nous du pain pour faire manger tout ce monde ? Mais il disoit cela pour l'éprouver ; car il savoit bien ce qu'il devoit faire. Philippe lui répondit : La valeur de cent deniers de pain ne suffiroit pas pour que chacun en eût un petit morceau. Un de ses disciples, André, frère de Simon-Pierre, lui dit :

Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? Jesus dit : Faites asseoir tous ces hommes. Il y avoit en ce lieu là beaucoup d'herbe. Ils s'assirent au nombre d'environ cinq mille. Jesus prit donc les pains, et après avoir rendu grâces, il les distribua à ceux qui étoient assis. Il leur donna de même des deux poissons autant qu'ils en voulurent. Quand ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Ramassez les morceaux qui restent, afin qu'ils ne se perdent pas : ils les ramassèrent donc, et ils emplirent douze paniers des morceaux des cinq pains d'orge, qui étoient les restes de ceux qui en avoient été rassasiés. Ces gens-là ayant vu le miracle qu'avoit fait Jesus, disoient : C'est là véritablement le prophète qui doit venir dans le monde. Mais Jesus sachant qu'ils devoient venir l'enlever pour le faire Roi, s'enfuit une seconde fois sur la montagne. S. Jean, chap. 6, vers. 1.—15.

HOMÉLIE.

Jesus alla au-delà de la mer de Galilée, qui est celle de Tibériade, et une grande multitude de peuple le suivoit, parce qu'ils voyoient les miracles qu'il opéroit sur les malades.

Quand le peuple ne consulte que la droiture naturelle que Dieu a mise dans l'esprit et dans le cœur de tous les hommes, il juge toujours bien ; il se déclare toujours pour la vertu et la vérité. C'est là du moins ce qui se vérifia dans la conduite que tint le peuple Juif envers Jesus-Christ. Ce bon peuple n'avoit pas étudié, comme les Scribes et les Pharisiens, les oracles qui annonçoient l'avènement de ce divin Messie. Il ne connoissoit pas les différens traits par lesquels il devoit se distinguer ; mais il le voyoit souvent éclairer les aveugles, rendre l'ouïe aux sourds, guérir les malades ; et jugeant d'après ses lumières naturelles, qu'il n'y avoit qu'un homme envoyé et protégé de Dieu, qui

pût opérer des prodiges qui exigeoient la puissance d'un Dieu, il en concluoit, comme vous le verrez à la fin de cet évangile, que J. C. qui opéroit ces prodiges, étoit le prophète, c'est-à-dire, le Messie qui devoit venir dans le monde. D'après cette idée qui n'avoit rien que de juste et de raisonnable, il s'attachoit à lui, il le suivoit dans le désert, il l'accompagnoit sur la montagne, et s'il ne l'eût jamais jugé que d'après lui-même, il l'auroit toujours suivi, il l'auroit toujours admiré, il l'auroit toujours regardé comme le Messie, et il auroit trouvé en lui la paix, le bonheur et le salut qu'il étoit venu apporter sur la terre aux hommes de bonne volonté. Mais comme le peuple est malheureusement aussi inconstant et aussi crédule, qu'il est naturellement droit; ces Juifs qui avoient d'abord si bien jugé J. C., se laissèrent tromper par les Scribes et les Pharisiens, toujours acharnés à le décrier et à obscurcir sa gloire par leurs calomnies. Ils se laissèrent persuader que si ce divin Sauveur faisoit des miracles, il ne les faisoit qu'au nom de Béelzebuth, prince des

démons. Ils adoptèrent enfin si aveuglément les imputations odieuses dont on se servit pour rendre méprisable à leurs yeux, celui à qui ils n'avoient d'abord pu refuser leurs éloges et leur admiration, qu'au lieu de le suivre et de l'écouter comme auparavant, ils commencèrent par l'abandonner, par le mépriser ; ils allèrent ensuite jusqu'à le persécuter, jusqu'à l'outrager ; ils se portèrent enfin jusqu'à demander qu'il fût crucifié ; et c'est ce qui causa la perte et la ruine presque totale de ce malheureux peuple.

Je ne crois pas, M. F., avoir besoin de faire l'application de ce terrible exemple, en vous rappelant ce qui est arrivé parmi nous dans ces derniers temps, et en vous retraçant l'aveugle fureur avec laquelle le peuple s'est déchaîné dans plusieurs endroits, contre la religion et contre ses ministres, pour lesquels il avoit autrefois un si grand respect ; vous pouvez aisément le faire vous-mêmes, et vous devez en conclure qu'il n'y a rien de plus à craindre que d'écouter les discours impies des ennemis de la religion ; puisque

ce sont ces discours qui ont entraîné dans l'impiété le peuple le plus religieux; puisque ce sont ces discours qui ont été la cause des crimes affreux auxquels il s'est livré; puisque c'est pour s'être laissé séduire par ces discours, que ce peuple naturellement doux et humain, ne s'est montré pendant quelque temps, que comme le peuple le plus barbare et le plus féroce. Puisse ce grand exemple vous apprendre qu'on ne s'écarte jamais impunément des principes de la religion, et que comme il n'y a rien de plus avantageux que de la respecter et de l'aimer, il n'y a rien aussi de plus funeste que de la mépriser et de l'abandonner. J'insiste souvent sur ce point, M. F., parce que je ne crois pas pouvoir mieux contribuer à votre bonheur, qu'en vous inspirant toujours plus de respect et d'attachement pour cette religion, qui seule peut servir de frein à nos passions, et sans laquelle l'homme ne peut manquer de donner dans les plus grands écarts. Mais revenons à notre évangile.

Jesus se retira sur une montagne où il s'assit. Or la Pâque qui est la fête des

des Juifs, étoit proche. Jesus ayant donc levé les yeux et vu venir une foule de peuple, dit à Philippe : Où acheterons-nous du pain pour faire manger tout ce monde ? Mais il disoit cela pour l'éprouver : car il savoit bien ce qu'il devoit faire.

Ce n'est pas sans raison, M. F., que l'historien sacré nous fait observer que la Pâque qui est la fête des Juifs, étoit proche, lorsque J. C. se retira sur une montagne, pour y opérer le grand prodige de la multiplication des pains que vous verrez dans la suite. Comme la Pâque des Juifs étoit la figure de celle des Chrétiens; comme nous approchons de cette fête, et que J. C. doit nous accorder dans le temps que nous la célébrerons, une faveur infiniment plus précieuse que celle qu'il accorda à la multitude qui l'avoit suivi, l'église a cru devoir nous en rappeler par avance le souvenir, afin que nous nous préparions de bonne heure à la bien célébrer, et à nous rendre dignes, autant qu'il est possible, du pain céleste que nous devons recevoir durant cette grande solen-

nité. Entrons donc, M. F., entrons dans les vues de cette église sainte ; et depuis ce jour, jusqu'à celui où J. C. viendra habiter dans nos cœurs, n'employons tous nos soins qu'à les purifier de toutes les taches qui peuvent les avoir souillés, et à les orner de toutes les vertus qui peuvent les rendre agréables à ce Dieu Sauveur.

Quand Philippe à qui il avoit demandé pour l'éprouver, où l'on pourroit acheter assez de pain pour nourrir la foule qui l'environnoit, lui eût répondu que *la valeur de cent deniers de pain ne suffiroit pas pour que chacun en eût un petit morceau : un de ces disciples, André frère de Simon, lui dit : Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ?*

Ce petit nombre de pains et de poissons étoit en effet une foible ressource ; mais il nous offre une leçon, si nous sommes pauvres. Il nous apprend, dit Saint Jean Chrysostôme, que J. C. et les apôtres qui doivent être nos modèles, menoient une vie pauvre, puisqu'étant dou-

ze, ils n'avoient que cinq pains d'orge et deux poissons : tant ils négligeoient ce qui regardoit le corps, pour ne s'attacher qu'à ce qui pouvoit être utile à l'ame ! Il nous apprend encore, ajoute le saint docteur, que quand même nous n'aurions que fort peu de bien, nous ne devons pas laisser d'en faire part à ceux qui en ont besoin : car lorsque J. C. commanda à ses disciples d'apporter ces cinq pains, ils ne lui répondirent pas, continue S. Jean Chrysostôme : Seigneur, quand nous les aurons donnés, d'où aurons-nous de quoi nous nourrir, principalement étant aussi pauvres que nous le sommes ? Ils ne murmurèrent point de la sorte ; mais ils donnèrent promptement tout ce qu'ils avoient.

Quand ils eurent donné leurs cinq pains et leurs deux poissons, *Jesus leur dit : Faites asseoir tous ces hommes. Il y avoit en ce lieu là beaucoup d'herbe. Ils s'assirent au nombre d'environ cinq mille.* Si les apôtres n'eussent regardé J. C. que comme un homme ordinaire, ils n'auroient pas sans doute manqué de lui dire : A quoi servira-t-il donc que nous

fassions asseoir ce peuple, tandis que vous n'avez pas de quoi lui donner à manger ? Mais comme les miracles innombrables qu'il avoit opérés en leur présence, les avoient convaincus que la Toute-puissance, ainsi que s'exprime S. Augustin, étoit en ses mains, et qu'il pouvoit tout ce qu'il vouloit; au lieu de lui opposer une telle difficulté, ils s'empressèrent de faire asseoir le peuple, ne doutant pas qu'il ne dût bientôt lui faire trouver l'abondance au sein même de la disette.

C'est là en effet ce que fit ce divin Sauveur. *Il prit les pains, et après avoir rendu grâces*, pour nous apprendre par son exemple, à être aussi reconnoissans envers Dieu, qu'il se montre libéral envers nous, *il les distribua à ceux qui étoient assis : il leur donna de même des deux poissons autant qu'ils en voulurent. Quand ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Ramassez les morceaux qui restent, afin qu'ils ne se perdent pas. Ils les ramassèrent donc, et ils emplirent douze paniers des morceaux des cinq pains d'orge, qui étoient les restes de ceux qui avoient été rassasiés.*

Vous admirez sans doute, M. F., la puissance et la bonté que J. C. fit éclater en cette occasion ; vous enviez peut-être le sort des Juifs qui furent [illegible] du grand miracle qu'il opéra pour subvenir à leurs besoins et pour les nourrir. Mais n'avons-nous rien à leur envier ; et J. C. ne se montre-t-il pas aussi puissant et aussi bon envers nous qu'il le fut envers eux ? car faites ici avec moi, M. F., une réflexion qui vous rendra cette vérité plus sensible. Si au lieu de quelques pains, les apôtres n'eussent eu à présenter à leur divin Maître que quelques poignées de grains, et qu'il s'en fût servi pour rassasier la multitude nombreuse qui l'avoit suivi, vous n'admireriez pas moins sa puissance etsa bonté dans la multiplication des grains, que vous ne les admirez dans celle des pains. Eh ! bien, M. F., ce qu'il ne fit pas alors, il le fait à présent. Ce ne sont pas les pains qu'il multiplie pour nous ; ce sont les grains. Mais comment les multiplie-t-il ? Il les multiplie réellement. On n'en jette qu'un petit nombre dans le sein de la terre ; et il en sort une quantité pro-

digieuse. Il les multiplie constamment et généralement. La multiplication des pains n'eut lieu qu'une fois [illegible] des grains se renouvelle [illegible] les années, dans tous les pays. Par la première, J. C. ne rassasia que cinq mille personnes : par la seconde il nourrit tous les hommes. Ne se montre-t-il donc pas aussi libéral ? Ne porte-t-il pas même plus loin la bonté envers nous qu'envers le peuple en faveur duquel il multiplia les pains dans le désert ? Ah ! du moins ce bon peuple lui avoit donné les plus grandes marques d'attachement ; il avoit tout quitté pour le suivre, pour l'accompagner dans un lieu solitaire, et sa conduite sembloit le rendre digne de la faveur extraordinaire qu'il lui accorda. Mais nous, M. F., qu'avons-nous fait pour mériter les bienfaits dont il nous comble ? Hélas ! au lieu de le suivre, nous l'abandonnons ; au lieu de nous attacher à lui, nous nous déclarons souvent contre lui ; au lieu de lui témoigner sans cesse notre reconnoissance et notre amour, nous ne lui donnons que des marques d'indifférence et d'ingratitude.

Nous recevons cependant toujours les mêmes dons de sa main bienfaisante ; et semblable à un bon père qui, bien qu'il ait sujet de se plaindre de ses enfans, ne laisse pas de pourvoir à leurs besoins ; ce Dieu plein de miséricorde, semble se dissimuler nos offenses, pour ne s'occuper que de notre bonheur ; il ne se venge de notre ingratitude, qu'en nous comblant de nouveaux bienfaits. Pourroit-il pousser plus loin l'amour et la bonté ?

Oui, M. F., il les porte encore plus loin ; et quoique nous n'ayons pas pour lui le même attachement que les Juifs, il fait encore plus pour nous qu'il ne fit pour eux. Il ne leur donna dans le désert, qu'un pain terrestre et matériel ; au lieu qu'il nous donne dans nos temples, un pain céleste et divin dont celui qu'ils mangèrent n'étoit que la figure. Il ne les nourrit qu'avec une substance étrangère, au lieu qu'il nous offre pour aliment, son corps et son sang précieux. Il ne les nourrit ainsi qu'une seule fois ; au lieu qu'il n'est aucun jour où il ne soit disposé à nous servir lui-même de nourriture. Le

pain miraculeux qu'il leur distribua n'étoit fait que pour fortifier leur corps ; au lieu que celui qu'il nous offre est destiné à sanctifier nos ames. Le premier n'étoit que le soutien de la vie temporelle ; au lieu que le second est le gage de la vie éternelle. Pouvoit-il donc nous faire un plus grand don ? Pourrions-nous jamais lui en témoigner assez notre reconnoissance ; et si nous étions insensibles à sa bonté, jusqu'au point de refuser ce don précieux, ou de ne le recevoir qu'avec indifférence ; ne serions-nous pas les plus odieux de tous les ingrats ? Imitons donc la conduite des Juifs ; et puisque nous sommes encore plus favorisés qu'eux, soyons du moins aussi reconnoissans.

A peine les apôtres leur eurent-ils ordonné de s'asseoir, que pleins de foi, et convaincus du pouvoir divin qui résidoit dans la personne de J. C., ils s'empressèrent d'aller recevoir la nourriture miraculeuse qu'il devoit leur distribuer. A peine l'eurent-ils reçue, que saisis d'admiration et animés par la reconnoissance, ils s'écrièrent avec transports : *C'est là vérita-*

blement le Prophète qui doit venir dans le monde. Mais comme ils savoient que les paroles ne servent de rien, si elles ne sont soutenues par les actions; après l'avoir reconnu pour le Messie, ils vouloient le choisir pour leur Roi; et si J. C. se fût prêté à leur dessein et à leurs désirs, ils se seroient tous accordés et empressés à l'élever sur le trône. Mais pour ne pas leur donner lieu de croire qu'il devoit venir, comme ils se l'imaginoient, établir une puissance temporelle; pour leur apprendre au contraire que son règne n'étoit pas de ce monde; que ce n'étoit que sur les cœurs qu'il vouloit régner, et que s'il cherchoit à les assujettir à son empire, c'étoit pour les faire régner un jour avec lui dans le ciel; *sachant qu'on devoit venir l'enlever pour le faire Roi, il s'enfuit une seconde fois sur la montagne.*

Ce divin Sauveur a encore à présent les sentimens qu'il avoit alors. S'il nous appelle à sa Table sainte; s'il est toujours disposé à se donner à nous, à s'unir à nous par la communion, ce n'est que pour venir régner dans nos ames; ce n'est que

pour établir sa demeure et son trône dans notre cœur ; et que peut-il y avoir de plus glorieux et de plus avantageux pour nous? Si un roi de la terre, dit ici saint Grégoire, daignoit seulement honorer de sa présence l'humble toit que nous habitons ; nous en féliciterions ; nous nous en réjouirions ; nous nous croirions au comble de la gloire et du bonheur ; nous soupirerions sans cesse après l'heureux moment où nous pourrions le recevoir ; nous emploierions tout le temps qui précéderoit son arrivée, à orner la demeure qu'il auroit choisie, de tout ce qui pourroit la rendre agréable à ses yeux ; nous le recevrions avec tout l'empressement, avec tout le respect, avec toute l'affection dont nous serions capables ; nous n'oublierions rien pour nous rendre dignes de ses bienfaits, et nous mettrions à profit tout le temps où nous aurions le bonheur de le posséder, pour l'engager à nous les accorder. Ah! songeons, M. F., songeons que celui qui veut bien s'abaisser jusqu'à venir en nous par la communion, est le Roi des rois et le souverain Maître de l'u-

nivers. Songeons qu'étant Dieu, il est infiniment plus au-dessus de nous, qu'un souverain n'est au-dessus de ses sujets. Songeons que les biens qu'il est disposé à répandre dans nos cœurs, sont infiniment plus précieux, que tous ceux que nous pourrions recevoir de la main des hommes ; et faisons du moins pour lui ce que nous ferions pour un roi de la terre. Appliquons-nous à lui préparer dans nos cœurs une demeure où il puisse venir habiter avec complaisance. Empressons-nous de l'y recevoir ; mais ne le recevons jamais qu'avec les sentimens de respect, d'humilité, de reconnoissance et d'amour qu'exigent sa suprême grandeur et son infinie bonté. Alors il régnera véritablement dans nos cœurs, et en l'y faisant régner, nous mériterons de régner un jour avec lui dans le Ciel.

PRONE

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

ÉVANGILE.

JESUS dit aux Juifs : Qui de vous me convaincra de péché ? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu. Ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu. Les Juifs lui répondirent : N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain et un possédé du démon ? Jesus leur repartit : Je ne suis point possédé du démon ; mais j'honore mon Père, et vous m'avez déshonoré. Pour moi, je ne cherche point ma gloire ; un autre en prendra soin et me rendra justice. En vérité, en vérité, je vous le dis : Si quelqu'un observe ce que j'enseigne, il ne mourra jamais. Alors les Juifs lui dirent : C'est maintenant que nous connoissons que vous

êtes possédé du démon. Abraham est mort, et les prophètes aussi ; et vous dites : Si quelqu'un observe ce que j'enseigne, il ne mourra jamais ! Etes-vous plus grand que notre père Abraham qui est mort, et que les prophètes qui sont morts ? Qui prétendez-vous être ? Jesus répartit : Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. Celui qui me glorifie, c'est mon père que vous dites être votre Dieu, et que vous ne connoissez pas ; mais moi je le connois, et si je disois que je ne le connois pas, je serois un menteur comme vous ; mais je le connois et j'observe sa parole. Abraham votre père a désiré avec ardeur de voir mon jour : il l'a vu, et il a été comblé de joie. Les Juifs lui dirent : Vous n'avez pas encore cinquante ans et vous avez vu Abraham ? Jesus leur répartit : En vérité, en vérité, je vous le dis ; je suis avant qu'Abraham fût au monde : là-dessus ils prirent des pierres pour les lui jeter ; mais Jesus se cacha, et sortit du temple. *S. Jean, chap.* 8. *vers.* 46—59.

HOMÉLIE.

Comme Jesus-Christ n'ignoroit pas que ses ennemis cherchoient sans cesse à le décrier dans l'esprit du peuple, il crut que la gloire de son Père et le salut des hommes qui étoient le but de son ministère, exigeoient qu'il fît son apologie, et c'est pour cela qu'il dit aux Juifs : *Qui de vous me convaincra de péché ?* Ce n'est pas seulement aux gens du peuple qu'on auroit pu accuser d'être prévenus en sa faveur ; c'est généralement à tous les Juifs, c'est à ceux mêmes qui étoient le plus indisposés contre lui, qu'il ne craignit pas de proposer ce défi ; et il n'y en eut aucun qui fût assez téméraire pour l'accepter; et il n'y en eût aucun qui osât lui faire le moindre reproche. N'est-ce pas une preuve que sa conduite étoit entièrement irréprochable ? Oui, M. F., toutes les paroles, toutes les actions, toute la vie, en un mot, de ce Dieu Sauveur ne respiroient que la sainteté la plus pure ; et bien loin

de pouvoir le blâmer et le censurer, on ne pouvoit s'empêcher de l'admirer et de le louer. Mais en est-il de même de nous, M. F. ? Hélas ! conçus dans le péché, et naturellement portés à le commettre, il nous est imposible de l'éviter entièrement, et les plus grands Saints même se sont regardés comme de grand spécheurs. Mais ce qu'il y a de surprenant, et ce que nous voyons cependant tous les jours, c'est que ce sont les plus grands pécheurs qui croient être exempts de péché; c'est que malgré les désordres qu'on remarque dans leur conduite, ils se donnent pour des hommes irrépréhensibles : car qu'ai-je donc fait ? disent-ils souvent. Je n'ai grâces à Dieu, usurpé le bien de personne; je ne veux et ne fais du mal à personne. Qu'a-t-on donc à me reprocher ? Rien sans doute, si l'on ne pèche, que lorsqu'on ravit le bien, ou qu'on attente à la vie de ses semblables. Mais pour être pécheur, est-il donc nécessaire d'être assassin ou voleur ?

Ne pèche-t-on pas également, lorsque négligeant entièrement le service de Dieu, on ne l'honore pas plus, on ne le prie pas

plus, on ne pense pas plus à lui que s'il n'existoit pas ? Ne pèche-t-on pas, lorsqu'au lieu de se réconcilier avec ses ennemis, on ne cherche qu'à s'en venger; lorsqu'au lieu d'aimer son prochain comme soi-même, on n'a pour lui que des sentimens de haine et de jalousie; lorsqu'au lieu de le soulager par ses bienfaits, on l'abandonne dans ses besoins; lorsqu'au lieu d'excuser ses défauts, on le déchire par ses médisances ? Ne pèche-t-on pas, lorsqu'au lieu de réprimer ses passions et de mener une vie régulière et chrétienne, on se livre habituellement aux transports de la colère, à la fureur du jeu, aux excès de l'intempérance, aux désordres du libertinage, et l'on vit en païen plutôt qu'en chrétien ? Ne pèche-t-on pas enfin, lorsqu'au lieu de remplir les devoirs de son état, on les néglige; lorsqu'au lieu d'édifier ses enfans, on les scandalise ? C'est là cependant ce que font bien des pécheurs qui nous disent qu'ils ne font aucun mal. Comment arrive-t-il donc qu'ils se croient irréprochables, tandis qu'on pourroit leur faire tant de reproches; et qu'elle est la

cause de l'illusion qu'ils se font à eux-mêmes ? C'est qu'au lieu de juger de leur conduite par les principes et les lois de la Religion, ils en jugent par les maximes et les usages du monde. Or comme le monde ne regarde comme un mal, que ce qui déshonore aux yeux des hommes ; par là même qu'ils ne se sont pas déshonorés, ils se persuadent qu'ils n'ont point péché, et ils s'imaginent que pourvu que l'on passe pour honnête homme, on peut se flatter d'être bon chrétien. Mais qu'ils penseront bien autrement, lorsque J. C. qui ne les jugera point d'après les idées du monde, mais d'après les règles de l'évangile, leur mettra sous les yeux le tableau de leur vie ! Ils verront alors que cette vie qu'ils croyoient exempte de péchés, n'en étoit qu'une suite continuelle, et ils seront forcés, comme les insensés dont parle le Sage, de reconnoître qu'ils étoient dans l'erreur. Mais en sera-t-il temps alors ?

Ah ! reconnoissez-le maintenant, vous qui jusqu'à ce jour vous vous êtes dissimulé le triste état où le péché a réduit

votre ame, et ne ressemblez pas à ces Juifs endurcis à qui J. C. disoit : *Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ?* Jusqu'ici, M. F., ce reproche a pu vous convenir : jusqu'ici nous vous avons dit la vérité du haut de ces chaires chrétiennes, et vous ne nous avez pas cru ; ou plutôt plusieurs d'entre vous n'ont pas même daigné nous écouter, et nous avons eu la douleur de voir qu'il n'y avoit plus que quelques ames pieuses qui assistassent à nos instructions. Mais apprenez aujourd'hui ce que vous devez penser de votre négligence à venir les entendre.

Celui qui est de Dieu, nous dit ce divin Sauveur, *écoute les paroles de Dieu : ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu.* On se plaît naturellement à entendre parler des personnes qu'on aime; mais on ne daigne pas même écouter ce qui intéresse ceux pour qui l'on n'a que de l'indifférence. Or il est ainsi, M. F., de la conduite qu'on tient à l'égard de Dieu. Ceux *qui sont de lui*, c'est-à-dire, ceux qui le connoissent, qui l'aiment, et qui

désirent de le servir, s'empressent d'écouter ses paroles, parce qu'ils y trouvent une lumière qui les éclaire, une onction qui les touche, une vertu secrète qui les fortifie et qui les anime ; mais ceux *qui ne sont pas de lui*, ceux qui l'oublient, qui l'abandonnent et qui l'offensent, ferment l'oreille à ses divins oracles, parce qu'ils n'y trouvent que des vérités qui les condamnent, que des reproches qui les humilient, que des menaces qui les effrayent. Si donc il y a un si grand nombre de chrétiens qui refusent habituellement d'écouter nos instructions, c'est qu'il y en a un grand nombre qui n'ont aucun sentiment de piété ; c'est qu'il y en a un grand nombre à qui l'on pourroit dire comme J. C. le disoit aux Juifs : *Ce qui fait que vous n'écoutez pas les paroles de Dieu, c'est que vous n'êtes pas de Dieu.*

Ces terribles paroles auroient dû faire rentrer en eux-mêmes les ennemis de ce Dieu Sauveur ; mais quand on a l'esprit prévenu et le cœur endurci, on est insensible à tout, on donne à tout une mau-

vaise interprétation, et c'est là aussi ce que firent les Juifs. Au lieu de mettre à profit les vérités salutaires que le Sauveur du monde leur annonçoit, ils n'y répondirent qu'en lui disant : *N'avions-nous pas raison de dire que vous étiez un Samaritain et un possédé du démon ?* En vain ce divin Maître leur répondit-il avec douceur : *Je ne suis point possédé du démon, mais j'honore mon Père, et vous m'avez déshonoré. Pour moi, je ne cherche point ma gloire ; un autre en prendra soin, et me rendra justice.* Une réponse si sage ne fit qu'irriter toujours plus l'envie de ses ennemis.

Pour nous, M. F., soyons plus sages que ces Juifs aveugles, et appliquons-nous les paroles qu'il leur adressoit, lorsqu'il leur disoit : *J'honore mon Père, et vous m'avez déshonoré ;* car ce reproche ne nous convient pas moins qu'à eux. Ce divin Sauveur honore son Père, surtout lorsqu'il s'offre à lui en sacrifice sur nos autels. Mais combien de fois n'est-il pas arrivé que nous l'avons déshonoré en ne paroissant au pied de ces saints autels,

que pour l'outrager par nos irrévérences ? Rougissons donc de notre ingratitude : et en profitant du reproche qu'il nous fait par ses paroles, profitons aussi de la leçon qu'il nous donne par son exemple. Apprenons par cet exemple, à ne point répondre aux injures, comme il ne répondit point à celle qu'on lui faisoit en le traitant de Samaritain. Apprenons à ne pas plus chercher notre gloire, qu'il ne cherchoit la sienne, et à rapporter tout ce que nous faisons à la gloire de Dieu qui seul mérite d'être glorifié. Apprenons enfin à remettre comme lui, notre justification entre les mains de celui à qui seul il appartient de nous juger, et à mépriser le jugement des hommes, en attendant celui de Dieu. C'est de lui que dépend notre sort, et peu importe que les hommes nous condamnent, pourvu qu'il nous justifie. Mettons donc toute notre confiance en ce juge suprême, et souvenons-nous qu'il rendra à chacun ce qu'il aura mérité par ses œuvres.

Tel est le fruit que nous devons retirer des leçons que J. C. nous fait par ses

exemples. Mais il nous en donne une encore bien plus importante, en nous disant : *En vérité, en vérité, si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais.* Les Juifs qui comme tous les gens prévenus et passionnés, étoient de mauvaise foi, interprétèrent mal cet oracle; ils parurent croire que J. C. parloit de la mort du corps, et d'après cette idée qui étoit évidemment fausse, ils s'écrièrent avec une surprise affectée : *Nous connoissons bien maintenant que vous êtes possédé du démon. Abraham est mort, et les prophètes aussi; et vous dites : Celui qui garde ma parole ne mourra point! Etes-vous plus grand que notre Père Abraham et que les prophètes? Qui prétendez-vous donc être?* Pour sentir toute l'absurdité de ces paroles des Juifs, il ne faut qu'examiner le sens de celles de J. C. En disant : *Si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais;* ce divin Sauveur ne prétendoit point dire que ceux qui observeroient ses commandemens ne subiroient point les lois de la mort à laquelle tous les hommes ont été condam-

nés, il vouloit seulement nous apprendre que cette mort, qui est si à craindre pour les pécheurs, n'est pour les justes, que le passage d'une vie courte et pénible à une vie éternelle et heureuse; et selon les principes de la Religion que les Juifs ne pouvoient ignorer, il n'y a rien de plus vrai. Ne devoient-ils donc pas plutôt se réjouir de ce qu'il leur avoit dit, que s'en scandaliser; et y a-t-il rien de plus consolant, rien de plus propre à nous encourager et à nous animer, que la vérité qu'il leur annonçoit?

Nous aimons tous à vivre, dit saint Augustin; nous craignons tous de mourir; et c'est pour cela que lorsque la maladie vient nous menacer de la mort, il n'est rien que nous ne fassions pour y échapper. Si on nous prescrit un régime incommode, nous le suivons; si on nous présente des remèdes dégoûtans, nous les prenons; nous consentons même quelquefois à endurer les plus rudes souffrances; à subir les opérations les plus douloureuses; et pourquoi? Hélas! vous le savez, M. F., c'est seulement pour mourir un peu plus

tard; c'est pour pousser un peu plus loin la carrière de la vie. Et de quelle vie ? d'une vie misérable, d'une vie pénible, d'une vie qui n'est souvent qu'une suite continuelle de maux et de douleurs. Mais dans l'oracle que j'ai cité, J. C. qui est la vérité même, ne nous dit pas seulement que notre mort sera différée, que notre vie sera prolongée ; il nous assure que nous ne mourrons jamais, et que la mort ne sera pour nous que comme un doux sommeil d'où nous ne sortirons, que pour passer à une vie éternellement heureuse. Quand donc ce divin Sauveur nous prescriroit les sacrifices les plus pénibles et les plus rigoureux, l'espoir de jouir d'un si grand avantage ne devroit-il pas nous faire tout sacrifier ? Mais non, M. F., il ne demande pas que pour mériter de vivre éternellement dans le Ciel, nous nous gênions et nous souffrions autant que souffrent et que se gênent souvent ceux qui cherchent à vivre un peu plus long-temps sur la terre : il exige seulement que nous gardions sa parole, c'est-à-dire, que nous observions sa loi. Pourrions-nous ne pas souscrire

souscrire à cette condition, et ne serions-nous pas insensés, dit S. Augustin, si nous refusions de faire pour nous assurer une immortalité bienheureuse, ce qu'on fait tous les jours pour prolonger une vie souffrante ? Attachons-nous donc à garder la parole de J. C., et n'imitons pas l'indocilité des Juifs qui ne l'écoutèrent que pour la contredire.

Si je me glorifie moi-même, leur dit ce divin Messie, *ma gloire n'est rien. C'est mon Père qui me glorifie, lui que vous dites être votre Dieu ; et cependant vous ne le connoissez pas ; mais pour moi, je le connois, et si je disois que je ne le connois pas, je serois menteur comme vous ; mais je le connois et je garde sa parole.* C'étoit en effet son Père qui glorifioit ce divin Sauveur en lui donnant le pouvoir de faire des miracles qui prouvoient évidemment qu'il le regardoit comme son envoyé. Mais pour leur prouver de nouveau qu'il l'étoit, J. C. dit encore aux Juifs : *Abraham votre père a désiré avec ardeur de voir mon jour ; il l'a vu, et il a été comblé de joie.* Il vouloit leur

faire entendre par-là qu'Abraham avoit soupiré après son avènement sur la terre, qu'il l'avoit prévu, et qu'il s'en étoit réjoui; mais les Juifs prenant ses paroles à la lettre, et les interprétant d'une manière conforme à leurs fausses idées, lui dirent: *Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham! Jesus leur répondit: En vérité, en vérité, je vous le dis: je suis devant Abraham.* Leur parler de la sorte, c'étoit leur dire clairement que si comme homme, il n'avoit pas encore trente-trois ans, comme Dieu, égal à son Père, il étoit éternel, il existoit avant Abraham et avant tous les temps; mais savez-vous ce que cette grande vérité qui auroit dû les faire tomber aux pieds de ce Dieu Sauveur, produisit sur l'esprit des hommes aveugles à qui il l'adressoit. *Ils prirent des pierres*, dit l'évangéliste, *pour les lui jeter;* et s'il ne se fût pas caché, s'il ne fût pas sorti du temple, ils l'auroient lapidé alors, comme ils le crucifièrent peu de temps après.

Pour nous, M. F., tâchons de dédommager ce divin Rédempteur de tous les

outrages qu'il reçut de ces Juifs ingrats, et au lieu de méconnoître comme eux, ce qu'il est et ce qu'il a fait pour nous, montrons par nos sentimens et par notre conduite, que nous le reconnoissons pour notre Dieu et pour notre Sauveur. Nous devons l'adorer, le servir et l'aimer en tout temps. Mais c'est surtout dans la circonstance où nous nous trouvons, que nous devons faire éclater envers lui tout ce que la reconnoissance, le zèle et l'amour peuvent inspirer de plus vif. La semaine où nous venons d'entrer, est celle où l'Eglise commence à nous rappeler ses souffrances, et c'est pour cela qu'elle l'appelle *la semaine de la Passion*. Or qu'y a-t-il de plus propre à toucher notre cœur et à ranimer notre piété, que les divers spectacles que nous offre cette Passion douloureuse ? Nous y voyons que tout grand qu'il étoit, J. C. a bien voulu s'humilier jusqu'à être regardé, ainsi que s'exprime un prophète, comme un ver de terre, plutôt que comme un homme. Nous y voyons que quoiqu'il fût l'innocence et la sainteté même, il a néanmoins

consenti a être condamné et puni comme un criminel, parce que tout innocent qu'il étoit, il s'étoit mis à la place de tous les hommes coupables, pour les sauver. Y a-t-il rien de plus attendrissant, que ce prodige incompréhensible d'amour et de bonté; et pour y être insensibles, ne faudroit-il pas que nous n'eussions point de cœur, ou que nous eussions entièrement perdu la foi?

Entrons donc, M. F., entrons dans les vues salutaires que l'Eglise s'est proposées en consacrant cette semaine au souvenir de la Passion de notre divin Maître; rappelons-nous souvent pendant cette semaine, les différentes circonstances de cette Passion, et disons-nous intérieurement à nous-mêmes: Voilà ce qu'un Dieu a souffert pour les hommes! Voilà ce qu'il a souffert pour moi en particulier! Ce sont mes péchés qui l'ont accablé de douleur dans le jardin des Olives; ce sont mes péchés qui l'ont couvert d'ignominie dans les tribunaux de Jérusalem; ce sont mes péchés qui l'ont fait expirer sur le Calvaire, au milieu des tourmens. Pourrois-

je donc trop détester ces funestes péchés? Pourrois-je trop m'en humilier ? Pourrois-je trop souffrir pour les expier ? Si vous vous nourrissez, M. F., de ces saintes pensées, bien loin d'oser renouveler vos péchés, vous ne songerez qu'à aller vous en purifier dans le tribunal de la pénitence; et comme vous savez que peu content de s'être sacrifié pour vous sur le Calvaire, votre Dieu veut bien encore se donner à vous dans le sacrement de l'Eucharistie, vous ne vous occuperez qu'à lui préparer dans votre cœur une demeure qui soit digne de lui, autant qu'elle peut l'être; vous soupirerez sans cesse après l'heureux jour où vous le recevrez; vous vous unirez à lui par l'amour, comme il s'unira à vous par la Communion, et en ne vivant plus que pour lui sur la terre, vous mériterez de vivre éternellement avec lui dans le ciel.

PRONE

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

ÉVANGILE.

JESUS approchant de Jérusalem, et étant déjà arrivé à Bethphagé, près de la montagne des Oliviers, envoya deux de ses disciples, en leur disant : Allez à ce village qui est devant vous, et vous y trouverez en arrivant, une ânesse qui est attachée, et son ânon avec elle ; déliez-la, et amenez-les moi : et si quelqu'un vous dit quelque chose, dites que c'est le Seigneur qui en a besoin, et aussitôt on les laissera amener. Or tout cela se passa ainsi, afin que cette parole du prophète fût accomplie : Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi, qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse qui porte le joug et sur son ânon. Les disciples étant allés, firent ce que leur avoit ordonné Jesus. Ils

lui amenèrent l'ânesse et l'ânon, et les ayant couverts de leurs habits, ils le firent monter dessus. Alors une grande multitude de peuple étendit aussi ses habits sur le chemin; d'autres coupoient des branches d'arbres, et les jetoient sur son passage; et tous ensemble, soit ceux qui marchoient devant lui, soit ceux qui le suivoient, crioient: Hosanna au Fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Hosanna au plus haut des Cieux! *S. Matth. ch.* 21. *vers.* 1.--9.

HOMÉLIE.

Jesus approchant de Jérusalem, et étant déjà arrivé à Bethphagé, près de la montagne des Oliviers, envoya deux de ses disciples en leur disant: Allez au village qui est devant vous, et vous y trouverez en arrivant, une ânesse qui est attachée et son ânon avec elle; déliez-la, et amenez-les moi. Si quelqu'un vous dit quelque chose, dites que c'est le Seigneur qui en a besoin; et

aussitôt on les laissera amener. Or tout se passa ainsi.

Le récit que vous venez d'entendre, tout simple qu'il est, renferme une grande leçon et nous offre de grands exemples. Il nous apprend d'abord une vérité bien importante et souvent oubliée : c'est que J. C. voyoit tout, c'est qu'il connoissoit tout, et que par conséquent nous devons le regarder comme un Dieu, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse tout voir et tout connoître. Comment en effet ce divin Sauveur auroit-il pu savoir que dans le village où il envoyoit deux de ses disciples, ils trouveroient une ânesse attachée et son ânon avec elle ? Comment auroit-il pu prévoir que les maîtres à qui appartenoient ces animaux, les laisseroient amener sans faire la moindre résistance, et sans demander même quel étoit celui au nom de qui l'on venoit les chercher ? Comment auroit-il pu dire à ses disciples : Allez ; déliez l'ânesse qui est attachée et son ânon avec elle, et si quelqu'un vous dit quelque chose, dites que c'est le Seigneur qui en a besoin, et on les laissera amener ? Com-

ment, dis-je, auroit-il pu parler avec tant d'assurance, si éclairé par la science universelle qui rendoit tout présent à ses yeux, il n'eût été assuré que ce qu'il annonçoit étoit conforme à la vérité, et que l'évènement répondroit à la prédiction? Il y répondit en effet, et tout se passa ainsi qu'il l'avoit dit.

N'est-ce pas là une preuve évidente qu'il voyoit tout, qu'il connoissoit tout, et que par conséquent il étoit Dieu; puisque, comme je l'ai déjà dit, il n'appartient qu'à la divinité de franchir par ses lumières infinies, l'intervalle des lieux, comme celui des temps; de voir l'avenir, comme le présent, et ce qu'il y a de plus caché, comme ce qu'il y a de plus connu? Mais s'il est vrai que Dieu est par-tout, et qu'il voit tout; il est également vrai que nous ne saurions nous dérober à sa présence, ni nous soustraire à ses regards. Or si nous étions bien persuadés de cette vérité, comme nous devons l'être, faudroit-il rien de plus pour nous empêcher de faire le mal, et pour nous animer à faire le bien?

Il n'y a aucun homme, quelque audacieux, quelque pervers que vous le supposiez, qui osât commettre une action criminelle et déshonorante sous les yeux des autres hommes. Les plus méchans même ont coutume de couvrir leurs infamies du voile du secret ou des ombres de la nuit ; et quelque penchant qu'ils aient à faire le mal, ils ne le feroient pourtant pas, s'ils ne pouvoient le faire sans être vus. Or si la seule crainte des regards des hommes est capable de nous arrêter, lorsque nous sommes tentés de nous livrer au crime ; combien plus ne nous en abstiendrions-nous pas, si nous pensions bien que nous ne saurions le commettre, sans que Dieu nous vît ? Comme on sollicitoit un saint solitaire à faire une action criminelle et honteuse, j'y consens, répondit-il, en faisant semblant d'entrer dans les vues de la personne qui étoit venue le solliciter ; mais je n'y consens, qu'à condition que ce crime sera commis en plein jour et au milieu de la place publique. Cette condition fut rejetée avec indignation, parce que la personne à qui on la

proposoit, craignoit de se déshonorer aux yeux des hommes ; mais le saint solitaire profitant de cette occasion pour lui faire une leçon salutaire, quoi ! lui dit-il, vous craignez les regards de vos semblables, et vous ne craignez pas ceux de votre Dieu ! Vos semblables ne pourroient pourtant que vous mépriser ; au lieu que votre Dieu pourroit vous punir au moment que vous l'offenseriez. Allez donc, retirez-vous, et souvenez-vous que si nous devons craindre les hommes, nous devons encore plus redouter celui devant qui tous les hommes ne sont que néant.

Souvenez-vous-en aussi, M. F. ; n'oubliez jamais que vous êtes toujours sous l'œil inévitable de Dieu ; et si la passion venoit vous attaquer dans les ombres de la solitude, ou au milieu des ténèbres de la nuit, dites-vous à vous-même, comme la chaste Suzanne ; Je suis, il est vrai, à l'abri des regards des hommes ; mais Dieu me voit ; et que me serviroit-il d'être innocent aux yeux du monde, si je me rendois coupable aux yeux de ce Dieu puissant et terrible qui pourroit m'accabler

sous les traits de sa redoutable justice au moment même où j'oserois me révolter contre lui ? Si vous avez soin de faire cette réflexion ; si vous vous dites continuellement à vous-mêmes : *Dieu me voit :* la crainte s'emparera de votre ame ; vous sentirez la passion s'éteindre dans votre cœur, et non-seulement vous n'oserez pas commettre le mal ; mais encore vous vous porterez avec ardeur à faire tout le bien dont vous êtes capables.

Quand un serviteur travaille sous les yeux de son Maître, quelqu'indolent qu'il puisse être, il déploie tout ce qu'il a d'adresse et d'activité pour faire aussi parfaitement qu'il le peut, l'ouvrage qui lui a été commandé. Quand un guerrier sait que son roi même est témoin du combat qu'il a à livrer ou à soutenir ; quoiqu'il soit naturellement lâche, il sent naître dans son cœur un courage qui l'élève au-dessus de son caractère ; il attaque l'ennemi, il affronte les périls, il brave la mort, et le désir qu'il a de plaire à son souverain, le transforme en héros. Or il en est de même d'un Chrétien qui pense

souvent qu'il est toujours en la présence de Dieu, et que ce Dieu infiniment clairvoyant, voit tout ce qu'il fait. Quoiqu'il sente en lui-même une secrète répugnance pour le bien, et qu'il soit d'abord rebuté par les difficultés que la pratique de la vertu lui présente ; il ne peut se dire intérieurement à lui-même *Dieu me voit*, sans se sentir animé d'un courage dont il se croyoit incapable ; et la seule idée de la présence de Dieu qu'il regarde comme son souverain Maître et comme son Roi, suffit pour lui faire surmonter tous les obstacles qui l'arrêtoient. Dites-vous donc souvent, ames tièdes, *Dieu me voit* ; et ces paroles seront pour vous comme autant de coups d'aiguillon qui vous feront marcher avec ardeur dans les routes de la piété. Dites-vous-le souvent, ames calomniées et injustement opprimées ; et ces paroles vous consoleront de l'injustice des hommes. Dites-vous-le souvent, ames affligées ; et ces paroles seront pour vous comme un baume salutaire qui adoucira toute l'amertume des maux que vous avez à souffrir.

Tels sont les fruits précieux que vous retirerez de l'exercice de la présence de Dieu ; et c'est sans doute pour cela, que cet exercice nous est recommandé par tous les Maîtres de la vie spirituelle, et qu'il a été pratiqué par tous les Saints. Pratiquons-le donc aussi nous-mêmes, M. F. ; n'oublions jamais la leçon que nous fait l'évangile de ce jour, en nous apprenant que Dieu connoît tout, qu'il voit tout, et que par conséquent nous ne devons jamais rien faire qui puisse blesser ses regards et attirer sur nous les terribles effets de sa juste vengeance.

Mais outre cette grande leçon, cet évangile nous offre encore des exemples bien propres à nous instruire. Le premier de ces exemples est celui que nous donnent les deux disciples de J. C., en obéissant aveuglément à leur divin Maître. L'ordre qu'il leur donnoit, en leur commandant d'aller prendre l'ânesse et l'ânon qu'ils trouveroient dans le village qu'il leur désignoit, sembloit être contraire aux règles de la prudence ; il devoit même leur paroître impossible de l'exécuter, parce

qu'il n'étoit pas naturel que sans les connoître, on leur livrât ce qu'ils alloient demander. Cependant ils n'opposent pas la moindre difficulté à J. C.; ils s'empressent au contraire de faire ce qu'il leur ordonne; et par-là ils nous apprennent que lorsque Dieu parle, il ne faut point raisonner, mais il faut obéir, parce que ce Dieu qui est la sainteté même, ne peut rien ordonner qui ne soit juste, et que nous ne puissions exécuter.

Le second de ces exemples est celui des personnes chez qui ce divin Sauveur envoya ses deux disciples pour prendre l'ânesse et l'ânon qui leur appartenoient. Quoique ces personnes fussent apparemment pauvres; quoiqu'elles gagnassent peut-être leur vie par leur travail; elles ne laissèrent pas, dit S. Jean Chrysostôme, de laisser emmener ces animaux sans s'y opposer, et sans même demander pourquoi on les emmenoit. Il suffit qu'on leur dise que *le Seigneur en a besoin*, pour qu'elles consentent à les donner; et par-là, continue le saint Docteur, elles nous apprennent que non-seulement

nous ne devons rien refuser à J. C.; mais encore que nous devons lui donner tout ce qu'il nous demande, quand même il nous demanderoit notre vie: car si des personnes inconnues obéissent au moindre mot que ce divin Sauveur leur fait dire, que ne doivent pas faire ceux qui en qualité de ses disciples, sont obligés encore plus étroitement de lui obéir?

Mais l'exemple qui doit le plus nous toucher, c'est celui que nous donne J. C., en faisant son entrée dans Jérusalem, monté sur une ânesse que ses disciples avoient couverte de leurs habits: car s'il se montra sous cet humble appareil, ce ne fut pas seulement pour accomplir la prophétie de Zacharie qui dit à la fille de Sion: *Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse qui porte le joug, et sur son ânon;* ce fut encore, dit S. Jean Chrysostôme, pour nous apprendre par sa conduite, à fuir le faste et le luxe; à nous contenter de ce qui nous est nécessaire, et à garder une grande modération en toutes choses. Jetez donc vos regards sur ce divin Sauveur,

et apprenez par son extérieur autant que par ses paroles, qu'il est doux et humble de cœur. Il ne se montre pas aux habitans de Jérusalem élevé sur un char magnifique, il n'étale point à leurs yeux la pompe et le faste qui sont comme les attributs de la royauté, il ne donne aucune marque de sa puissance et de sa grandeur; il ne se fait remarquer que par sa douceur et son humilité. Mais comme toute sa gloire vient de lui-même, il n'a pas besoin d'emprunter des ornemens étrangers, de se donner un nombreux cortège, et de s'environner d'un appareil imposant : il lui suffit de se montrer pour se faire applaudir et admirer. Il n'a pas plûtôt paru dans les rues de Jérusalem, que tout le peuple s'empresse de relever son triomphe par les témoignages éclatans de son respect et de son amour. Les uns *étendent leurs habits sur le chemin; les autres coupoient des branches d'arbres, et les jetoient sur son passage, et tous ensemble, soit ceux qui étoient devant lui, soit ceux qui le suivoient, crioient : Hosanna au Fils de David! Béni soit*

celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des Cieux ! Or ces acclamations, ces cris de joie, ces bénédictions ne sont-ils pas un hommage préférable au triomphe le plus éclatant ; et ce qu'il y a de plus glorieux pour un Roi, n'est-ce pas de régner sur les cœurs ? N'est-ce pas de s'entendre applaudir par son peuple, et de se voir chéri de tous ses sujets ?

Ce fut là, M. F., le juste hommage que les Juifs rendirent à J. C. : et c'est-là aussi celui que nous devons lui rendre nous-mêmes : car il est notre Roi, comme il étoit le leur ; et il n'a pas été moins bienfaisant envers nous, qu'il ne le fut envers eux. Il nous a fait naître dans le sein de son église, qui est son royaume ; il ne s'est pas contenté de nous mettre au nombre de ses sujets, il nous a encore élevés jusqu'au rang sublime de ses membres, de ses frères, de ses cohéritiers ; il nous a enrichis de ses dons, comblés de ses grâces, et il est prêt à mettre le comble à ses bienfaits par une faveur encore plus signalée, puisque nous touchons au

temps heureux où il veut bien se donner lui-même à nous pour gage de son amour. Je puis donc bien, M. F., vous dire à présent, comme le Prophète le disoit à la Fille de Sion : *Voici que votre Roi vient à vous plein de douceur.* Les rois de la terre sont souvent inaccessibles ; ce n'est du moins qu'avec peine, qu'on trouve accès auprès d'eux, et l'éclat imposant qui les environne, est plus propre à nous intimider qu'à nous rassurer. Mais il n'en est pas ainsi de J. C. Quoiqu'il soit notre Roi, quoiqu'il soit même le Roi des rois et le souverain Maître de l'univers, il veut bien nous prévenir ; et au lieu de permettre seulement que nous allions à lui, il se plaît à venir lui-même à nous. Mais comment y vient-il ? Il y vient, non pas sous les dehors imposans du pouvoir suprême, mais sous les simples voiles du pain eucharistique. Il y vient non pas seulement pour honorer en passant, notre demeure de sa présence ; mais pour établir la sienne dans notre cœur. Il y vient, dit S. Jean Chrysostôme, non pas pour imposer des tributs et pour exiger des im-

pôts, mais pour nous enrichir de ses dons et de ses bienfaits.

Pourroit-il porter plus loin la bonté ; et le Prophète n'avoit-il pas raison de l'annoncer comme un Roi plein de douceur ? Mais pourrions-nous nous-mêmes être insensibles à tant d'amour ; et ne serions-nous pas des monstres d'ingratitude, si nous refusions de le recevoir, ou si nous ne le recevions qu'avec un cœur froid et indifférent ? Allons donc à lui, comme il vient à nous, et n'oublions rien, pour lui préparer dans nos ames une demeure où il puisse venir habiter avec complaisance. Ce qui peut la rendre agréable à ses yeux, c'est une foi vive, c'est un désir ardent, c'est une humilité profonde, c'est une piété fervente, c'est en un mot, une vie sainte ; et quand est-ce que nous devons plus nous appliquer à la mener, que pendant cette semaine que l'église appelle la *Semaine sainte ?* Tâchons donc de la sanctifier en augmentant nos prières, nos jeûnes, nos aumônes et nos bonnes œuvres ; en assistant exactement à l'office divin ; en purifiant notre conscience dans le tribunal

de la pénitence ; en nous occupant sans cesse des grands mystères que nous allons célébrer ; en donnant continuellement à J. C. des marques de notre reconnoissance, en nous unissant autant à lui par l'amour que par la communion, et en le faisant si bien régner dans nos cœurs, que nous puissions mériter de régner un jour avec lui dans le Ciel.

PRONE

POUR LE SAINT JOUR DE PAQUE.

ÉVANGILE.

Le jour du Sabbat étant passé, Marie-Magdelaine, Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des parfums pour aller embaumer Jesus. Et le premier jour après le Sabbat, étant parties de grand matin, alles arrivèrent au sépulcre au lever du soleil, et elles se disoient entr'elles : qui nous ôtera la pierre qui est à l'entrée du sépulcre ? Car elle étoit fort grande; mais en y regardant, elles virent qu'elle en avoit été ôtée. Puis en entrant dans le sépulcre, elles virent assis du côté droit un jeune homme vêtu d'une robe blanche, et elles en furent effrayées, mais il leur dit : Ne craignez point. Vous cherchez Jesus de Nazareth qui a été crucifié : il est ressuscité ; il n'est point ici : voilà le lieu où on l'avoit mis. Mais allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il sera avant

vous en Galilée. C'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit. *Saint Marc, chap.* 18, *vers.* 1.—7.

HOMÉLIE.

Comme dans l'évangile que j'ai à vous expliquer, il n'est guères parlé que des femmes pieuses qui s'étoient entièrement consacrées au service de J. C., je crois devoir commencer par vous faire observer le saint empressement et le zèle admirable qu'elles montrèrent pour lui. Vous savez, M. F., que les Apôtres même qui sembloient devoir, et qui devoient en effet lui être le plus dévoués, furent pour la plupart, les premiers à l'abandonner. Vous savez que si Pierre l'accompagna jusqu'aux tribunaux de Jérusalem, ce ne fut que pour le renier. Mais il n'en fut pas ainsi des femmes qui s'étoient attachées à lui. Loin que les outrages et les mauvais traitemens dont on accabla leur divin Maître, affoiblissent en elles ce saint attachement, ils ne firent au contraire qu'en resserrer

toujours plus les nœuds. L'appareil du supplice infame qu'on lui préparoit, ne fut pas capable de les effrayer : elles bravèrent généreusement la rage des bourreaux qui conduisoient l'agneau sans tache au Calvaire; elles l'accompagnèrent avec courage jusqu'au lieu où il devoit être immolé, et l'évangile nous dit expressément que sa sainte Mère et plusieurs autres femmes pieuses étoient au pied de sa Croix, lorsqu'il y expira. Leur zèle ne s'éteignit pas avec la vie de leur bon Maître; et nous voyons dans notre évangile, que *le jour du Sabbat étant passé, Marie-Magdelaine, Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des parfums pour embaumer Jesus, et que le premier jour après le Sabbat, étant parties de grand matin, elles arrivèrent au sépulcre au lever du soleil.*

Grâces à la miséricorde divine, les femmes chrétiennes n'ont pas montré moins de zèle, moins de courage, moins de piété; et dans ces derniers temps où la religion de J. C. étoit persécutée avec encore plus de fureur et de rage, que les Juifs n'avoient

n'avoient persécuté sa personne, on n'a pu s'empêcher de reconnoître que tandis que les hommes qui se piquent de force d'esprit, donnoient dans bien des occasions, les plus grandes marques de foiblesse et de lâcheté, les personnes du sexe qu'on traite souvent d'ames foibles, sur tout lorsqu'elles sont pieuses, ont déployé presque par-tout, une constance et une fermeté qui leur ont fait tout sacrifier à la fidélité qu'elles devoient à Dieu et à la religion. Et n'est-ce pas aussi parmi elles, que l'on voit encore le plus d'ames généreuses et charitables? Ne sont-ce pas elles, qui composent les nombreuses sociétés occupées du soin de soulager les malheureux; et si les pauvres et les malades trouvent encore des secours dans leurs maladies et dans leur indigence, n'est-ce pas surtout à leur zèle et à leur charité qu'ils en sont redevables? Ce n'est donc pas sans raison que l'église leur a donné le glorieux titre de *sexe dévot*. Mais afin qu'elles s'en rendent toujours plus dignes, mettons leurs sous les yeux l'exemple des femmes dont il est parlé dans notre évan-

gile ; et pour apprendre quelle doit être leur piété et la nôtre, examinons quelle fut celle de ces saintes femmes.

Ce fut d'abord une piété bien réglée, qui les porta à s'acquitter avant tout, de ce que leur prescrivoit la loi de Dieu. Si elles se fussent laissé entraîner par un zèle aveugle, elles auroient oublié le jour du Sabbat que cette loi leur ordonnoit de sanctifier, pour courir au sépulcre du Seigneur et embaumer son corps. Mais comme elles savoient que ce que Dieu ordonne, doit passer avant ce que notre dévotion nous suggère, elles commencèrent par célébrer le jour du Sabbat; et ce ne fut qu'après avoir rempli ce devoir, qu'elles se rendirent de grand matin au tombeau de leur divin Maître.

Or c'est ainsi, M. F., que nous devons nous comporter, si nous voulons que notre piété soit conforme à l'esprit de Dieu. Il faut avant tout, observer ses commandemens, et surtout celui qui nous ordonne de sanctifier le jour du Dimanche, qui est pour nous ce que le jour du Sabbat étoit pour les Juifs, et que nous célébrons en

mémoire de la résurrection de J. C. Sans cela, toutes nos prétendues bonnes œuvres seroient inutiles : car ce qui est d'obligation, doit toujours passer avant les œuvres de surérogation ; et ce seroit avoir une fausse piété, que de préférer ses goûts à ses devoirs.

Les femmes dont il est parlé dans notre évangile, surent se préserver de ce défaut. Ce ne fut qu'après avoir rempli leurs obligations, qu'elles se livrèrent à leur ferveur ; et quel courage, quelle générosité ne leur inspira-t-elle pas ? En vain savoient-elles que presque tous les Juifs s'étoient déclarés avec fureur contre leur divin Maître, et qu'ils ne pourroient par conséquent pas manquer de leur faire un crime du zèle qu'elles montreroient pour lui. En vain voyoient-elles son sépulcre entouré d'une foule de soldats armés : rien ne les intimida, rien ne les arrêta ; et non-seulement elles bravèrent tout ; mais encore elles n'épargnèrent rien pour rendre à J. C. les devoirs que leur prescrivoient la reconnoissance et l'amour. Quoique leur fortune fût médiocre, et que les parfums

dont elles vouloient embaumer le corps du Sauveur, fussent précieux, elles employèrent une partie de leurs biens pour les acheter, et elles ne crurent pas pouvoir en faire un meilleur usage.

Mais que notre conduite est bien différente de celle de ces saintes femmes ! Nous n'avons pas à affronter comme elles, la rage d'une foule d'ennemis furieux, ou la férocité d'une troupe de soldats armés. Tout ce que nous avons à craindre, en nous déclarant pour J. C., ce sont quelques paroles, quelques censures, quelques railleries, qui ne font tort qu'à ceux qui en sont les auteurs ; et cependant il n'en faut pas davantage pour nous décourager, pour nous déconcerter. Le respect humain étouffe tous les jours dans nos cœurs l'amour du devoir ; et nous aimons mieux offenser Dieu, que de nous exposer à être blâmés par les hommes. Quelle lâcheté !

Mais notre piété est-elle plus généreuse qu'elle n'est intrépide ? Nous ne pouvons pas, il est vrai, employer une partie de nos biens à acheter des parfums pour embaumer le corps du Sauveur ; mais nous

pouvons faire servir le superflu de ces biens à secourir les pauvres qui sont ses membres ; et si nous sommes hors d'état de leur accorder les secours dont ils ont besoin, nous pouvons du moins les visiter et les consoler. Mais hélas ! qu'ils sont rares ceux qui se dévouent à ces bonnes œuvres ! On donne tout à la vanité, et on n'accorde rien à la charité. On s'occupe continuellement du soin de se rendre heureux, et l'on ne peut prendre sur soi de faire le moindre sacrifice et le moindre effort pour soulager les malheureux. On regarde les pauvres comme des êtres méprisables et infortunés, et on n'envisage jamais en eux les représentans de J. C. ; et l'on oublie que ce divin Sauveur nous a déclaré qu'il regardera comme fait pour lui-même tout ce qu'on aura fait pour le moindre de ses disciples. Car si on se rappeloit cette grande vérité, pourroit-on être insensible aux misères des indigens ; et les ames pieuses surtout ne seroient-elles pas aussi généreuses envers eux, que les femmes de notre évangile le furent envers Jesus-Christ ?

A la sagesse, au courage, et à la générosité, ces saintes femmes joignirent la constance et la fermeté. Elles savoient qu'on avoit fermé le sépulcre avec une pierre contre laquelle tous leurs efforts auroient échoué, et effrayées par cette difficulté, elles se disoient entr'elles : *Qui nous ôtera la pierre qui est à l'entrée du sépulcre ?* Elles ne laissèrent pourtant pas que de poursuivre l'exécution de leur pieux projet. Espérant tout de la puissance et de la bonté divines ; elle s'avancèrent jusqu'au bord du tombeau ; et lorsqu'elles y furent arrivées, elles virent avec une agréable surprise, que cette pierre qu'elles regardoient comme un obstacle insurmontable, avoit été ôtée.

Or c'est là, M. F., ce qui arrive à une infinité de chrétiens, qui étoient d'abord rebutés par les difficultés qu'ils croyoient attachées à la pratique de la vertu. Comme elle ne leur offroit rien que d'austère en apparence, ils la regardoient comme impraticable, et ils s'imaginoient qu'ils ne pourroient jamais surmonter les obstacles qu'elle leur présentoit. Mais à peine ont-

ils eu pris la ferme résolution de mener une vie chrétienne ; à peine ont-ils eu fait quelques pas dans la carrière où ils craignoient tant d'entrer ; que tous ces obstacles se sont évanouis, et qu'ils ont fini par trouver facile et même agréable ce qui leur avoit d'abord paru impossible et insupportable. Ne vous laissez donc pas effrayer, M. F., par les rigueurs apparentes de la piété et par la peinture odieuse que le monde vous en tracera. Des espions infidèles avoient annoncé aux hébreux que la terre promise où Dieu les appeloit, étoit une région qui dévoroit tous ses habitans. Cependant rassurés par les promesses de Dieu, Caleb et Josué entrèrent dans cette terre en apparence si redoutable ; et au lieu des monstres qu'on leur avoit fait craindre, ils n'y rencontrèrent que des campagnes riantes et fertiles, où l'on voyoit par-tout couler le lait et le miel. Or il en sera ainsi de vous, M. F., si malgré les discours du monde et les répugnances de votre cœur, vous entrez avec courage dans les routes de la piété. Vous ne vous y figurez que des amertumes ; et

vous n'y trouverez que des douceurs. Vous craignez de n'y rencontrer que des difficultés insurmontables ; et vous verrez que la pratique en est aussi aisée, que vous la croyez pénible ; et vos craintes seront remplacées par la joie la plus vive. C'est là du moins ce qu'éprouvèrent les saintes femmes de notre évangile.

Elles croyoient trouver le sépulcre fermé ; et elles virent d'abord qu'il étoit ouvert. Elles désespéroient presque de pouvoir y pénétrer ; et elles y entrèrent sans la moindre peine. Elles s'attendoient à n'y rencontrer que le corps de leur divin Maître ; et elles *y virent assis du côté droit, un jeune homme vêtu d'une robe blanche, qui leur dit : Ne craignez point. Vous cherchez Jesus de Nazareth qui a été crucifié : il est ressuscité : il n'est point ici. Voilà le lieu où on l'avoit mis. Mais allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il sera avant vous en Galilée. C'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit.*

Quelle ne dût pas être la joie de ces saintes femmes, en entendant cette heu-

reuse nouvelle ! A quels vifs transports d'alégresse ne durent-elles pas se livrer, lorsqu'elles apprirent par la voix même d'un Ange, que leur divin Maître étoit ressuscité, et avoit passé du fond du tombeau dans la Galilée, où elles pourroient le voir ! Nous n'avons pas été témoins nous-mêmes du spectacle merveilleux qui frappa leurs regards : un esprit céleste ne nous a pas annoncé la résurrection de notre Sauveur : cependant le seul souvenir de cette résurrection glorieuse suffit pour nous réjouir ; et le temps de Pâque est un temps de joie pour tous les vrais fidèles, parce qu'il leur rappelle le mystère le plus glorieux pour J. C. et le plus consolant pour les hommes ; parce qu'il leur apprend par la voix de l'Eglise, qui est aussi infaillible que celle d'un ange, que la résurrection de J. C. est le gage de la nôtre, et qu'après être morts comme lui, nous ressusciterons un jour aussi bien que lui.

Mais pour pouvoir espérer de ressusciter glorieusement à la fin des siècles, il faut, M. F., commencer dès à présent à ressusciter spirituellement, en passant de

la mort du péché à la vie de la grâce ; et pour que cette résurrection spirituelle vous procure les avantages que vous devez en retirer, il faut d'abord qu'elle soit véritable, et non pas seulement apparente : car ce seroit en vain que nous paroîtrions convertis, si nous ne l'étions pas. Nous pourrions bien tromper les hommes ; mais nous ne tromperions pas Dieu qui voit tout ce qui se passe au fond de nos cœurs.

Il faut 2.° que cette résurrection spirituelle soit édifiante, et qu'elle change entièrement notre conduite, afin qu'en voyant les changemens qui s'y seront opérés, on puisse dire de nous, comme l'ange le disoit de J. C. : Il est ressuscité. Voilà les assemblées du monde, les parties de plaisir, les maisons de jeu, les lieux suspects, les occasions dangereuses qui avoient été comme le tombeau de son innocence et de sa vertu. Mais c'est en vain que vous l'y chercheriez : il est ressuscité ; il n'y est plus. Ce sont maintenant les temples qu'il fréquente. C'est là que vous le verrez, comme Pierre et les autres disciples virent J. C. dans la Galilée.

Il faut enfin que cette résurrection spirituelle soit constante et durable, et que de même que J. C. ne rentra plus en mourant, dans lé tombeau d'où il étoit sorti, vous ne tombiez plus en péchant, dans les désordres qui avoient donné la mort à votre ame. Car il ne suffit pas d'être rentré dans les voies du salut : il faut s'y soutenir. Vos rechutes ne serviroient qu'à vous rendre plus criminels aux yeux du Seigneur, parce qu'elles auroient un caractère de perfidie, et d'ingratitude que n'avoient pas vos premiers péchés ; et que gagneriez-vous en péchant de nouveau ; ou plutôt que ne perdriez-vous pas ? Vous jouissez maintenant de l'inappréciable amitié de votre Dieu ; et vous deviendriez encore l'objet de sa haine et de sa vengeance. La grâce que vous possédez, vous donne droit au royaume du ciel ; et les péchés que vous commettriez, vous exposeroient à tomber à tout moment dans les feux de l'enfer. Vous êtes en paix avec vous mêmes ; vous goûtez les douceurs que vous procure une conscience pure et tranquille ; et vous retomberiez dans le

trouble ; et vous seriez déchirés de nouveau par les remords qui marchent toujours à la suite du crime. Ah ! conservez donc précieusement la grâce que vous avez eu le bonheur de recouvrer en vous réconciliant avec le Seigneur. Un malade qui a eu l'avantage d'être guéri, ne va plus respirer l'air contagieux qui avoit été la cause de sa maladie. Un pilote qui a échappé au naufrage, ne va plus affronter les écueils où il avoit échoué. Faites, M. F., faites pour la conservation de la grâce, ce qu'on fait tous les jours pour celle de la vie et de la santé. Evitez avec soin tout ce qui pourroit vous la faire perdre ; et en conservant cette grâce précieuse, vous mériterez de jouir de la gloire éternelle que je vous souhaite.

PRONE

POUR LE DIMANCHE DE QUASIMODO.

ÉVANGILE.

Sur le soir du même jour, qui étoit le premier de la semaine, les portes du lieu où les disciples se tenoient rassemblés, étant fermées à cause de la crainte des Juifs, Jesus vint, et paroissant au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit avec vous. Leur ayant ainsi parlé, il leur montra ses mains et son côté. Les dicisples eurent donc une grande joie de voir le Seigneur. Il leur dit encore une fois : La paix soit avec vous. Après ces paroles, il souffla sur eux, et leur dit : Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. Or Thomas, appelé Dydime, l'un des douze, n'étoit pas avec eux, lorsque Jesus vint. Les autres disciples lui dirent : Nous avons

vu le Seigneur. Mais il leur répondit : Si je ne vois dans ses mains l'ouverture des clous, et si je ne porte mon doigt dans cette ouverture, et si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai point. Huit jours après, les dicisples étant encore dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jesus vint, les portes fermées, se tint au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous. Il dit ensuite à Thomas : Portez ici votre doigt et voyez mes mains : approchez votre main, et mettez-la dans mon côté, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. Thomas répondit, et lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu ! Vous avez cru, Thomas, répartit Jesus, parce que vous avez vu. Bienheureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru ! Jesus a fait encore en présence de ses disciples beaucoup d'autres prodiges qui ne sont pas écrits dans ce livre. Mais ces choses ont été écrites, afin que vous croyez que Jesus est le Christ, Fils de Dieu, et qu'en le croyant, vous ayez la vie en son nom. *S. Jean, chap.* 20, *vers.* 19—31.

HOMÉLIE.

Rien ne fait mieux connoître la bonté de J. C., que les différens traits que nous offre l'évangile de ce jour. Tous ses apôtres, excepté S. Jean qui étoit au pied de la Croix, lorsqu'il y expira, l'avoient abandonné ou renié. Tous avoient refusé de croire qu'il étoit ressuscité, quoique les saintes femmes qui l'avoient vu, après qu'il fut sorti du tombeau, leur assurassent qu'il avoit repris une nouvelle vie. Cependant loin de les punir en les laissant dans leur incrédulité, ce divin Sauveur porta la condescendance jusqu'à les prévenir, jusqu'à se rendre miraculeusement dans le lieu où ils étoient rassemblés, jusqu'à se montrer tout-à-coup à leurs yeux pour les bien convaincre de la vérité de sa résurrection.

Jesus-Christ, M. F., ne nous donne pas des marques aussi sensibles de sa bonté; mais il n'en est pas pour cela moins bon envers nous. Quoique nous l'eussions peut-être abandonné, comme ses apôtres,

il a daigné nous prévenir par sa grâce, il nous a pardonné nos infidélités ; et s'il ne s'est pas transporté visiblement dans notre demeure, comme il se rendit dans le lieu où étoient ses disciples, il a bien voulu nous visiter sous les voiles eucharistiques, et descendre dans nos cœurs par la communion. Pouvoit-il porter plus loin la bonté, et avons-nous rien à envier aux apôtres?

Mais ce bon Maître ne se contenta pas de se montrer à eux ; il daigna encore leur adresser la parole ; et que leur dit-il ? Ecoutez-le, M. F., et en apprenant quel est le bien le plus digne de vos désirs et de votre estime, apprenez à vous consoler d'être privés de ceux que vous avez peut-être le plus estimés et désirés jusqu'à présent.

En adressant la parole à ses disciples, et en leur souhaitant ce qui pouvoit les rendre le plus heureux, il ne leur dit pas : Que l'abondance règne dans vos demeures ; que la fertilité se répande sur vos campagnes ; que les richesses succèdent à la pauvreté où vous avez vécu jusqu'à ce jour ; que vos peines soient remplacées

par les plaisirs, et que votre vie entière ne soit qu'une longue suite de prospérités temporelles : il leur dit seulement : *Que la paix soit avec vous*, et toutes les fois qu'il les aborde, il se borne à former ce seul souhait en leur faveur.

Mais pourquoi donc leur souhaite-t-il la paix ; et ne leur souhaite-t-il que la paix ? C'est que si on n'a pas la paix avec Dieu, avec le prochain et avec soi-même, fût-on d'ailleurs environné d'honneurs, de richesses et de plaisirs, on ne seroit point heureux ; au lieu qu'on l'est toujours, lorsqu'on jouit de cette douce paix, c'est-à-dire, lorsqu'on n'a rien à craindre, soit du côté de Dieu, soit du côté de ses semblables, soit du côté de soi-même. Or l'on n'a rien à craindre du côté de Dieu, lorsqu'au lieu de lui désobéir et de l'offenser, on ne s'applique qu'à lui donner des marques de son obéissance et de son amour. On n'a rien à craindre du côté de ses semblables, lorsqu'au lieu de chercher à leur nuire ou à s'en venger, on s'empresse de leur rendre service et de leur faire du bien. On n'a rien à craindre en-

fin du côté de soi-même, lorsqu'au lieu de s'abandonner à ses passions, qu'on ne satisfait ordinairement qu'aux dépens de son bonheur et de son repos, on a soin de les réprimer et de les dompter.

Voilà, M. F., le grand art de se rendre heureux : voilà les seuls moyens qu'on doit prendre pour le devenir. Consolez-vous donc, M. F., d'être privés des biens, des honneurs, et des autres avantages que vous enviez peut-être à ceux que leur rang et leurs richesses élèvent au-dessus de vous. Ce n'est point le rang, ce ne sont point les richesses qui font le vrai bonheur ; c'est la paix de l'ame, c'est la tranquillité de la conscience ; et c'est là aussi ce qui doit être l'unique objet de votre ambition. Il n'est pas en votre pouvoir d'acquérir les autres biens ; mais il ne dépend que de vous de vous procurer celui-ci qui est le plus précieux de tous. Avec les autres biens, on est souvent malheureux, parce qu'on a souvent bien des reproches à se faire sur les moyens injustes et criminels auxquels on les doit ; mais avec celui-ci, on est toujours heureux,

parce que l'on n'a aucune injustice et aucun crime à se reprocher. Les autres biens enfin peuvent nous être enlevés par les autres hommes ; mais il n'y a que nous qui puissions nous priver de la paix du cœur et de la tranquillité de la conscience, en souillant notre ame par le péché. Ne craignons donc rien tant que ce funeste péché. Evitons-le avec soin, si nous avons été assez heureux pour nous en garantir jusques à présent, et empressons-nous d'en sortir, si nous avons eu le malheur d'y tomber.

L'évangile de ce jour nous apprend que J. C. nous en a fourni le moyen ; et c'est l'un des plus grands bienfaits dont nous soyons redevables à sa miséricorde : car étant sans cesse exposés à tomber dans le péché, que deviendrions-nous, s'il ne nous étoit pas possible de nous en retirer ? Hélas ! il ne nous resteroit en partage que le désespoir. Mais notre bon Maître qui ne désire que notre salut, a prévenu ce malheur en instituant un sacrement destiné à guérir notre ame des plaies que le péché lui auroit faites ; et voici comment il l'a institué.

Après qu'il eut dit à ses apôtres : *Que la paix soit avec vous :* après qu'il leur eut donné une nouvelle marque de son amour, en leur montrant ses plaies qui, comme autant de bouches éloquentes, sembloient leur dire : voilà jusqu'à quel point je vous ai aimés ; *il souffla sur eux, et leur dit : Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les aurez remis, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* Tel est le pouvoir que J. C. accorda aux apôtres ; pouvoir que les apôtres communiquèrent ensuite à leurs successeurs, et que leurs successeurs communiquent encore aux prêtres en les ordonnant. Or est-il rien de plus consolant pour nous, que de savoir que tous les ministres de la religion sont investis de ce pouvoir, et qu'en nous adressant à eux avec les dispositions nécessaires, c'est-à-dire, en leur déclarant nos péchés et en les détestant, nous sommes assurés d'en obtenir le pardon? Si, comme je l'ai dit ailleurs, ce divin Sauveur eût donné aux apôtres et à ceux qui leur ont succédé, la vertu de guérir

nos corps, lorsqu'ils seroient atteints de quelque maladie; nous regarderions ce don comme le bienfait le plus signalé qu'il eût pu nous accorder. Mais s'il est vrai, comme nous ne pouvons en douter, et comme nous faisons profession de le croire, que notre ame soit infiniment plus précieuse que notre corps, qui n'est après tout qu'un vil amas de poussière; J. C. ne s'est-il pas montré encore plus bienfaisant envers nous, en conférant à ses ministres la faculté de guérir cette ame qui est l'image même de Dieu, et ne devrions-nous pas nous empresser de profiter d'un bienfait qui nous est si utile et si nécessaire? Quand nous sentons que notre corps est attaqué de quelque maladie dangereuse, nous ne croyons jamais pouvoir trop nous hâter de recourir aux médecins et aux remèdes qui peuvent nous en délivrer. Pourquoi donc ne montrons-nous pas le même empressement lorsqu'il s'agit de notre ame? Ah! si nous avions la moindre étincelle de foi, nous ne croirions jamais pouvoir lui rendre trop-tôt la vie de la grâce qu'elle a perdue par le péché. Mais le grand malheur de l'homme, c'est

d'oublier les principes de cette foi qui devroit lui servir de conseil et de guide; et c'est pour la ranimer, que l'évangile de ce jour nous propose l'exemple de Saint Thomas.

Cet apôtre appelé *Dydime*, *un des douze, n'étoit pas avec eux, lorsque Jesus vint. Les autres disciples lui dirent : Nous avons vu le Seigneur. Mais il leur répondit : Si je ne vois dans ses mains l'ouverture des clous, et si je ne porte mon doigt dans cette ouverture, et si je ne mets mes mains dans son côté, je ne croirai pas.*

Rien n'étoit plus injuste et plus téméraire que cette prétention de Thomas : car enfin, J. C., son maître et son Dieu, n'étoit pas obligé de se présenter à lui, et de lui montrer l'ouverture de ses plaies pour assurer sa foi. Il suffisoit qu'il lui eût fait attester la vérité de sa résurrection par des témoins qui n'avoient aucun intérêt à le tromper; et c'est ce qu'avoient fait les autres apôtres, à qui ce divin Sauveur avoit daigné se montrer pendant son absence, et qui lui dirent lorsqu'il arriva :

Nous avons vu le Seigneur. Cependant comme J. C. voyoit que sa répugnance à croire venoit plutôt de son esprit que de son cœur, et que s'il ne croyoit pas, c'est qu'il craignoit de se tromper en croyant, il ne se contenta pas de lui pardonner son incrédulité; il voulut bien encore l'aider à en triompher.

Huit jours après, dit l'évangéliste, *les disciples étant encore dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jesus vint, les portes fermées, se tint au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous. Il dit ensuite à Thomas : Portez ici votre doigt, et voyez mes mains. Approchez votre main et mettez-la dans mon côté, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle.* Thomas profite de la bonté de son divin Maître. Il porte son doigt dans l'ouverture que les clous et la lance avoient faite à ses mains et à son côté; et après s'être ainsi assuré qu'il étoit véritablement ressuscité, il ne put s'empêcher de l'adorer et de lui dire avec transport : *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu.*

Nous ne pouvons pas, M. F., avoir le même avantage que cet apôtre, et il ne nous est pas donné comme à lui, de toucheur les plaies de notre divin Rédempteur. Mais nous n'avons pas besoin de porter nos mains dans ces plaies sacrées, pour reconnoître qu'il est notre Seigneur et notre Dieu. Le témoignage des apôtres qui nous ont attesté sa résurrection, et qui en ont tous scellé la vérité de leur propre sang, doit suffire pour nous en convaincre ; et nous ne pourrions refuser de la croire, sans être coupablesde l'incrédulité la plus inexcusable. *Ne soyez donc pas incrédules*, vous dirai-je ici, comme J. C. le disoit à Thomas, *mais soyez fidèles.*

Il n'est pas nécessaire d'être témoin d'un évènement, quelque extraordinaire qu'il nous paroisse, pour pouvoir le croire; il suffit qu'il soit appuyé sur le témoignage de ceux qui l'ont vu, et que ceux qui l'ont vu, ne puissent pas nous être suspects. Lorsque plusieurs personnes dont vous connoissez les lumières, la droiture et la probité, vous assurent qu'il s'est passé sous leurs yeux des faits que vous n'avez

n'avez jamais vus vous-mêmes, et qui vous étonnent par leur singularité, vous ne faites pas difficulté de les croire, parce que vous sentez que ceux qui vous les rapportent, n'ont pas pu se tromper; et ne veulent pas vous tromper vous-mêmes. Or voilà, M. F., la conduite que vous devez tenir relativement aux miracles, et particulièrement à la réssurection de J. C. Vous n'avez pas été témoins vous-mêmes de cette réssurrection miraculeuse; mais les apôtres nous assurent tous qu'ils ont conversé, qu'ils ont mangé avec leur divin Maître ressuscité : ils ont attesté cette vérité jusques sur les échafauds; et ils en étoient tellement persuadés, qu'il ont mieux aimé mourir, que de la rétracter ou de la nier. Non-seulement donc nous pouvons la croire; mais encore nous le devons; et c'est pour cela que lorsque Thomas eut reconnu la divinité de Jesus ressuscité, ce divin Sauveur crut devoir lui dire : *Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu : bienheureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru.*

Nous avons tous part, M. F., au bon-

heur dont parle ici notre divin Maître : nous croyons, quoique nous n'ayons pas vu, et c'est pour cela, que d'après l'oracle de J. C. nous sommes heureux. Mais en quoi consiste ce bonheur ? Il consiste en ce que sans être moins solide, notre foi est plus méritoire que celle de Thomas, qui ne crut qu'après avoir vu. Il consiste en ce que notre foi nous éclaire, en nous montrant la route que nous devons suivre pour arriver au port du salut, et que par ce moyen elle nous préserve des égaremens, où donnent infailliblement ceux qui sont privés des lumières de la religion. Il consiste en ce que notre foi nous console, en nous apprenant que les souffrances sont le chemin qui conduit au Ciel, et que si nous souffrons comme J. C., nous serons un jour glorifiés comme lui. Il consiste enfin en ce que notre foi nous anime, nous soutient et nous encourage, en nous apprenant que Dieu rendra à chacun selon ses œuvres, qu'il punira les crimes des méchans par un supplice éternel, qu'il récompensera la fidelité des bons par une gloire immortelle, et que par consé-

quent, il n'y a rien de plus important et de plus nécessaire pour nous, que de nous préserver du vice et de nous attacher à la vertu ; que de fuir le mal et de pratiquer le bien.

Tels sont, M. F., les précieux avantages que nous nous procurons en croyant. Un homme qui pense et agit en véritable chrétien, est toujours un homme sage dans ses principes, réglé dans ses mœurs ; fidèle à remplir ses devoirs et ses engagemens, patient dans l'adversité, modéré dans la prospérité, sévère envers lui-même, charitable envers les autres, et prêt à tout sacrifier et à tout souffrir, plutôt que d'offenser Dieu et de nuire au prochain. Mais en est-il de même de ceux qui ont oublié les vérités, les maximes et les lois du christianisme ? N'est-ce pas au contraire parmi eux, qu'on remarque le plus de vices, le plus de désordres ; et l'expérience ne nous apprend-elle pas tous les jours que ceux qui ont perdu la foi, et qui n'ont point de religion, n'ont aussi pour l'ordinaire point de mœurs, point de vertu, point de sagesse, point de probité ?

Conservons-la donc soigneusement cette foi salutaire qui nous procure tant d'avantages, et qui nous délivre de tant de maux. Croyons, quoique comme Thomas, nous n'ayons pas vu, et ne craignons pas de nous tromper en croyant. Les faits que j'ai rapportés dans cette instruction, ne sont pas les seules preuves des vérités qui sont l'objet de notre foi.

Jesus, nous dit l'évangéliste, *a fait encore en présence de ses disciples, beaucoup d'autres prodiges qui ne sont pas écrits dans ce livre. Mais ces choses ont été écrites, afin que vous croyez que Jesus est le Christ, Fils de Dieu, et qu'en le croyant, vous ayez la vie en son nom.*

Il n'étoit pas nécessaire, en effet, que l'historien sacré nous rapportât toutes les autres apparitions de J. C., pour nous prouver sa résurrection : celles dont nous avons parlé, doivent suffire pour nous en convaincre, puisque d'après ces apparitions, il est certain que non-seulement après être ressuscité, il s'est montré à tous ses apôtres; mais encore que Tho-

mas, l'un d'entr'eux, qui avoit porté l'incrédulité jusqu'au dernier excès, fut en quelque sorte forcé par le témoignage de ses propres sens, de reconnoître la vérité de sa résurrection, et de l'adorer comme son Seigneur et son Dieu. Ayons de ce divin Sauveur la même idée que lui. Adorons-le comme lui; consacrons-nous à son service, suivons sa doctrine, imitons ses exemples, croyons en lui, vivons pour lui dans le temps; et nous aurons la vie en son nom dans l'éternité bienheureuse.

PRONE

POUR LE SECOND DIMANCHE APRÈS PAQUE.

ÉVANGILE.

Jesus dit à quelques-uns des Pharisiens: je suis le bon Pasteur. Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire et celui qui n'est pas le pasteur, à qui les brebis n'appartiennent point, voit venir le loup, et abandonne les brebis, et s'enfuit ; et le loup les emporte et les disperse. Or le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se met pas en peine des brebis. Je suis le bon Pasteur : je connois mes brebis, et mes brebis me connoissent, comme mon père me connoît, et je connois aussi mon père, et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, et il faut aussi que je les amène, et elles écouteront ma voix, et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur. *S. Jean, chap.* 10. *vers.* 21.—17.

HOMÉLIE.

Que le titre que J. C. prend dans l'évangile que je viens de vous lire, est bien propre à nous faire connoître le vif intérêt qu'il prend à notre salut, et la tendresse excessive qu'il a pour nous ! Il ne nous dit pas : Je suis le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le Souverain maître de l'univers. Je suis votre Créateur, votre Dieu, votre Juge et l'arbitre Suprême de vos destinées. Tous ces titres imposans n'auroient pu nous inspirer que le respect et la crainte. Mais comme il veut nous inspirer surtout la confiance et l'amour, il nous dit simplement : *Je suis le bon Pasteur*. Quel prodige de zèle et de charité !

Si le fils d'un roi de la terre se dépouilloit de l'éclat de son rang ; s'il s'éloignoit du trône de son père, et venoit se confondre avec les autres hommes, pour pouvoir leur être utile, et les secourir en se réduisant à l'état de berger ; vous regarderiez sa conduite comme un prodige de

générosité, et vous ne pourriez vous empêcher d'en être attendris. Mais les hommes ne sont pas assez généreux pour faire un pareil sacrifice en faveur de leurs semblables, et jamais on n'a vu le fils d'aucun souverain qui l'ait fait. Il n'y a que le fils de Dieu, qui ait été assez bon, assez zélé pour notre salut, pour quitter le séjour de sa gloire, pour venir dans cette vallée de larmes, se revêtir de notre nature et prendre à notre égard le titre de *bon Pasteur*. Pourrions-nous jamais assez admirer sa bonté ? Pourrions-nous jamais assez reconnoître l'amour qu'il nous a témoigné ?

Ce qui doit augmenter notre admiration et notre reconnoissance, c'est qu'il ne s'est pas contenté de prendre en notre faveur le titre de bon Pasteur, mais qu'il en a rempli toutes les fonctions et tous les devoirs.

Que font en effet ceux qui se piquent d'être regardés comme de bons et fidèles bergers ? Ils veillent continuellement sur leur troupeau, ils le conduisent et le nourrissent, ils le ramènent, lorsqu'il s'égare ;

ils remédient à ses maux, lorsqu'il est atteint de quelque maladie ; ils le défendent, lorsqu'il est menacé de quelque danger ; ils sont disposés à se sacrifier pour le conserver ; et lorsqu'obligés de s'absenter et de le quitter, ils ne peuvent plus le surveiller et le soigner, ils ont l'attention de le confier à la vigilance et aux soins d'un autre berger à qui ils recommandent et qu'ils chargent expressément de faire pour sa conservation et pour son bonheur, tout ce qu'ils feroient eux-mêmes, s'ils étoient présens.

Or voilà, M. F., ce que J. C. a fait, et ce qu'il daigne faire encore tous les jours pour nous, qu'il regarde comme ses brebis et comme son troupeau. Il n'a pas imité le mercenaire, c'est-à-dire, celui qu'on loue pour garder un troupeau, et qui ne le garde, que parce qu'il y trouve son intérêt. Ce mercenaire, dit-il, n'étant pas le vrai pasteur et le maître des brebis, les abandonne lorsqu'il voit venir le loup, et les lui laisse emporter et disperser. Non, ce n'est point ainsi qu'il s'est conduit envers ses brebis : elles lui étoient trop chè-

res, pour qu'il en confiât le soin à des étrangers. C'est lui-même qui les a d'abord ramenées des égaremens où l'erreur et l'idolâtrie les avoient entraînées, pour les faire rentrer dans les voies du salut et de la vérité. C'est lui-même qui a voulu les conduire et les diriger, en leur traçant dans son évangile la route qu'elles doivent suivre pour ne pas s'égarer de nouveau. C'est lui qui les a nourries du pain de sa divine parole, et qui a porté la générosité jusqu'à leur donner sa chair et son sang adorables pour nourriture. C'est lui qui a institué les différens Sacremens qui sont destinés à leur servir de remède. C'est lui qui s'est chargé de les défendre, et qui voyant qu'il ne pouvoit les empêcher de périr, sans se sacrifier lui-même, n'a pas fait difficulté de donner sa vie pour assurer leur salut.

Ce n'est que lorsqu'il eut fait ce grand sacrifice, et qu'il fut obligé de retourner dans le sein de son Père céleste, qu'il se sépara de son troupeau; mais avant que de l'abandonner, il établit ici bas des Pasteurs pour tenir sa place; mais en les éta-

blissant, il leur ordonna expressément de veiller sur ses brebis, de ne les mener que dans de bons paturages, c'est-à-dire, de ne leur enseigner que la pure doctrine de l'église; de les préserver de la fureur des loups, c'est-à-dire du poison de l'erreur et du vice; de faire même, s'il le falloit, le sacrifice de leur vie pour les sauver; et malheur à nous qui sommes vos pasteurs, malheur à nous, si nous nous écartions des vues et des intentions de ce divin Maître, qui est le modèle et le chef de tous les Pasteurs! Malheur à nous si, semblables au mercenaire dont il est parlé dans notre évangile, nous négligions le soin de votre salut, pour ne penser qu'à notre propre intérêt; si au lieu de vous ramener dans le chemin du salut, nous vous laissions errer tranquillement dans les voies de la perdition; si au lieu de vous édifier par la sainteté de notre vie, nous vous scandalisions par le dérèglement de notre conduite! Dieu nous imputeroit un jour tout le mal que nous aurions laissé commettre, comme si nous l'avions commis nous-mêmes, et en vous laissant pé-

rir par notre négligence, nous nous perdrions nous-mêmes.

Mais malheur à vous aussi, M. F., si bien loin de seconder notre zèle, vous le contrariez? Malheur à vous, si vous traitiez de sévérité outrée notre exactitude à remplir envers vous les devoirs de notre ministère; si vous nous blâmiez de vouloir éloigner vos enfans des bals, des promenades, des entrevues secrètes et des autres occasions dangereuses auxquelles ils s'exposent sans en prévoir les suites funestes! Serions-nous de bons Pasteurs, si nous voyons ces tendres agneaux aller imprudement braver la fureur des loups, sans élever la voix pour les en détourner; et bien loin de blâmer les sages précautions que nous croyons devoir prendre pour les aider à conserver leur vertu et leur innocence, ne devriez-vous pas plutôt imiter notre vigilance et notre zèle? Car c'est à vous, aussi bien qu'à nous, de veiller sur leur conduite, et de les mettre à l'abri des périls qui menacent leur ame. Vous êtes les pasteurs de vos familles; vous devez regarder vos enfans comme

un troupeau que Dieu a confié à vos soins; et cela étant, ne seriez-vous pas inexcusables de ne pas faire pour ces tendres enfans, ce qu'on fait tous les jours pour de vils animaux ?

Si un berger a lieu de croire qu'un paturage pourroit nuire à ses brebis, il se fait un devoir de les en éloigner. Si parmi ces brebis, il y en a quelqu'une qui soit atteinte d'une maladie contagieuse, il se croit obligé d'empêcher les autres de l'approcher. S'il apprend que quelque bête féroce infeste les forêts et les champs où il voudroit les mener, il n'est plus attentif qu'à les en écarter. Mais pourquoi donc prend-il toutes ces précautions ? C'est qu'il aime ses brebis ; c'est qu'il veut les sauver et les conserver.

Si donc vous vous piquez d'être bon père et bonne mère, si vous aimez vos enfans, et si vous êtes jaloux de conserver leur innocence ; faites pour eux ce que le berger dont je viens de parler, se croit obligé de faire pour ses brebis. Empêchez-les de lire et d'entendre ce qui pourroit gâter et pervertir leurs esprit : car les

mauvais livres et les discours licencieux sont pour eux, comme autant de mauvais pâturages qui ne pourroient que leur être funestes. Ne permettez pas qu'ils fréquentent ceux qui pourroient les corrompre par leurs mauvais exemples : car les compagnons et les amis vicieux seroient à leur égard, comme autant de brebis infectées qui les infecteroient eux-mêmes. Eloignez-les surtout des occasions qui pourroient les entraîner dans le vice et dans le libertinage, car le libertinage et le vice leur seroient plus nuisibles, que les bêtes féroces ne le sont aux brebis quelles déchirent, puisqu'ils leur feroient perdre la vie de l'ame, mille fois plus précieuse que celle du corps.

Voilà, M. F., les devoirs que chacun de vous doit remplir à l'égard de ses enfans, s'il veut être pour eux un bon pasteur, comme J. C. l'est pour nous. Mais que ce que vous devez à vos enfans, ne vous fasse pas oublier ce que vous devez à ce Dieu sauveur, et apprenez quels sont vos devoirs envers lui. Après nous avoir dit ce que j'ai rapporté ci-dessus, il ajoute :

Je suis le bon Pasteur, je connois mes brebis, et mes brebis me connoissent. A force de voir ses brebis, un berger les connoît, les distingue les unes des autres, et les désigne même souvent par des noms particuliers. Mais J. C. qui, en qualité de Dieu, est la sagesse même, ne connoît pas seulement les siennes par la figure, par la forme et par les dehors; il connoît encore leurs sentimens et leurs dispositions intérieures; il découvre ce qui se passe dans les replis les plus cachés de leurs cœurs; il voit leurs crimes ou leurs bonnes œuvres, leurs vices ou leurs vertus; et c'est ce qui doit nous réjouir, si nous sommes justes; comme c'est ce qui doit nous faire trembler, si nous sommes pécheurs. Car en vain nous donnerions-nous pour être de fidèles brebis, si nous ne l'étions pas. En trompant les hommes, nous ne tromperions pas ce divin Pasteur de nos ames. Notre hypocrisie ne serviroit qu'à nous rendre plus criminels à ses yeux, et il nous rejèteroit avec indignation, comme étant indignes de faire partie de son troupeau.

Si vous voulez donc qu'il vous regarde comme ses fidèles brebis, il faut d'abord que vous le connoissiez, puisqu'il nous dit expressément que *ses brebis le connoissent, comme il les connoît.* Mais pouvez-vous vous flatter de le connoître, comme vous le devriez ? Hélas ! la plupart des Chrétiens n'en ont qu'une idée superficielle : ils ne le connoissent presque que de nom ; ils ont presque tous oublié ce que la religion leur en avoit appris pendant leur enfance ; et si on leur demandoit ce qu'est J. C., ils ne répondroient à cette question, que par un silence qui prouveroit qu'ils l'ignorent entièrement. Cependant, M. F., selon l'oracle de l'évangile, *la vie éternelle consiste à connoître Dieu et J. C. qu'il a envoyé :* c'est-à-dire, que pour parvenir à la vie éternelle, il faut savoir qu'il existe un Dieu ; que J. C. est son Fls unique, semblable à lui, et Dieu comme lui ; que ce Fils adorable a pris un corps est une ame semblables aux nôtres ; qu'il est né d'une Vierge ; qu'il a été crucifié pour nous ; qu'il a souffert, qu'il a été enseveli ; qu'il

est ressuscité le troisième jour ; qu'il est monté au Ciel ; qu'il est assis à la droite de son Père tout-Puissant ; et qu'il viendra un jour avec gloire juger les vivans et les morts.

Tels sont, M. F., les traits sublimes sous lesquels la religion nous peint J. C. dans le symbole des apôtres que nous devons tous savoir, parce qu'il est la règle de notre foi. Telles sont les idées que nous devons avoir de ce Dieu sauveur. Mais il ne suffit pas de le connoître ; il faut encore lui obéir et l'imiter. *Mes brebis*, nous dit-il dans l'évangile, *écoutent ma voix et me suivent :* et c'est ce que uous devons faire nous-mêmes, si nous voulons mériter le nom qu'il donne ici à ceux qui lui sont fidèles. Nous voyons tous les jours que lorsqu'un berger fait entendre sa voix au troupeau qu'il est chargé de conduire, toutes les brebis qui le composent, s'empressent de lui obéir, s'éloignent des lieux d'où il veut les écarter, ou s'avancent vers ceux où il veut les mener. Ne seroit-il pas honteux que nous nous montrassions moins dociles envers notre divin Pasteur, que ces animaux ne le

sont envers le leur ? Ne savons-nous donc pas qu'il ne nous interdit que ce qui pourroit nous nuire ; qu'il ne nous ordonne que ce qui nous est avantageux ; qu'il ne veut que nous éloigner du mal et nous conduire au bien ; qu'il ne nous prescrit en un mot, que ce qui peut empêcher notre perte et assurer notre salut ? Soyons donc dociles à la voix de ce bon pasteur, et faisons-nous un devons de nous y conformer.

Mais ne soyons pas moins attentif à le suivre, qu'à l'écouter : imitons encore en cela, la conduite des brebis et des agneaux que nous voyons tous les jours marcher à la suite du berger qui les soigne et qui les conduit. J. C. n'exige de nous que ce qu'il a fait lui-même. En qualité de bon Pasteur, il s'est mis à notre tête pour nous diriger et nous animer : il a été le premier à suivre la route qu'il nous a tracée, et il n'y a marché, que pour nous engager à y marcher nous-mêmes. J. C., nous dit l'apôtre, vous a donné l'exemple, afin que vous suiviez ses traces ; et ne faudroit-il pas que nous fussions bien lâches, pour refuser de faire ce qu'a fait un Dieu mê-

me ? Considérez donc, nous dit l'Esprit-Saint, considérez la vie de ce divin Sauveur qui doit vous servir de modèle ; et lorsque vous serez tentés de vous plaindre des peines que vous aurez à supporter, des travaux que vous êtes obligés d'endurer, de la vie pauvre que vous êtes réduits à mener, songez que J. C., votre Dieu et votre Sauveur a été dans la peine et dans les travanx dès sa plus tendre enfance ; songez qu'il n'avoit pas seulement où reposer sa tête ; et pour peu que vous ayez de foi, la vue de ses souffrances et de sa pauvreté vous fera supporter les vôtres non seulement avec patience, mais encore avec joie.

Ce divin Pasteur nous dit à la fin de notre évangile : *J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; et il faut aussi que je les amène, et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un Pasteur.* En adressant ces paroles aux Juifs, J. C. vouloit leur annoncer qu'il feroit un jour entrer dans son église les idolâtres qui étoient hors de la bergerie ; que ces idolâtres embrasseroient sa doctrine, et qu'il

n'y auroit plus alors qu'un troupeau qui seroit composé des fidèles répandus sur toute la terre, et pour lequel il n'y auroit qu'un Pasteur qui seroit J. C. lui-même, représenté par le chef de l'église qu'il a établi pour être ici bas son vicaire.

Cette prédiction, M. F., s'est accomplie à la lettre. Les Païens qui étoient hors de la bergerie, y sont entrés en embrassant la religion chrétienne qui s'est établie dans tout l'univers, et qui ne reconnoît qu'un chef visible sur la terre, et un chef invisible dans le Ciel. Nous y sommes entrés nous-mêmes, et en y entrant, nous sommes devenus les brebis de J. C. Mais souvenons-nous bien, M. F., qu'il ne nous serviroit de rien de porter ce glorieux titre, si nous n'étions dociles à la voix du bon Pasteur; si nous n'observions pas ses commandemens; si nous n'imitions pas ses exemples; si nous ne profitions pas de ses grâces et de ses bienfaits. Prenons donc garde de ne pas nous attirer par notre indocilité le reproche qu'il faisoit aux Juifs, lorsqu'il leur disoit que leur incrédulité et le dérèglement de leurs mœurs

les rendoient indignes d'être ses brebis. Prenons garde de ne pas ressembler à ces mauvais chrétiens qui fermant l'oreille à la voix du bon pasteur, pour n'écouter que celle de leurs passions, ne sont à son égard que des brebis infidèles, et s'exposent ainsi à être relégués au grand jour des vengeances, parmi les boucs qui seront l'objet de sa juste colère. Appliquons-nous au contraire à mériter par la sainteté de nos œuvres, qus notre bon pasteur, qui sera alors notre souverain juge, nous reconnoisse pour ses brebis fidèles, et nous mette en possession de la félicité éternelle qui doit être leur récompense.

PRONE

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUE.

ÉVANGILE.

JESUS dit à ses disciples : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps, et vous me reverrez, parce que je m'en vais à mon père. Sur cela les disciples se dirent les uns aux autres ; Qu'est-ce qu'il veut nous dire : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps, et vous me reverrez, parce je m'en vais à mon père ? Ils disoient donc : Qu'est-ce qu'il nous dit, encore un peu de temps ? Nous ne savons pas de quoi il parle. Mais Jesus sachant qu'ils vouloient l'interroger, leur dit : Vous demandez entre vous ce que j'ai voulu dire : un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps, et vous me reverrez. En vérité, en vérité, je vous le

dis : Vous pleurerez et vous vous lamenterez, et le monde se réjouira : vous serez dans l'affliction, mais votre tristesse se changera en joie. Lorsqu'une femme enfante, elle est dans la douleur, parce que son heure est venue; mais quand elle a mis au monde un fils, elle ne se souvient plus de ses douleurs, par la joie qu'elle ressent de ce qu'il est venu un homme au monde. Et vous, vous éprouverez maintenant de la tristesse; mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie. *S. Jean, chap.* 16, *vers.* 16—22.

HOMÉLIE.

Le but que J. C. se propose dans l'évangile que je viens vous expliquer, c'est de consoler ses apôtres; c'est d'adoucir la douleur que devoit leur causer sa mort; et c'est dans ce dessein qu'il leur dit d'abord : *Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps, et vous me reverrez, parce que je vais à mon Père.* Ils n'avoient plus en

effet que fort peu de temps à le voir, puisque c'étoit la veille de sa mort, qu'il leur tenoit ce langage ; mais aussi ils devoient le revoir bientôt, puisque dans trois jours, il devoit ressusciter et se montrer à eux, jusqu'à ce qu'il allât s'asseoir à la droite de son père céleste.

C'est là ce que signifioient les paroles qu'il leur adressa ; mais comme pour ménager leur douleur, et peut-être pour éprouver leur foi, il ne leur avoit parlé expressément ni de sa mort, ni de sa résurrection ; ces disciples qui étoient encore grossiers ne le comprirent pas, et *ils se dirent les uns aux autres : Qu'est-ce qu'il veut nous dire : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus : et encore un peu de temps, et vous me reverrez, parce que je vais à mon Père ? Ils disoient donc : Qu'est-ce qu'il nous dit ? Encore un peu de temps : nous ne savons pas de quoi il parle.*

Nous trouvons souvent, M. F., dans les vérités de la religion, la même obscurité que les apôtres trouvèrent dans les paroles de leur divin Maître. Nous ne les comprenons

comprenons pas, parce qu'elles renferment des mystères qui sont au-dessus de notre intelligence ; mais devons-nous en être surpris ? Un homme qui a la vue basse, ne peut pas voir les objets qui sont placés bien loin de lui. Or il en est ainsi de nous. Les pensées de Dieu sont aussi élevées au-dessus des nôtres, que le ciel est au-dessus de la terre. Nous ne devons donc pas être étonnés de ne pouvoir pas les comprendre ; elles ne seroient pas dignes de ce Dieu infiniment grand et infiniment sage, si elles pouvoient être comprises par un être aussi petit et aussi borné que l'homme.

Parlez à un enfant : quoique vous lui disiez des choses très-vraies, très-raisonnables ; il ne les comprendra pas, parce qu'il est enfant, parce que ce que vous lui dites est au-dessus de la portée de son âge. C'est là, M. F., notre fidèle image. Nous sommes infiniment moins éclairés en comparaison de Dieu, qu'un enfant ne l'est, si on le compare à un homme fait. Il est donc naturel que nous ne puissions pas concevoir ce que Dieu nous a révélé.

Mais de même qu'un enfant ajoute foi aux discours de ses parens et de ses maîtres, quoiqu'ils lui paroissent inintelligibles; ainsi quoique nous trouvions incompréhensibles les mystères que le Seigneur nous a révélés, nous devons les croire encore plus fermement que l'enfant ne croit ce qu'on lui raconte. Et pourquoi ? parce qu'il peut arriver que les hommes donnent dans l'erreur, et y induisent les autres; au lieu qu'il est impossible que Dieu se trompe et nous trompe nous-mêmes. Soyons donc aussi simples, aussi dociles, qu'on l'est ordinairement dans le premier âge; et quand il s'agit de tout ce qui a rapport à la foi, conformons-nous à la leçon que J. C. donna à ses apôtres, lorsqu'ayant placé un enfant au milieu d'eux, il leur dit expressément : *Si vous ne devenez pas semblables à cet enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.*

Les apôtres profitèrent sans doute de cette leçon, et crurent fermement ce que leur disoit leur divin Maître, quoiqu'ils ne le comprissent pas. Mais comme par un effet de la curiosité qui est naturelle à tous

les hommes, ils auroient voulu le comprendre, et qu'ils étoient sur le point de lui en demander l'explication : *Jesus sachant qu'ils vouloient l'interroger, leur dit : Vous demandez entre vous ce que j'ai voulu dire, un peu de temps, et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps, et vous me reverrez. En vérité, en vérité, je vous le dis : Vous pleurerez et vous vous lamenterez, et le monde se réjouira ; vous serez dans l'affliction ; mais votre tristesse se changera en joie.*

Jesus-Christ voyoit donc ce qui se passoit dans l'esprit des apôtres : car comment auroit-il su qu'ils vouloient l'interroger, s'il ne l'eût découvert par sa sagesse infinie ? Y avoit-il dans le langage qu'avoient tenu ses disciples, une seule parole qui annonçât la question qu'ils vouloient lui faire ? Non, M. F. : ils lui avoient seulement dit qu'ils ne savoient pas de quoi il leur parloit. Si donc Jesus savoit qu'ils vouloient l'interroger, c'est qu'étant infiniment éclairé, il voit selon l'expression de l'écriture, ce qui est caché, comme ce

qui ne l'est pas, et qu'il découvre nos pensées et nos désirs les plus secrets. Oui, M. F., rien n'échappe aux yeux de ce souverain Maître; tout lui est présent, et ses regards pénètrent dans les replis les plus cachés de nos cœurs et de nos esprits. Si donc vous vous occupez volontairement et avec complaisance de quelques mauvaises pensées ou de quelque mauvais désir; si vous formez secrètement quelques projets de vengeance; si vous appelez intérieurement la mort sur la tête de vos ennemis; rien de tout cela n'échappe à sa connoissance; et comme on l'offense par les pensées et par les désirs, ainsi que par les mauvaises actions; comme il nous dit expressément lui-même, que celui qui désire le crime, l'a déjà commis dans son cœur; par là même que vous pensez au mal ou que vous le désirez, vous êtes aussi coupables, à ses yeux, que si vous l'aviez déjà fait. C'est ce que j'ai cru devoir vous expliquer, pour détromper un grand nombre de Chrétiens, qui croient que l'on n'offense Dieu, que par des actions criminelles, et qui, d'après cette

fausse idée, ne s'accusent au tribunal de la pénitence, ni d'avoir pensé au mal, ni de l'avoir désiré. A la vérité, il n'y a que les mauvaises actions qui puissent nous rendre coupables aux yeux des hommes; mais les mauvaises pensées et les mauvais désirs, lorsque nous nous y arrêtons volontairement, suffisent pour nous rendre criminels aux yeux du Seigneur; et c'est ce qui doit nous rendre extrêmement attentifs à veiller sur notre esprit, et sur notre cœur, afin que l'un ne pense à rien, et que l'autre ne désire rien de tout ce qui est contraire à la loi de Dieu.

Les pensées et les désirs des apôtres n'avoient rien de criminel : ils vouloient seulement savoir quel étoit le sens des paroles que J. C. leur avoit adressées. Mais comme ce divin Sauveur ne crut pas devoir satisfaire leur curiosité, et voulut leur laisser le mérite de la foi; au lieu de leur expliquer ces paroles, il leur dit seulement, comme vous l'avez vu : *En vérité, en vérité, je vous le dis : Vous pleurerez et vous vous lamenterez, et le monde se réjouira; vous serez dans*

l'affliction, et votre tristesse se changera en joie.

Ils pleurèrent en effet, ils se lamentèrent ces fidèles apôtres. Eh! auroient-ils pu ne pas éprouver la plus vive douleur? Dès le lendemain, ils virent les ennemis de leur divin Maître se saisir de sa personne adorable. Ils le virent traîner comme un criminel dans les rues de Jérusalem. Ils apprirent dans leur fuite, qu'on avoit porté la haine et la fureur dont on étoit animé contre lui, jusqu'à l'insulter, jusqu'à l'outrager, jusqu'à le faire expirer sur une croix. Pouvoit-il y avoir pour eux un plus juste sujet de larmes? Cependant les Juifs qui avoit été les auteurs de la mort de celui qu'ils pleuroient, triomphoient de la victoire qu'ils avoient remportée sur lui, et ils se réjouissoient de son trépas, comme un vainqueur se réjouit de s'être emparé du butin de ses ennemis.

Mais on vit bientôt changer le sort des uns et des autres. Ces Juifs aveugles et barbares qui s'étoient fait un sujet de joie de la mort de leur divin bienfaiteur, devinrent en peu d'années, les tristes vic-

times de sa juste vengeance. Ceux d'entr'eux qui ne périrent pas par le fer de l'ennemi, ou par les horreurs de la famine, eurent la douleur de voir leur ville renversée, leur temple détruit, leurs concitoyens massacrés, dispersés ou condamnés à un dur esclavage; et leur malheur fut cent fois plus déplorable, que leur joie n'avoit été vive. Les apôtres au contraire, que la mort de leur divin Maître avoit plongés dans la plus profonde tristesse, en furent bientôt dédommagés par la satisfaction inexprimable que leur procura sa résurrection. Après être sorti triomphant du tombeau, il se montra à eux pendant l'espace de quarante jours: ils eurent la consolation de contempler ses traits, d'entendre sa voix, de toucher ses plaies, de converser, de manger avec lui, de le voir s'élever en leur présence jusqu'au plus haut des cieux; et c'est alors que leur *tristesse se changea en joie*, comme J.C. le leur avoit prédit.

Mais cette prédiction n'étoit pas seulement faite pour les apôtres: elle regardoit tous les Chrétiens, et il n'est aucun de

nous à qui J. C. n'eût pu dire comme à ses disciples : *Vous pleurerez, vous vous lamenterez, et le monde se réjouira ; vous serez dans l'affliction ; mais votre tristesse se changera en joie.* Quel est en effet celui d'entre nous qui n'ait pas quelque sujet d'affliction et de larmes ? Qu'est-ce que notre vie, qu'une suite presque continuelle de chagrins et de maux ? Que n'avez-vous pas surtout à souffrir, vous que votre état et votre pauvreté condamnent à des travaux continuels ; vous qui ne pouvant gagner votre pain qu'à la sueur de votre front, êtes obligés de supporter continuellement le poids de la chaleur et de la journée, et ne paroissez vivre que pour travailler et souffrir ? Cependant du milieu de votre obscurité, de vos peines et de vos travaux, vous voyez les prétendus heureux du monde se réjouir ; vous les voyez jouir des honneurs, nager dans l'abondance, se livrer à tous les plaisirs ; et peut-être qu'à la vue de leur bonheur apparent, vous vous plaignez de votre sort, vous enviez le leur, et vous allez même jusqu'à murmurer contre la Pro-

vidence. Ah ! si cela est, apprenez aujourd'hui à vous détromper et à vous consoler.

Non, M. F., aux yeux de la religion qui doit être la seule règle de nos jugemens, ces favoris du monde et de la fortune, qui vous paroissent si heureux, ne le sont pas plus que vous ; ils le sont même moins. J. C. n'a pas dit : Heureux ceux qui se réjouissent ; mais il a dit : Heureux ceux qui pleurent ! Il n'a pas dit : Malheur à vous qui souffrez ! Mais il a dit : Malheur à vous qui riez ! Il n'a jamais vanté le bonheur des riches ; et il a souvent exalté celui des pauvres. Il ne nous a pas enseigné que pour être sauvé, il fallût être semblable aux heureux du siècle ; mais il nous a expressément déclaré que pour être prédestiné, il falloit lui ressembler à lui-même ; et vous n'ignorez pas, M. F., que toute sa vie n'a été qu'une suite continuelle de souffrances, d'humiliations, de travaux et de peines.

Or cela étant, n'ai-je pas eu raison de vous dire, que quoique vous meniez une vie pénible et laborieuse, vous êtes plus

heureux que ceux qui coulent leurs jours dans le sein des richesses, des honneurs et des plaisirs ? Car ne vous y trompez pas, M. F., aux yeux de la raison même, le bonheur ne consiste pas à avoir beaucoup; mais à se contenter de ce que l'on a. Or comme on ne s'en contente presque jamais, et que plus l'on a, plus on veut avoir; ces riches et ces grands du monde dont la destinée vous paroît si brillante et si désirable, ne se croient pas plus heureux que vous; et comme vous enviez leurs richesses et leurs honneurs, ils envient aussi la fortune et l'élévation de tous ceux qui sont plus riches et plus élevés qu'eux. Mais quand même leur sort seroit plus doux que le vôtre; quelle sera la durée de leur bonheur ? Ils en goûteront les douceurs pendant quelques années; et après ce court espace de temps, ils s'en verront privés par la mort qui les dépouillera de tout ce qui les rendoit heureux; et après ce court espace de temps, leur joie se changera en tristesse. Vous, au contraire, vous endurerez pendant un temps, et même si vous voulez, pendant toute votre vie, les ri-

gueurs de l'humiliation, du travail et de l'indigence; mais si vous les endurez avec résignation et avec patience, vous en serez abondamment dédommagés par la précieuse récompense que J. C. a promise à ceux qui auront imité son humilité, sa pauvreté, son amour pour les souffrances. N'êtes-vous donc pas plus heureux; et bien loin de vous plaindre de votre sort, ne devriez-vous pas vous en réjouir? Ne devriez-vous pas le préférer à celui des riches, des grands et des prétendus heureux du monde?

Si l'on vous donnoit à choisir entre deux routes, et que pour diriger votre choix, on vous dît en vous les montrant: L'une de ces routes que vous voyez, n'a rien qui ne soit attrayant, et qui n'engage d'abord à y entrer; elle est large, spacieuse, unie et semée de fleurs. La fraîcheur de l'ombrage que l'on y trouve, le murmure des ruisseaux que l'on y entend, la beauté des paysages qui l'environnent, tout y plaît, tout y charme, tout contribue à la rendre agréable et commode. Mais autant qu'on aime d'abord à la suivre, autant on se

repent à la fin de l'avoir suivie ; parce qu'elle aboutit à un affreux précipice, et qu'en y marchant, on tombe insensiblement dans un abîme effroyable d'où l'on ne peut plus se tirer.

L'autre route au contraire est étroite, difficile et souvent couverte d'épines. L'on y rencontre sans cesse de mauvais pas : il faut se fatiguer, il faut faire des efforts continuels pour s'y soutenir, pour y marcher, pour s'y avancer. Mais aussi lorsque l'on a eu assez de courage pour la parcourir et pour parvenir au terme où elle conduit, on se voit tout-à-coup dans un séjour délicieux, où l'on respire toujours un air doux et tempéré, où comme dans la terre promise, on voit couler de toutes parts le lait et le miel, où l'on n'a plus ni peines à endurer, ni maux à souffrir, et où l'on jouit paisiblement et pour toujours, de tout ce qu'il y a de plus propre à nous rendre parfaitement heureux.

Je vous le demande, M. F. ; si vous aviez à choisir entre ces deux routes, n'est-ce pas la seconde, toute pénible qu'elle est, qui fixeroit votre choix ? Eh ! bien,

M. F., cette route c'est l'état où la Providence vous a placés. Il est dur, il est pénible; mais il conduit à un bonheur éternel. Ne doit-il pas pour cette seule raison, vous paroître préférable aux frivoles avantages que vous enviez aux riches du monde, qui d'après les principes de la religion, ont tout lieu de craindre que la félicité passagère dont ils jouissent, ne soit remplacée par un malheur éternel? Cessez donc de jalouser leur sort et de vous plaindre du vôtre; mais ne songez qu'à vous faire un mérite de vos peines en les souffrant pour Dieu, en les offrant à Dieu; et pour vous y animer, envisagez souvent la récompense dont ce Dieu magnifique doit les couronner.

Lorsqu'une femme enfante, nous dit J. C. dans notre évangile, *elle est dans la douleur, parce que son heure est venue. Mais quand elle a mis au monde un fils, elle ne se souvient plus de ses douleurs, par la joie qu'elle ressent de ce qu'il est venu un homme au monde. Et vous*, ajoute ce divin Sauveur, *vous éprouvez maintenant de la tristesse*,

mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, personne ne vous ravira votre joie.

Rien n'est plus propre à nous animer que cette comparaison. Nous sommes à présent dans les angoisses, et dans les souffrances, comme une femme qui éprouve les douleurs de l'enfantement; mais lorsque nous verrons le Seigneur dans le séjour de sa gloire, lorsque nous serons parvenus au bonheur qui doit être le fruit de nos peines, nous oublierons, comme cette femme, toutes les douleurs qu'elles nous auront causées, et nous éprouverons une joie encore plus vive, que celle qu'elle ressent de ce qu'elle a mis au monde un fils : car il n'est pas sûr que ce fils la rende heureuse, et l'on dit tous les jours que les enfans causent plus de chagrins à leurs parens, qu'ils ne leur procurent de consolation. Mais il n'en sera pas ainsi de la joie qui doit succéder aux peines que nous endurons ici bas. Cette joie ne sera mêlée d'aucune amertume, et J. C. nous assure lui-même que personne ne pourra jamais nous la ravir.

N'oublions donc rien, M. F., pour la mériter, et faisons du moins pour nous assurer le bonheur éternel du Ciel, ce qu'on fait tous les jours pour se procurer les biens fragiles et périssables de la terre. Le laboureur, dit l'apôtre S. Jacques, endure les travaux les plus pénibles, parce qu'il espère d'en être dédommagé par les fruits qu'il en retirera. Vous-mêmes, M. F., vous ne craignez pas de vous épuiser de fatigues et de sueurs, soit pour cultiver, soit pour ensemencer vos champs, et l'espérance d'une abondante récolte, vous rend insensibles à toutes les peines qu'il faut prendre pour vous la procurer. Cependant, M. F., cette récolte peut manquer, et elle ne manque en effet que trop souvent. Mais les fruits que vous avez droit d'attendre de ce que vous ferez pour Dieu, ne vous manqueront pas ; et il n'en sera pas de ces fruits, comme de ceux que vous retirez de vos moissons. Ils ne vous procureront pas seulement quelques avantages temporels ; mais ils vous feront jouir d'une gloire et d'un bonheur qui n'auront point de fin. Que ce soit donc là, M. F.,

l'unique objet de vos soins et de votre ambition. Quoique vous puissiez faire, vous ne serez jamais entièremeut heureux sur la terre; mais si vous travaillez pour Dieu, si vous servez Dieu, si vous aimez Dieu, vous êtes assurés de l'être éternellement dans le Ciel.

PRONE

POUR LE QUATRIÈME DIMANC. APRÈS PAQUE.

ÉVANGILE.

Jesus dit à ses Disciples : Je vais à celui qui m'a envoyé, et personne d'entre vous ne me demande : Où allez-vous ? Mais parce que je vous ai parlé ainsi, votre cœur s'est rempli de tristesse. Cependant ce que je dis est la vérité : il est utile pour vous que je m'en aille ; car si je ne m'en vais pas, le consolateur ne viendra pas à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai, et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice et touchant le jugement : touchant le péché, parce qu'ils n'auront pas cru en moi ; touchant la justice, parce que je m'en vais à mon Père, et que vous ne me verrez plus ; touchant le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé. J'aurois encore beaucoup de choses à vous dire ; mais présentement vous ne pouvez pas les comprendre. Mais lorsque

cet Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses futures. Il me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. *Saint Jean, chap.* 16. *vers.* 5. — 14.

HOMÉLIE.

Jesus-Christ avoit annoncé plusieurs fois à ses fidèles Disciples qu'il devoit bientôt les quitter ; et ils en avoient été tellement affligés, que s'abandonnant entièrement à la tristesse, ils n'avoient pas seulement songé à lui demander où il alloit. C'est pourquoi ce divin Sauveur leur dit : *Je vais à celui qui m'a envoyé, et personne d'entre vous ne me demande : où allez-vous ? Mais parce que je vous ai parlé ainsi, votre cœur s'est rempli de tristesse. Cependant ce que je vous dis est la vérité : il est utile pour vous que je m'en aille.*

En leur tenant ce langage, Jesus-Christ ne prétendoit pas leur reprocher leur in-

différence ; il vouloit seulement adoucir l'amertume de leur douleur ; il vouloit les consoler des rigueurs de son absence, en leur en faisant connoître les avantages, et c'est dans ce dessein qu'il leur dit expressément : *Il est utile pour vous que je m'en aille ; car si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra point à vous, mais si je m'en vais, je vous l'enverrai.* Les apôtres qui n'avoient pas encore été éclairés par les lumières de l'Esprit-Saint, à qui J. C. donne le nom de consolateur, n'avoient encore que des idées charnelles, que des vues terrestres. Leur affection pour leur divin Maître étoit toute naturelle, et ils croyoient encore qu'il n'étoit venu sur la terre, que pour y établir un règne purement temporel. D'après cette fausse opinion, ils lui entendoient dire avec peine qu'il étoit sur le point de se séparer d'eux, parce qu'en les privant de la satisfaction que leur procuroit sa divine présence, son retour au Ciel leur ôtoit l'espoir qu'ils avoient de partager son pouvoir sur la terre ; mais ils s'affligeoient de ce qui auroit dû les réjouir ; puisque

bien loin que l'absence de leur divin Maître dût leur être nuisible, elle devoit, au contraire, comme nous le verrons dans la suite, leur procurer les plus grands avantages.

Or l'erreur où se laissèrent entraîner les apôtres, est précisément celle où nous tombons nous-mêmes. Nous nous livrons souvent à la tristesse comme eux; mais combien de fois n'arrive-t-il pas que faute de connoître ce qui nous nuit et ce qui nous est réellement utile, nous nous attristons de ce qui est un bien pour nous, et nous ne nous attristons pas de ce qui nous cause le plus grand mal?

Qu'on vienne par exemple à tomber dans le péché et à perdre l'amitié de Dieu; c'est alors qu'on devroit pleurer, gémir, être inconsolable. Et pourquoi? parce qu'en péchant, on devient ennemi de Dieu et esclave du démon; parce qu'en péchant, on se ferme les portes du ciel, et on entr'ouvre sous ses pas celles de l'enfer; parce qu'en péchant on se prive d'un bonheur infini, et on s'expose à un malheur éternel. Or est-il un état plus déplorable

et plus propre à nous inspirer la plus vive douleur ? Mais où sont ceux qui éprouvent cette douleur que le péché devroit exciter dans nos cœurs ? Où sont ceux qui se reprochent, qui se repentent, qui s'affligent de s'en être rendus coupables ? Hélas ! on semble au contraire s'en applaudir et s'en faire un mérite. On ne s'en fait pas du moins une peine, et la plupart des pécheurs sont aussi tranquilles et même aussi contens, que s'ils n'avoient jamais commis le moindre péché.

Qu'on vienne au contraire à éprouver quelques revers, ou à être atteint de quelque maladie ; que l'on tombe dans un état d'humiliation, de souffrances ou de pauvreté ; on se regarde aussitôt comme malheureux ; on gémit sur son sort ; et l'on ne peut voir la situation où l'on se trouve réduit, sans avoir, comme les apôtres, le cœur rempli de tristesse. Cependant, M. F., selon les principes de la religion, cette situation n'a rien qui puisse nous attrister ; elle n'a rien au contraire qui ne doive nous réjouir ; puisque la foi nous apprend que les afflictions, les souffrances et la

pauvreté sont les routes qui conduisent au ciel, lorsqu'on les supporte chrétiennement; et que plus on est malheureux dans le temps, plus on a droit d'espérer d'être heureux dans l'éternité. Nous nous faisons donc un sujet de tristesse de ce qui devroit être pour nous un sujet de joie; nous nous affligeons de ce qui devroit nous consoler; et si vous voulez en savoir la raison, c'est que nous n'avons que des vues terrestres; c'est que nous pensons en hommes et non pas en véritables chrétiens.

C'étoit là le grand défaut des apôtres; et c'est pour cela que J. C. leur disoit qu'il étoit avantageux pour eux qu'il s'en allât, parce qu'après les avoir quittés, il devoit leur envoyer l'Esprit-Saint pour les éclairer et les détromper. Il les détrompa en effet, il les éclaira, lorsqu'il descendit sur eux en forme de langues de feu, et il les transforma en des hommes nouveaux.

Or l'effet qu'il produisit en eux, il peut également l'opérer en nous; et s'il daigne nous communiquer ses divines lumières, comme il les communique à ceux qui les implorent avec confiance, nous serons

bientôt plus éclairés que ceux qui croient l'être le plus : car lorsque cet Esprit de vérité nous parle intérieurement, il nous donne plus de connoissances, que nous ne saurions en acquérir par l'étude la plus assidue ; et l'on a vu quelquefois de simples bergers, des hommes ignorans, de jeunes vierges qui, formés par les leçons de cet Esprit divin, ont confondu les philosophes les plus éclairés et les tyrans les plus redoutables. A la vérité, il n'opère pas toujours des effets aussi merveilleux ; mais il nous aide du moins toujours à triompher de nos ennemis ; il nous enseigne toujours la vérité soit par lui-même, soit par l'organe de l'église dont il dicte toutes les décisions, tous les jugemens ; et c'est pour cela que J. C. dit ; que *lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice et touchant le jugement. Touchant le péché, parce qu'il n'aura pas cru en lui ; touchant la justice, parce qu'il va à son Père, et qu'ils ne le verront plus ; touchant le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé.* Vous ne

comprenez pas sans doute, M. F., le sens de ces paroles. Mais écoutez-moi : je tâcherai de vous le faire comprendre en vous les expliquant, d'après l'explication que S. Augustin nous en a donnée.

L'Esprit-Saint *convaincra* d'abord *le monde touchant le péché, parce qu'il n'aura pas cru en lui ;* c'est-à-dire, qu'il fera comprendre aux impies et aux incrédules, qu'on est coupable de ne pas croire ce que J. C. nous a enseigné, et que non-seulement l'incrédulité est en elle-même un péché ; mais qu'elle est encore la source de tous les péchés Comment en effet après toutes les preuves que nous avons de la vérité de la religion, pourroit-on être excusable de ne pas y croire ? Peut-on ignorer qu'elle a été annoncée par les prophéties les plus authentiques ; qu'elle a été confirmée par les miracles les plus éclatans, et qu'elle a eu pour auteur un homme qui s'est montré avec toute la sagesse, avec toute la sainteté et avec toute la puissance d'un Dieu ? Ne sait-on pas qu'elle n'a été prêchée que par douze pêcheurs, et que ces douze pêcheurs ignorans et dépourvus

pourvus de tout secours humain, ont triomphé de tous les obstacles que leur opposoient la superstition des peuples, l'orgueil des philosophes, et la puissance des rois? Ne voit-on pas dans l'histoire qu'après avoir commencé par être par-tout méprisée, rejetée, persécutée, elle a fini par s'établir dans tout l'univers, et que si cet établissement n'avoit pas été l'effet des miracles qu'opéroient les apôtres en la prêchant, nous devrions le regarder, ainsi que l'a observé S. Augustin, comme le plus grand de tous les miracles? Or refuser de croire ce qui est si évidemment croyable, et ce qui a été cru par une multitude innombrable de martyrs, qui ont mieux aimé verser tout leur sang, que de renoncer à leur foi; n'est-ce pas fermer volontairement les yeux à la lumière? N'est-ce pas par conséquent se rendre coupable de l'incrédulité la plus criminelle?

Mais non-seulement cette incrédulité est en elle-même un péché; elle est encore la source de tous les péchés. Quand on ne croit rien, on ne respecte rien, on n'est arrêté par rien. On ne suit d'autre

règle que ses désirs ; on ne connoît d'autre loi que son intérêt, que ses passions ; et quel est le crime où on ne se laisse entraîner par ces funestes passions ?

Vous savez, M. F., que pour contenir un torrent dont on a lieu de craindre le débordement, on a soin de lui opposer une digue, et que tant que cette digue subsiste, on est à l'abri des ravages qu'il pourroit causer. Mais si malheureusement elle vient à être renversée, le torrent qui ne rencontre plus d'obstacles, se répand avec impétuosité dans les terres qui l'environnent ; il détruit les moissons, il abat les arbres, il emporte les troupeaux, il renverse même quelquefois les édifices, et porte par-tout la désolation. Or il en est de même, M. F., de nos passions, qui sont souvent plus furieuses que le torrent le plus impétueux. Tant qu'elles sont contenues par la religion qui leur sert de digue, elles sont soumises, paisibles, et ne peuvent causer aucun préjudice. Mais si par malheur on vient à détruire cette barrière en perdant la foi ; ces passions qui ne sont plus gênées et comprimées, se

portent avec impétuosité vers les objets qui les flattent ; elles suivent librement le mouvement qui les entraîne ; elles bravent ouvertement toutes les lois, et portent ainsi le ravage, non-seulement dans le cœur des particuliers qui en sont les esclaves, mais encore dans le sein des familles et de la société, qui en deviennent les tristes victimes.

Faut-il d'autre preuve de cette vérité que les évènemens désastreux dont nous avons été témoins dans ces derniers temps ? La paix, le bon ordre et la tranquillité régnoient en tous lieux ; et quoiqu'il y eût bien des abus et bien des désordres, on évitoit pourtant les grands crimes ; on respectoit les personnes et les propriétés ; on avoit en horreur le vol et l'assassinat. Dans cet état, on vit s'élever des hommes impies et ambitieux qui ne voulant avoir de maître ni sur la terre, ni dans le ciel, conçurent l'horrible projet de tout détruire et tout renverser, pour devenir eux seuls les maîtres de tout. Mais comme ils craignoient que le respect et l'amour que le peuple avoit pour la religion, ne les

empêchât de satisfaire leur ambition, ils mirent tout en œuvre pour la lui faire mépriser et haïr. Dans ce dessein, après avoir décrié dans son esprit les ministres de cette religion divine, ils cherchèrent à lui persuader qu'elle n'étoit qu'une pieuse erreur; ils allèrent jusqu'à lui dire qu'il n'y avoit d'autre Dieu que le hasard, que l'homme n'avoit rien à craindre ni à espérer après sa mort, et que par conséquent, il ne devoit chercher pendant sa vie, qu'à se procurer tout ce qui peut contenter ses désirs. Une doctrine si abominable devoit naturellement révolter tous les esprits; mais comme elle flatte toutes les passions, elles fut adoptée par tous les méchans; et ce fut là la source de tous les crimes et de tous les maux qui ont inondé notre malheureuse patrie.

Or pour en revenir à la comparaison dont je me suis déjà servi; si vous aviez dans votre territoire un torrent qui en rompant sa digue, eût porté le ravage dans vos campagnes; que feriez-vous, et quel seroit votre premier soin? Ce seroit sans doute de rétablir la digue qu'il

auroit détruite, pour vous mettre à l'abri des nouveaux ravages qu'il pourroit causer. Eh bien, M. F., voilà ce que vous devez faire par rapport à la religion qui, comme je vous l'ai déjà dit, est la seule barrière qui puisse vous préserver des maux où vous entraîneroient vos passions et celles des autres. Appliquez-vous donc à rétablir et à affermir cette barrière sacrée, dont la destruction a été si funeste à notre bonheur. Réunissez vos efforts et vos bons exemples pour la rendre inébranlable parmi vous, et souvenez-vous bien que vous ne serez vertueux et heureux, qu'autant que vous serez religieux.

Mais comme il ne serviroit à rien d'être attaché à la religion, si l'on ne remplissoit fidèlement les devoirs qu'elle nous prescrit; J. C. ajoute dans notre évangile, que lorsque l'Esprit-Saint sera venu, *il convaincra les hommes touchant la justice*, en montrant aux mondains qu'ils sont inexcusables de n'avoir pas pratiqué les vertus qui nous rendent justes aux yeux du Seigneur; et pour le leur montrer, ne lui suffira-t-il pas de leur mettre

sous les yeux l'exemple que J. C. nous a laissé, et celui des Saints qui l'ont imité ?

Quand un général marche à la tête de son armée pour aller combattre, il n'est aucun de ses soldats qui ne se croie obligé de le suivre. M. F., J. C. est notre chef: il nous a donné l'exemple de la générosité, du courage, il est entré le premier dans la route qu'il veut que nous suivions; il a pratiqué tout ce qu'il nous ordonne; il a même fait pour nous, des sacrifices mille fois plus rigoureux que ceux qu'il exige de nous : ne serions-nous donc pas inexcusables, si nous refusions de marcher sur ses traces, tandis qu'une infinité d'autres hommes aussi foibles, et peut-être même plus foibles que nous, y ont marché avant nous ?

Nous lisons dans la vie de S. Augustin, qu'après avoir entendu le récit de tout ce que S. Antoine avoit fait pour se sanctifier, il dit à un de ses amis : Comment pouvons-nous souffrir que les autres s'élèvent et emportent le ciel, tandis que nous, nous sommes sans cœur, et nous croupissons dans la chair et le sang ? Rougirions-nous de les suivre, parce qu'ils

nous ont précédés ? Ne devons-nous pas plutôt rougir de ne vouloir pas même les suivre ? Voilà, M. F., ce que nous devons dire à nous-mêmes en voyant les bons exemples que nous avons sous les yeux. On en voit par-tout, et il n'est aucune paroisse où il ne se trouve des ames pieuses et vertueuses que la Providence a destinée à nous édifier et à nous animer par leur piété. Prenons-les donc pour nos modèles, si nous ne voulons pas qu'elles soient un jour nos accusateurs : car si nous sommes assez lâches pour ne pas les imiter, le Souverain juge se servira un jour de leurs exemples pour nous confondre ; et c'est pour cette raison que J. C. ajoute dans notre évangile, que lorsque l'Esprit-Saint sera venu, *il convaincra* les amateurs du monde *touchant le jugement*, en leur faisant voir que s'ils sont condamnés à ce jugement redoutable, ils ne le seront que parce qu'ils auront mieux aimé imiter les exemples du Prince de ce monde, qui a déjà été jugé, que de marcher sur les traces des justes, qui seront récompensés et glorifiés. Croyons

donc, dit S. Augustin, après avoir expliqué les derniers versets de l'évangile que je viens de citer, croyons en J. C., afin que nous ne soyons pas convaincus du péché d'infidélité. Imitons la conduite des ames fidèles, afin que leurs vertus ne rendent pas nos vices inexcusables. Ayons toujours devant les yeux le jugement terrible que nous devons subir après notre vie; afin que nous ne soyons pas condamnés, comme l'ont déjà été les anges rebelles.

J'aurois encore beaucoup de choses à vous dire, ajoute J. C. en parlant à ses apôtres; *mais présentement vous ne pouvez pas les comprendre. Mais lorsque cet Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité: car il ne parlera pas de lui-même; mais il dira ce qu'il a entendu, et il vous annoncera les choses futures: il me glorifiera; car il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera.*

Il paroît d'abord surprenant que J. C. n'ait pas enseigné lui-même à ses apôtres les vérités dont l'Esprit-Saint devoit les instruire. Mais comme il étoit convenable que les trois adorables personnes de la

Trinité concourussent au grand ouvrage de notre salut, il falloit que de même que le Père céleste avoit envoye son Fils, et que ce Fils adorable étoit venu sur la terre pour nous racheter; ainsi, l'Esprit-Saint qui procède de l'un et de l'autre, vint à son tour coopérer à notre rédemption, en repandant de plus vives lumières dans l'esprit des apôtres, quoique ces lumières vinssent également du Père et du Fils, puisque ces trois personnes ne font qu'un seul Dieu. C'est donc au Père, au Fils et au Saint-Esprit, que nous sommes également redevables de notre salut. C'est la Sainte Trinité toute entière qui s'est intéressée pour nous, qui a daigné tout faire pour nous. Ne serions-nous pas coupables de l'ingratitude la plus odieuse, si nous ne faisions pas tout pour elle : et si nous ne répondions à son amour que par des offenses? Ne cessons donc pas, M. F., de la bénir, et de la remercier, de l'adorer et de la glorifier dans le temps, afin que nous puissions mériter de la voir face à face pendant toute l'éternité.

Fin du tome premier.

TABLE

Des Prônes contenus dans le premier volume.

Fin de la Table du premier volume.

